This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

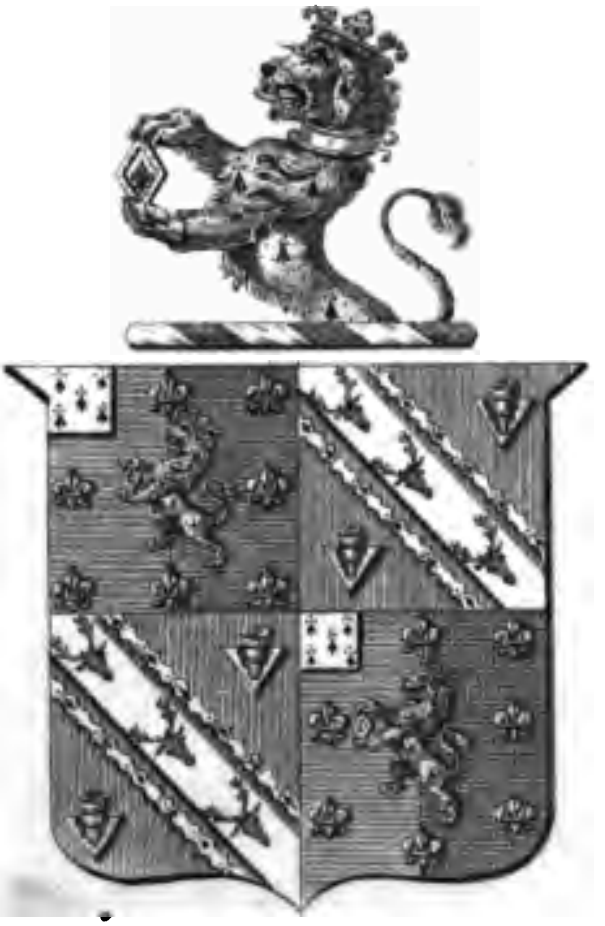
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



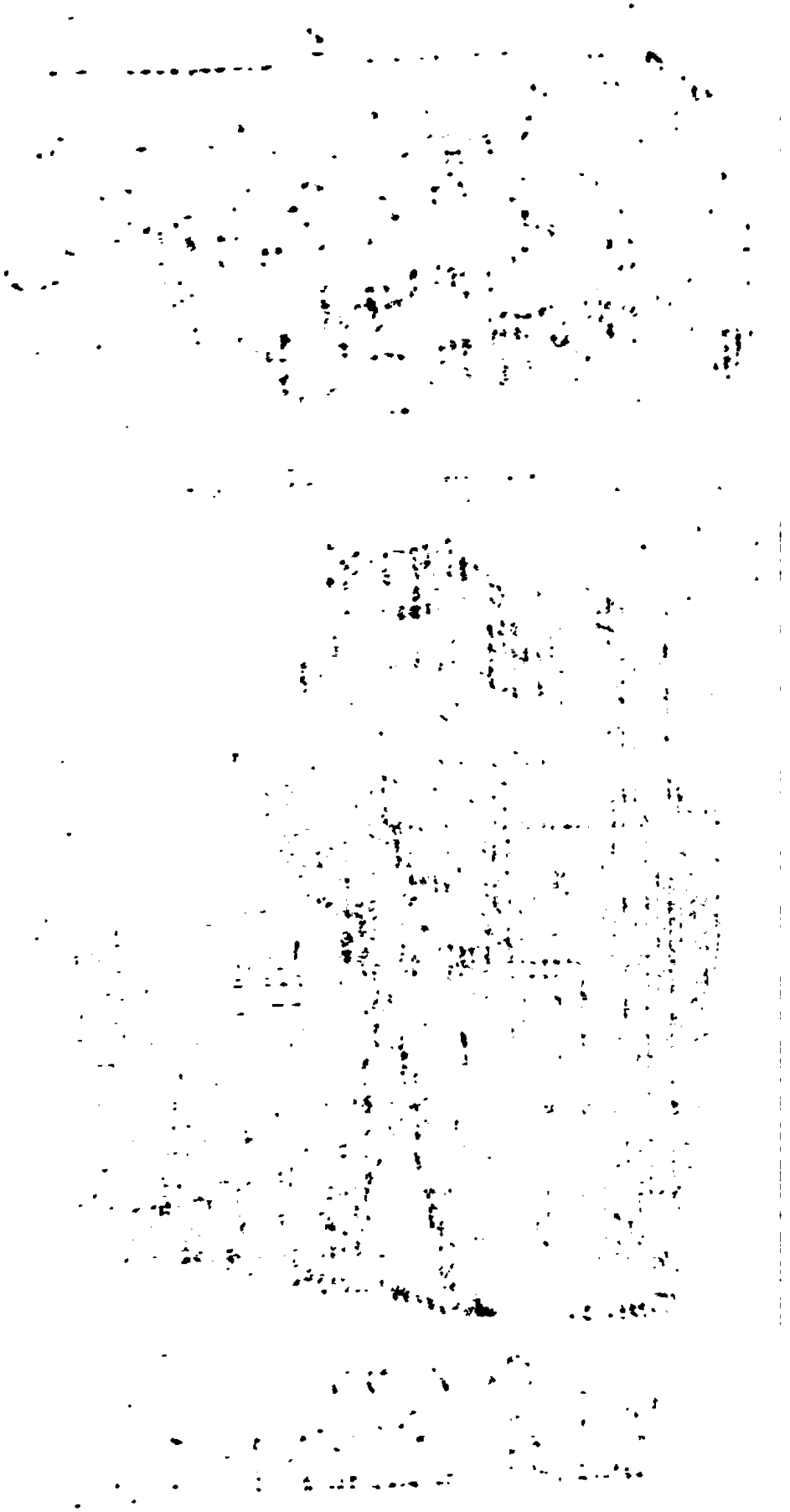
George Philips

2 [illegible]

£3-50

[illegible]

Bought from Peter Eat



Tom. 2.
Oeuvres
de
DANCOURT.

LES OEUVRES DE Mr. DANCOURT,

CONTENANT

Les nouvelles Pieces de

THEATRE

Qui se jouent à Paris,

Ornées de Danses & de Musique.

TOME SECOND.

A LA HAYE,

Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. VI.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

PIECES

Contenuës dans le

TOME SECOND.

LES VENDANGES.

LA GAZETTE.

LA COUPE ENCHANTÉE.

LA FOLLE ENCHERE.

LES BOURGEOISES A LA MODE.

LES EAUX DE BOURBON.

LA LOTTERIE.

LES VACANCES.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 JUL 1976
OF
LIBRARY

LES VENDANGES.

COMEDIE.

PAR

Mr. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. C C V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

ACTEURS.

LUCAS, Riche Vigneron.

MARGOT, Femme de Lucas.

CLAUDINE, Niece de Lucas.

ERASTE, Amoureux de Claudine.

L'OLIVE, Valet d'Eraſte.

LE COLLECTEUR

Troupe de Vendangeurs & de Vendangeuſes.

La Scene eſt à Bourgenville auprés de Mante.

DIALOGUE
DE MANON ET DE MIMI,
Qui presentent la Comedie
DES VENDANGES.
A SON
ALTESSE ROYALE
MADAME.

MANON.

NOn ma sœur, vous avez beau faire,
Je ne veux point céder mes droits;
Je suis vôtre aînée, une fois,
Et je veux parler la premiere.

MIMI.

Bons Dieux, ma sœur, que vous faites la fiere,
Pour avoir plus que moi treize ou quatorze mois.
Quand une fille pretend plaire,
Ce n'est pas là pour l'ordinaire
Ce qui lui donne plus de droits,
Si de l'âge sur moi vous avez l'avantage
Un peu plus de beauté m'est tombée en partage,
Je n'ai pas moins que vous d'agrémens & d'esprit;
Et MADAME, à ce qu'on m'a dit,
M'aime asseurément davantage,

MANON.

Vôtre beauté, ma sœur, ne me fait point d'ombrage,
Mon cœur n'en est point envieux;
Vous êtes belle, & je suis sage,
C'est ce que MADAME aime mieux.

MIMI.

Vous vous piquez deja d'une vertu diableſſe,
Ma ſœur, il n'eſt pas encor temps.
Ce n'eſt qu'à l'âge de quinze ans,
Qu'il eſt permis de vanter ſa ſageſſe.
Pour moi mon merite eſt de plaire à la Princeſſe.

MANON.

Mais que faites-vous donc pour lui gagner le cœur,

MIMI.

Je lui fai des mines, ma ſœur;
Je ſçai d'un air tendre & flateur
Tourner les yeux, faire la doucereuſe:
Elle en rit, c'eſt aſſez, je me crois trop heureuſe.

MANON.

Vôtre merite eſt grand aſſurément,
En eſt-ce un de ſçavoir grimacer joliment,
Ma chere ſœur, quel caractere!

MIMI.

Ce n'eſt donc rien de divertir les Grands,
Helas! ma ſœur, combien de gens
Tâchent tous les jours de le faire,
Qui bien ſouvent font le contraire.

MANON.

Ma ſœur finiſſons des debats,
Dont LA PRINCESSE n'a que faire:
Profitons du bonheur qu'ont produit vos appas,
Vous lui plaiſez, moi je cherche à lui plaire:
Uniſſons-nous, feſons qu'elle daigne accepter
Cette petite Comedie
Que nous oſons lui preſenter,
En attendant qu'un jour, ſuivant nôtre genie,
Nous ſçachions en repreſenter,
Et que nous puiſſions meriter,
Moi l'honneur d'en être applaudie,
Et vous celui de m'imiter.

LES VENDANGES, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CLAUDINE.

MARGOT.

QU'as-ce donc que tu as, Claudine, tu es bien de mauvaiſe humeur mon enfant.

CLAUDINE.

Tenez, ma Tante, voulez vous que je vous diſe ma penſée; je ne ſuis point contente de me marier.

MARGOT.

Tu n'es pas contente? tu es donc folle, & tu es la premiere à qui ça faſſe peur.

CLAUDINE.

Je ſuis la premiere, ſi vous voulez; mais ſi mon oncle me vouloit faire plaiſir...

MARGOT.

Hé bien?

CLAUDINE.

Il romproit tout net ce mariage là, ma Tante.

MARGOT.

Mais voirement, fille, tu perds l'eſprit. On te baille un Collecteur, le coq du Village, il nous a rabattu vingt écus de taille pour t'avoir, & tu veux que je l'y manquions de parole.

CLAUDINE.

Ouy fort bien, ma Tante; vous me donnez donc pour vingt écus, je vous ſuis bien obligée. Oh! je vaux d'avantage; s'il vous plaît, & quand mon oncle me devroit tuer, je ne ſeray jamais la femme du Collecteur.

MARGOT

Hé dequoi t'aviſes tu de dire ça ſi tard? tu le voulois bien il n'y a que deux jours. J'alliſmes enſemble à Paris achetter les étoffes, on s'eſt mis en dépenſe.

CLAUDINE.

Hé bien, ma Tante, vela juſtement ce que c'eſt, puiſqu'il faut vous le dire, je n'avois jamais été à Paris, vous m'y avez menée, je ne veux plus de Collecteur

MARGOT.

Le beau raiſonnement, elle ne veut plus de Collecteur, parce qu'on l'a menée à Paris; quelle cervelle!

CLAUDINE.

Oh! je l'ay fort bonne; & je ne pretens pas toute ma vie n'être qu'une Païſanne moy.

MARGOT.

Comment donc?

CLAUDINE.

Je veux devenir Madame, afin que vous le ſcachiez,

MAR-

MARGOT.

Devenir Madame ; miſericorde ! ah ! le vilain Paris. On dit bien vray, que l'air de ce païs là ne vaut rien pour les jolies filles de Village.

CLAUDINE.

Ma chere Tante, laiſſez-moi devenir Madame, je vous prie.

MARGOT.

Hé ! comment feras-tu malheureuſe, pour te faire Madame?

CLAUDINE.

N'eſtes-vous point traitreſſe, je vous le diray ma Tante ; mais ſi vous jaſez..

MARGOT.

Je ne jaſeray point, dis.

CLAUDINE.

Vous vous ſouvenez bien de cette grande Boutique, dans cette grande ruë, où vous achetates du brocard pour me faire une jupe.

MARGOT.

Hé bien.

CLAUDINE.

Hé bien, ma Tante, il y avoit un beau jeune Monſieur tout doré.

MARGOT.

Celui qui nous regardit tant.

CLAUDINE.

C'étoit moi qu'il regardoit, ma Tante, ce n'étoit pas vous ; & tenez je ſuis ſeure qu'il étoit plus aiſe de me voir que toutes les Madames qu'il a jamais veuës.

MARGOT,

Mais il ne nous diſit mot, Claudine.

CLAUDINE.

C'eſt qu'il n'oſoit pas à cauſe de vous ; mais il nous a fait ſuivre, & depuis ce matin il eſt dans le Village.

MARGOT.

Oh ! mon enfant, je ſommes perduës.

CLAUDINE.

Point ma Tante, il me veut faire Madame, je luy ay déja parlé, c'eſt lui qui me l'a dit.

MARGOT.

Il ſe moque de toy.

CLAUDINE.

Point, vous dis-je. Voicy mon oncle, ne lui parlez de rien. Quand il n'y ſera plus, je vous dirai encore autre choſe; mais ſi vous étes une cauſeuſe, vous ne ſçaurez plus rien.

SCENE II.

MARGOT, LUCAS.

LUCAS.

OH ça Margot, tu eſtois avec noſtre niece, morgué, dis donc, depuis quelques jours à qui en a-t'elle? Elle enrageoit d'être fille, elle n'avoit pas tort, elle avoit la rage d'être mariée; on l'a mariée, elle enrage encore. Il faut qu'elle ſoit bien enragée cette creature-là.

MARGOT.

Tien Lucas, veux-tu franchement que je diſe la choſe.

LUCAS

Pargué tu me feras plaiſir, car je n'y entens goute.

MARGOT.

Mais ç'a te fâchera peut-être.

LUCAS.

Bon palſanguenne, eſt-ce que rien me fâche! di.

MARGOT.

Elle a peur d'être malheureuſe en ménage.

LUCAS.

Hé pourquoy malheureuſe ?

MARGOT.

Que ſçait-on, ce Collecteur eſt peut-être un yvrogne comme toy : comprens-tu Lucas ?

LUCAS.

N'eſt-ce que ça ? la vela bien malade.

MARGOT.

Aſſurément, eſt-ce que tu crois que je ne veux pas bien du mal à mon pere & à ma mere, de m'avoir mariée avec un homme qui ne fait que boire ?

LUCAS.

Oh ! pour ça, Margot, vous eſtes une ingrate, car je remarcie tous les jours nôtre Curé de m'avoir marié moy.

MARGOT.

Tu crois te moquer, mais...

LUCAS.

Je ne moque point, vous étes une fort jolie femme, Margot ; mais vous n'étes pas bonne.

MARGOT.

Je ne ſis pas bonne, que veux-tu dire ?

LUCAS.

Tu me fais toûjours quelque piece, & ſtenpendant ça n'y fait rien, je t'aime aſſez comme ca, je t'aimerois trop ſi tu étois meilleure, & les maris qui aimont trop leurs femmes ne s'en trouvont pas mieux, le plus ſouvent. Tien Margot ta mauvaiſe humeur me fait quelquefois plaiſir, le diable m'emporte.

MARGOT.

C'amon voirement, tu te ſoucies bien de quelle humeur je ſis, tu ne ſonges qu'au vin.

LUCAS.

Pargué c'eſt mon métier de le faire venir, Margot, il faut bien que j'y ſonge, il eſt bien raiſonnable que j'en boive.

MARGOT.

Hé bien, mais que n'en bois-tu chez toy ?

Tu es depuis le matin jusques au soir au Cabaret.

LUCAS.

Oh ! pour ça Margot, ce n'est pas ma faute, c'est la tienne.

MARGOT.

C'est la mienne ?

LUCAS.

Ouy, tu n'aimes pas le monde, je connois trop de gens, & tu es fâchée que j'aye des amis toi, Margot.

MARGOT.

Vela de beaux contes. Tu as des amis ; mais tu payes toûjours.

LUCAS.

C'est pour qu'ils m'aimiont d'avantage. Ils venont me chercher pour entretenir connoissance, & moy je paye pour entretenir l'amitié, ça n'est-il pas juste ?

MARGOT.

Fort bien, ne vas-tu pas t'enyvrer encore aujourd'huy ?

LUCAS.

Ecoute, Margot, je fons demain vandange, vela le vin nouveau, il faut vuider le vieux, j'ons besoin de furailles.

MARGOT.

Ouy fort bien ; & le cousin Du bois s'enyvrera à tes dépens, pour entretenir connoissance.

LUCAS.

Chut Margot, ne parle de lui qu'avec respect, c'est le docteur du Païs que le cousin Dubois : tu me fais songer qu'il m'attend pour une petite affaire. Je vais luy payer pinte.

MARGOT.

Quoy ?

LUCAS.

Paix, Margot, ça me baillera de l'esprit, laisse faire.

MARGOT.

Que veux tu dire ?

LUCAS.

Il n'y a rien qui baille de l'eſprit comme d'abruver des gens qui en avont : il y a tout plein de perſonnes riches qui s'en trouvent bien ; & quoy qu'ils ne diſions de bons mots que par bricolle, ſtanpandant Margot nan les admire ; mais que demandons ces gens-cy ? vela des garcons d'aſſez bonne façon.

MARGOT.

N'as-tu point envie de les mener boire ?

SCENE III.

MARGOT, LUCAS, ERASTE, L'OLIVE *en Païſan.*

L'OLIVE.

A Vôtre phiſionomie brillante & enluminée, il n'eſt pas mal aiſé de deviner que vous eſtes Monſieur Lucas.

LUCAS.

A vôtre ſervice de bien bon cœur.

ERASTE.

C'eſt le bruit de vôtre reputation, Monſieur Lucas, qui nous attire en ce païs-cy.

LUCAS.

Ma reputation, Margot.

MARGOT.

Je croy, Dieu me pardonne, que c'eſt ce Monſieur de Paris qui veut faire Glaudine Madame.

L'OLIVE.

Il eſt vray pour cela que la reputation de Monſieur Lucas eſt extremement en reputation, & Monſieur Lucas a la reputation d'avoir toûjours le meilleur vin de France ; auſſi je

je meure d'envie d'en boire, ou le Diable m'emporte.

LUCAS.

Vous ne me ſçauriez faire plus de plaiſir. Margot, que l'on tire du meilleur, & qu'on en aporte à ces Meſſieurs.

MARGOT.

La niéce Claudine n'eſt pas menteuſe. Il ne faut rien dire.

SCENE IV.

LUCAS, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

CE n'eſt pas la ſeule envie de gouſter vôtre vin, qui nous fait vous rendre viſite: Nous venons voir comment vous le faites, Monſieur Lucas, vous étes dans le temps des vendanges.

LUCAS.

Palſangué vous ne pouviez mieux venir, je commencerons demain; mais qui étes-vous, s'il vous plaiſt? vous avez bonne mine franchement, & je nons point de garçons dans le Village qui en aprochions.

ERASTE.

Quand nos habillemens ne ſuffiroient pas à nous faire connoître, il ſeroit difficile de cacher nôtre condition; & pour vous parler franchement, nous ſommes nés comme vous l'un & l'autre en bonne & franche payſannerie.

LUCAS.

Oh! bien pargué je vous en aime mieux. Touchez donc là ſans façon frere, je vous ay pris.

pris d'abord pour de ces aprentifs Conſeillers, qui venons pendant les vacances faire les libartins dans les Villages.

ERASTE.

Non, nous ſommes de bons enfans qui ne cherchons qu'à nous réjouïr. Nous aimons le bon vin preferablement à toutes choſes; mais comme nous nous ferions un ſcrupule d'en boire, ſi nous n'aidions pas à le faire, c'eſt pour cela que nous venons vous offrir nos ſervices.

L'OLIVE.

Nous avons la conſcience fort délicate, & nous voulons gagner le vin que nous beuvons nous autres.

LUCAS.

Margué je ſis comme vous, je me baille de la peine pour le faire venir, mais j'en veux boire à proportion.

L'OLIVE.

Il n'y a rien de plus juſte.

SCENE V.

LUCAS, ERASTE, L'OLIVE, MARGOT *avec un pot & des verres.*

LUCAS.

OH! bian donc, ſans ſarimonie, vela le lait dont je nous nourriſſons, à vôtre ſanté.

L'OLIVE.

Grand mercy!

LUCAS.

Hé bien, qu'en dites vous, il eſt de nôtre cru.

ERASTE.

Voila d'excellent vin, Monſieur Lucas, & il n'y a qu'honneur & plaiſir à travailler à vos vignes, à ce que je vois.

LUCAS.

Oh! palſangué je vous bouterons à même; mais combien voulez vous gagner par jour, s'il vous plaît; quelque bonne mine que vous ayez, je ne veux pas bailler un ſou davantage, je vous en avartis, la mine ne ſert de rien en vendange, & les perſonnes qui ont la meilleure façon, ne ſont pas toûjours ceux qui faiſont le plus de beſogne.

ERASTE.

Nous ne ſommes point intereſſez, vous avez de bon vin, nous en boirons avec vous tant que dureront les Vendanges, nous ne vous demandons point autre choſe.

LUCAS.

Palſangué vous étes de braves gens, touchez là, c'eſt une choſe faite.

L'OLIVE.

Mais nous giſterons auſſi chez vous, Monſieur Lucas?

LUCAS.

Je l'entens bien comme c'a, la grange eſt grande, j'ons de la paille fraîche, les nuits ſont un tantinet froides; mais quand j'aurons bien bû, j'aurons la poitrine chaude, c'eſt le plus principal, n'eſt ce pas?

ERASTE.

Aſſurément.

LUCAS.

Oh ç'a, j'ay une petite affaire avec le couſin Dubois, je vais la terminer, & je reviens vous joindre: en attendant vela nôtre menagere qui a les clefs de la cave, ſi le vin vous

duit

duit ne l'épargnez pas, & tâchez de mettre Margot en train, ça me feroit bien rire.

SCENE VI.

ERASTE, L'OLIVE, MARGOT

L'OLIVE.

SI Madame Margot étoit d'humeur à ſe mettre en train, il y auroit preſſe à boire avec elle.

MARGOT.

Pas tant que vous croyez, je n'avons pas le vin tendre

ERASTE.

Monſieur Lucas eſt bien heureux, d'être le mary d'une ſi aimable perſonne.

MARGOT.

Oh! voirement vous le trouveriez bien plus heureux, s'il étoit le mary de nôtre niece Claudine.

ERASTE.

L'Olive.

L'OLIVE.

On vous reconnoit, Monſieur.

MARGOT.

L'autre jour dans cette grande Boutique, vous ne me regardites preſque pas, & Margot me l'a fort bien ſceu dire?

ERASTE.

Oh! pour cela mon cœur & mes regards étoient également partagez entre l'une & l'autre, je vous aſſeure.

MARGOT.

Boint, point, vous trouviſtes Claudine la

la plus gentille, & franchement vous avez raiſon : Oh ! je ſis bien changée en mênage, ſi vous m'aviez veuë quand j'étois fille, vous m'auriez pour le moins autant regardée que Claudine, Ouy.

L'OLIVE.

Par ma foy, fille ou femme, je vous trouve de fort belle regardure moy, & ſi vous voulez pendant que mon Maître regardera Claudine... Car c'eſt là mon Maître, afin que vous le ſcachiéz, & je ne ſuis que le Valet de chambre de ce Payſan là au moins.

MARGOT.

Oh ! vraiment je vous ay bien reconnu tous deux ; mais avec tout cela, il n'eſt pas ſi gentil avec ſthabit là qu'avec ſti qu'il avoit l'autre jour ; & je ne m'étonne pas ſi nos filles aimont mieux les Monſieurs de Paris, que les garçons de Village. Stanpendant comme vous voyez, au pourpoint prés, c'eſt bien la même choſe.

L'OLIVE.

Aſſurément.

MARGOT.

Ecoutez, vous avez bien fait de ne point venir icy avec un habit de Monſieur, on en eût marmuré ; & quoy que Lucas ne ſoit pas défiant, il ne vous eut jamais pris pour travailler à nos vaignes.

L'OLIVE.

Oh Diable ! s'il ſcavoit qu'elle eſpece de vendangeurs nous ſommes, nous ne coucherions pas dans la grange ſur ma parole.

MARGOT.

Je vous en répons.

ERASTE.

Or ça, ma chere Margot, puiſque vous avez deviné la paſſion que j'ay pour vôtre niéce, je veux bien vous en faire confidence, ſeur que vous ne refuſerez pas de m'y rendre ſervice.

MA-

MARGOT.

Hé comment vous rendre ſervice ? quand on aime les perſonnes, c'eſt pour le mariage, ou pour autrement. Si c'eſt pour autrement que vous aimez Claudine, je ſis vôtre ſervante, ç'a ne ſe peut pas. Si c'eſt pour le mariage, il n'y a encore rien à faire.

ERASTE.

Il n'y a rien à faire pour le mariage, que voulez-vous dire ?

L'OLIVE.

Il faudra l'aimer pour autrement, ce ſera vôtre pis aller, je vois bien cela.

ERASTE.

Expliquez-vous donc Margot ? je vous prie.

MARGOT.

Eſt-ce que Claudine ne vous l'a pas dit ?

ERASTE.

Non vraiment.

MARGOT.

Hé bien tenez la vela, qu'elle vous le diſe.

SCENE VII.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

VOus voyez, aimable Claudine, un homme que vôtre Tante met au deſeſpoir.

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc ? eſt-ce qu'elle vous gronde, a-t'elle dit quelque choſe à mon Oncle ?

ERASTE.

Elle me veut perſuader, Claudine, que vous ne pouvez être à moy.

CLAUDINE.

Hé pourquoy mentez vous, ma Tante? vous étes traitreſſe, je m'en étois bien doutée vrayment.

MARGOT.

Qu'eſt-ce que c'a ſignifie, je ſuis traitreſſe? N'es-tu pas promiſe au Collecteur, que veux-tu dire?

ERASTE.

Vous étes promiſe à quelqu'un, Claudine?

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce que cela fait, je ne ſuis pas livrée, vous n'avez qu'à me prendre avant lui, cela finira la diſpute.

ERASTE.

Oh! pourveu que vous y conſentiez, Claudine, je me moque de ſes pretentions.

MARGOT.

Lucas ne voudra jamais lui manquer de parole.

L'OLIVE.

Oh! qu'à cela ne tienne, j'ay dans la teſte une petite idée pour faire faire à Monſieur Lucas tout ce que nous voudrons.

CLAUDINE.

Ouy laiſſez les faire ſeulement, Ma Tante, les Meſſieurs de Paris ne ſont pas des beſtes.

MARGOT.

Lucas eſt diablement enteſté, il y a plus de dix ans que je fais ce que je puis pour l'empêcher d'aller au Cabaret, je n'en ſçaurois venir à bout. Quand il s'eſt mis quelque choſe en tête, rien ne l'en fait démordre.

CLAUDINE.

Oh! vrayment mon Oncle n'ayme pas tant le Collecteur que le Cabaret. Ma tante, il y a bien à dire.

L'O-

L'OLIVE.

Nous viendrons à bout de lui, vous dis-je, & je pretens auſſi par le même moyen lui faire paſſer le goût du Cabaret, ne vous mettez pas en peine.

MARGOT.

Si vous faites ça, vous ferez une belle cure.

L'OLIVE.

Je le ferai, vous dis-je; pourveu que de vôtre côté vous vouliez faire tout ce que je vous dirai.

MARGOT.

Si je le voudrai faire! j'avalerois de la poiſon pour corriger Lucas, tant je l'aime.

L'OLIVE.

Dites-moi un peu, avant toutes choſes, eſt-il jaloux, Monſieur Lucas?

MARGOT.

Jaloux! non, je ne lui baille point ſujet de l'être.

L'OLIVE.

Tant pis vrayment, il faut qu'il le devienne.

MARGOT.

Qu'il le devienne! à Dieu ne plaiſe, c'eſt bien aſſez qu'il ſoit yvrogne.

L'OLIVE.

L'un le corrigera de l'autre, laiſſez-moy faire.

MARGOT.

Hé bien, que faut-il que je faſſe?

L'OLIVE.

Que vous lui donniez de la jalouſie. Un peu de jalouſie guerit bien un homme de la débauche.

MARGOT.

Ecoutez; Un peu ce n'eſt guere; & comme les perſonnes de Village ſont mal aiſes à émouvoir, m'eſt avis qu'il faudroit que la medecine fut forte.

L'OLIVE.

Cela dépendra de vous, vous êtes la maîtreſſe.

CLAU-

CLAUDINE.

Mais dequoy ſervira cette jalouſie là, pour m'empêcher d'épouſer le Collecteur ?

L'OLIVE.

Comment ! dequoy elle ſervira ? je veux qu'elle vous faſſe épouſer mon Maître.

ERASTE.

Je ne comprens point ton deſſein.

L'OLIVE.

Je vous le feray comprendre : que Margot faſſe ſemblant ſeulement d'être éperduëment amoureuſe de vous, je repons du reſte.

CLAUDINE.

Comment ſemblant, s'ils alloient s'aimer tout de bon, je ne veux point de ce ſemblant là moy, cherchez quelqu'autre choſe.

MARGOT.

Paix, tay toy, voici le Collecteur.

CLAUDINE.

J'ay bien affaire de lui, qu'il ſe promene.

MARGOT.

Garde-toy bien de lui faire la mine, il eſt ſoupçonneux, il ſe douteroit de quelque choſe. Et vous, promenez-vous à l'entour d'ici, ſans faire ſemblant de nous connoître.

SCENE VIII.

MARGOT, CLAUDINE, LE COLLECTEUR.

LE COLLECTEUR.

SArviteur nôtre Tante, ou peu s'en faut, car il ne s'en faut plus que de petites ſarimonies, que je voudrois bien qui fuſſions faites.

Nôtre

Nôtre oncle Lucas veut remettre c'a aprés Vandanges, ce n'eſt morgué pas de mon avis, au moins, Claudine; mais palſangué qu'eſt-ce donc que vous avez, eſt-ce que vous étes fâchée d'attendre, vous n'avez qu'à parler, l'oncle aura beau dire, je ſerons mariée quand il vous plaira.

MARGOT.

Répons-lui donc?

CLAUDINE.

Que voulez-vous que je lui réponde, rien ne preſſe.

LE COLLECTEUR.

Si fait parguć, je ſuis haſté moy. J'aurons bien de la joye quand je ſerons tous deux dans nôtre ménage.

CLAUDINE.

Nous n'y ſommes pas encore.

LE COLLECTEUR.

Au moins Claudine, il faut ſonger dés-à-preſent à bien élever les enfans que je ferons, s'il vous plaît.

CLAUDINE.

Quel animal!

LE COLLECTEUR.

Il faudra bien prendre garde, quand elles ſeront grandes, à ne les pas marier contre leur inclination.

CLAUDINE.

Oh! pour celà je croy que c'eſt un enfer que le mariage, quand on marie des filles malgré elles.

LE COLLECTEUR.

Vrayment j'ay veu mon pere & ma mere ſe battre comme des enragez, parce qu'ils ne s'aimoient pas quand ils s'épouſirent.

CLAUDINE.

Je n'y puis plus tenir ma tante.

MARGOT.

Patience.

LE COLLECTEUR.

Tout petit que j'étois, j'ay receu plus de deux cens coups de poing en ma vie, en voulant les empêcher de s'en bailler.

MARGOT.

Parguenne ſi par malheur vous étes fils de vôtre pere, vela une belle eſperance pour nôtre niéce.

LE COLLECTEUR.

Oh! je ne nous battrons pas nous, car je nous aimerons. Quel plaiſir j'aurons quand je ſerons grand peres?

CLAUDINE.

Vous avez raiſon, c'eſt le bel âge.

LE COLLECTEUR.

Je ne mourray jamais content, que je n'ayons marié les enfans de nos petits enfans. Je veux morgué vivre long-temps moy, Claudine. Mais qu'avez-vous donc, encore un coup; vous étes chagraine?

MARGOT.

Ecoutez, plus on lui dit qu'elle l'eſt, plus elle la devient, laiſſez-la en repos?

LE COLLECTEUR.

Mais! palſangué, vela qu'eſt étrange, ce qui eſt differé n'eſt pas perdu. Elle m'aura, pourquoy ſe chagrin-t'elle! oh! bien morgué je veux la réjouyr. Il y a ſous l'orme des hautbois & des muſettes qui faiſons dancer nos vendangeurs, je vas les querir; je veux pour la divartir qu'ils veniant danſer aveuc elle: Sans adieu ma tante.

SCE-

SCENE IX.

MARGOT, CLAUDINE.

CLAUDINE.

IL a bien fait de s'en aller, car j'm'en ſerois allé moi.

MARGOT.

Stſt, le Collecteur n'y eſt plus ; rapprochez.

SCENE X.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

QUe j'ai ſouffert pendant cet entretien, belle Claudine, & qu'il eſt cruel de ceder un ſeul moment de vôtre converſation à un ruſtre comme celui-là.

CLAUDINE.

J'en ai penſé mourir de chagrin, cet homme là m'eſt inſuportable, & depuis que vous m'avez dit que vous m'aimiez, je le hais encore bien d'avantage. Que ſes diſcours m'ont ennuyé!

L'OLIVE.

Pour vous dédommager de cet ennuy, allez faire enſemble un tour de jardin, cette converſation ne vous ennuyra pas tant que l'autre.

CLAUDINE.

Mais quoi ſeule...

L'OLIVE.

Mon Maître eſt ſage, & vôtre tante ira vous rejoindre.

SCE-

SCENE XI.

MARGOT, L'OLIVE.

L'OLIVE.

OH ç'a, Madame Margot, il faut ici de la resolution.

MARGOT.

A propos dequoi ? de la resolution.

L'OLIVE.

Il faut risquer que Lucas vous frote pour rendre service à vôtre niéce.

MARGOT.

N'est-ce que c'a. Vela bien dequoi ? je nous sommes déja frotez plus de cent fois depuis que je sommes en ménage ; que faut-il faire ?

L'OLIVE.

Paroître bien amoureuse de mon Maître, mais il est question d'outrer la chose, au hazard d'être rossée, comme je vous dis.

MARGOT.

Vous moquez-vous, c'est moi qui rosse Lucas, vous dis-je ?

L'OLIVE.

Je vous en felicite ?

MARGOT.

La derniere fois qu'il s'enyvrit, il s'endormit sur une bancelle, une de mes camarades & moi, je lui attachisme les bras & les jambes, & je le frotisme comme tous les diables.

L'OLIVE.

Et quand il fut lâché ?

MARGOT.

Je le détachîmes quand il dormit, & le lendemain je lui fîmes accroire qu'il avoit rêvé.

L'OLI-

L'OLIVE.

La peſte quelle deſſalée.

MARGOT.

J'entens Lucas.

L'OLIVE.

Laiſſez-moi preparer la choſe, & allez trouver mon Maître, nous venons de convenir enſemble du perſonnage qu'il faut que vous faſſiez, il vous fera repéter vôtre rôle.

SCENE XII.

L'OLIVE. LUCAS.

LUCAS, à demi-yure.

LA, la, la, la, la.

L'OLIVE.

Monſieur Lucas ſe porte un peu mieux que quand il nous a quittez.

LUCAS.

Ah, ah, Monſieur le vendangeur, vous vela tout ſeul, où eſt vôtre camarade?

L'OLIVE.

Je ne ſcai, il eſt avec vôtre ménagere Margot, & avec cette niéce que vous allez marier, je penſe; pour moi qui n'aime que le vin, je laiſſe-là les femmes.

LUCAS.

Pargué je vous aime bien de cette humeur là. Auſſi c'eſt une méchante engeance que les femmes.

L'OLIVE.

Aſſurément.

LUCAS.

Tenez morgué, pour avoir ſeulement rêvé

de la mienne, je me réveillis tout moulu de coups; croiriez-vous cela?

L'OLIVE.

Cela eſt admirable.

LUCAS.

Oh! c'eſt une méchante carogne que Margot, elle me fait enrager à la maiſon; auſſi en revanche quand je n'y ſuis pas, & franchement je n'y ſuis gueres; je m'en baille à cœur joye.

L'OLIVE.

Vous faites fort bien.

LUCAS.

Quelque ſot ſe fâcheroit contre elle, mais moi, point du tout, rien ne me fâche, je me gobarge de tout, ſans ſoucy, c'eſt là ma deviſe, & cela ma Chanſon, acoutez.

Quand Margot fait la diableſſe,
J'ai pour m'en garir un bon ſecret,
Je m'en cours droit au Cabaret,
Où j'n'engendre point de triſteſſe,
Et j'n'entens point le bruit qu'elle fait.

Ah margué l'heureuſe maniere,
N'eſt-ce pas avoir bon eſprit,
Que de ſçavoir mettre à profit
Les chagrins de ſa ménagere?

Hé bien morgué, qu'en dites-vous? n'eſt-ce pas l'entendre; c'eſt le Couſin Dubois qui a fait la Chanſon, n'eſt-elle pas drole?

L'OLIVE.

Oüy vrayment, & cela eſt admirable, comme toutes choſes ont deux faces?

LUCAS.

Comment donc deux faces?

L'OLIVE.

C'eſt que Margot a un couſin, qui de ſon

côté

côté a fait auſſi pour elle une Chanſon, à peu prés ſur les mêmes rimes que la vôtre.

LUCAS.

Margot a un Couſin qui a fait une Chanſon !

L'OLIVE.

Oui parbleu, je vay vous la dire.

Si toſt que Margot querelle,
Lucas en mary diſcret,
Pour éviter noiſe avec elle,
S'en court tout droit au Cabaret,
Et le galant vient voir la belle ;
Lucas n'a-t'il pas un beau ſecret.

Il changera ſa maniere,
S'il m'en croit ;
Une femme peut tout faire,
Pendant que ſon mary boit.

Hé bien, Monſieur Lucas, que vous en ſemble ?

LUCAS.

Parguenne, je ne connois point ce couſin là, mais ſa chanſon en a menty ; il ne vient point de galant voir Margot ; elle eſt diableſſe, mais elle ne m'en baille point à garder, je boutrois ma main au feu pour elle.

L'OLIVE.

Vous auriez chaud, Monſieur Lucas, ne jurons de rien : Elle ne vous croit pas ſi preſt à revenir, cachons-nous un peu, nous en apprendrons peut-être plus que vous n'en voudrez ſçavoir.

LUCAS.

Il a morgué raiſon, ce n'eſt pas ſa faute...

MARGOT.

Tu es honnête homme, & tu ne m'aimes point, cela ſe peut-il imaginer tygre?

LUCAS.

Tygre! Je m'en vay morgué me montrer; elle le débaucheroit peut-être à la fin, ſi on la laiſſoit faire.

L'OLIVE.

Voila l'affaire en aſſez bon train; allons faire venir Claudine pour le dénouement.

SCENE XIV.

LUCAS, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

NE te maries point ſi-tôt, petit monſtre, ne te maries point, Lucas mourra, c'eſt un yvrogne, je nous marierons enſemble.

LUCAS.

Margot.

MARGOT.

C'eſt un ſac à vin, qui faut qu'il créve.

LUCAS.

Hola donc Margot.

MARGOT.

Si je puis une fois l'enterrer, dés le lendemain je ſerai ta femme.

LUCAS.

Je me donne au diable ſi tu m'enterres, je me porte à merveilles: Me voila, Margot, regardes-moi donc?

MARGOT.

Ah! c'eſt vous, nôtre homme, j'en ſis bien aiſe.

LUCAS.

Et j'en ſuis morgué bienfâché moi, à qui en as-tu donc, je crois, Dieu me pardonne, que tu rêves, comme je rêvis l'autre jour, Margot.

MARGOT.

Non vrayment je ne rêves point; Tien Lucas, voila un vaurien à qui j'ai baillé mon cœur, il me l'emporte? eſt-ce que tu ſouffriras ça, mon pauvre Lucas.

LUCAS.

Non, Morgué, je ne le ſouffrirai pas, je veux qu'il te le rende.

MARGOT.

Oh! non, non, puiſque je lui ai baillé, je ne veux point le reprendre.

LUCAS.

Mais je me donne au diable, Margot, vous n'y ſongez pas; me vela, te dis-je, je ſuis ton mari, tu me reconnois, & tu vas toûjours le même train.

MARGOT

Il ne m'aime point, Lucas, & je l'aime plus que ma vie.

LUCAS.

Mais tai toi donc, Margot, il ne faut pas que je ſcache rien de ça moi! N'as-tu point de honte.

MARGOT.

Non, je n'en ai point, je veux que tout le Village le ſcache moi? Il me fait piece, mais j'aurai la conſolation de m'en plaindre.

LUCAS.

Mais palſangué, Margot, vela le Collecteur, es-tu folle?

SCENE XV.

LE COLLECTEUR, LUCAS, MARGOT, ERASTE.

LE COLLECTEUR.

OH ! palſanguenne vela la bande joyeuſe, les Vendangeux & les Vendangeuſes venons ſur mes talons, j'allons nous divarſir comme des Princes.

MARGOT.

Promets-moi donc que tu m'aimeras, petit parfide.

LE COLLECTEUR.

Oh, oh ; qu'eſt-ce que c'eſt donc que c'a Monſieur Lucas ?

LUCAS.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien, ne prenez pas garde à c'a : Quand Margot ſe met des folies dans la teſte, il faut que c'a l'y paſſe.

LE COLLECTEUR.

Tatigüé queux folies.

MARGOT.

Ce ne ſont point des folies, je n'aime que lui, il a mon cœur, & tant que j'aurai queuque eſperance de devenir veuve, je ne veux point qu'il ſe marie.

LE COLLECTEUR.

L'eſperance d'être veuve, Monſieur Lucas.

LUCAS.

Morgué que voulez-vous que je faſſe, je ſuis trop bon : Il faudroit la battre, je ſçais bien c'a.

LE COLLECTEUR.

Comment morguenne, y a-t'il tant de façons, c'eſt ce droſſe là qu'il faut aſſommer, baillez-moy une fourche.

ERASTE *lui preſentant un piſtolet.*

Doucement Monſieur le Collecteur

LE COLLECTEUR & LUCAS.

Des piſtolets, allarme, allarme.

ERASTE.

Si vous faites le moindre bruit, je tueray quelqu'un.

LE COLLECTEUR & LUCAS.

Miſericorde.

SCENE DERNIERE.

LUCAS, MARGOT, LE COLLECTEUR, L'OLIVE, CLAUDINE, ERASTE.

L'OLIVE *le piſtolet à la main.*

LE premier qui branle je fais main baſſe.

LUCAS.

Morgué queux vendangeux, la peſte!

ERASTE.

Mon pauvre Monſieur Lucas, je ſuis fâché de cette avanture. Je ſuis homme de condition, j'aime vôtre niéce, mais dans la veuë de l'épouſer.

LE COLLECTEUR.

C'eſt Claudine à qui ils en voulont.

L'OLIVE.

Paix, taiſez-vous Monſieur le ruſtre.

ERASTE.

Je me suis introduit chez vous sous ce déguisement ; vôtre femme a pris de l'amour pour moy, vous êtes malheureusement témoin d'une Scene un peu fâcheuse, je vous l'avouë, consentez que j'épouse Claudine, & je vous rends le cœur de Margot.

MARGOT.

Est-ce que tu y consentiras Lucas, me feras-tu ce chagrin là mon enfant.

LUCAS.

Oüy, palsanguë je te le ferai, en dusses-tu crever Margot,

LE COLLECTEUR.

Qu'est-ce à dire, Claudine est à moi, vous me l'avez promise.

LUCAS.

Oh morguë je vous la dépromets, j'aime mieux qu'il épouse ma niéce que ma femme.

LE COLLECTEUR.

Mais Claudine n'est pas de cet avis-là elle ;

CLAUDINE.

Si fait vrayment, je l'aime bien mieux que vous ? vous voulez vivre trop long-temps, & j'ai peur de m'ennuyer en ménage.

On entend une simphonie champestre.

LUCAS.

Ah ! ah ! que veulent ces gens-ci, je sommes bien en train de rire ma foi.

LE COLLECTEUR.

Ils ne veulent rien, je les avois amenez, pour nous divertir ; mais je les remmene, & je ne suis pas d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

ERASTE.

Sans emportement, Monsieur le Collecteur, prenez vous-même part à la fête, il ne vous en coûtera rien, je vous asseure. Ce sont des gens à moi, Monsieur Lucas, que j'ai amenez de Paris pour contribuer aux plaisirs de Claudine

dine pendant les Vendanges : Ils ſe ſont joints à quelques perſonnes du Village; voyons ce que produira ce mélange, & que tout le monde prenne part à ma joye.

LUCAS.

Ecoutez, pour moi je ne me ſçaurois réjoüir, ſi Margot ne me rend ſon cœur, franchement.

MARGOT.

Je ne te le rendray point qu'ils ne ſoient tout à-fait mariez, & à condition encore que tu n'iras plus au Cabaret.

LUCAS.

Oh! pour ſtila je t'en répons, puiſqu'il ne faut garder, je ne te quitteray plus, laiſſe-moi faire.

DIVERTISSEMENT DE VENDANGEURS.

PREMIERE PAYSANNE.

CLaudine quel eſt ton bonheur,
Un biau Monſieur plein de flâme
Te ſauve d'être la femme
D'un magot de Collecteur:
Claudine quel eſt ton bon-heur.

Il eſt digne, par mon ame,
Que tu l'aimes de bon cœur:
Il va te faire Madame,
Claudine quel eſt ton bonheur.

PREMIER PAYSAN.

Ah! qu'ils feront un bon ménage,
Si dans le temps du vin nouviau
Ils achevont le mariage,
Je vuiderons plus d'un tonniau,
A leurs nopces je ferons rage,
Que je boirons de vin ſans iau:
Tope à qui plus en boutra dans ſa pian.
Ah qu'ils feront un bon ménage,
Si dans le temps du vin nouviau
Ils achevont leur mariage?
Eſt-il un préſage plus biau.

EN.

LA GAZETTE, COMEDIE.

PAR

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. CCV.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

ACTEURS.

MR. GUILLEMIN, Libraire.
ANGELIQUE, sa Fille.
ME. PERNELLE, Sœur de Mr. Guillemin.
FILLON, amie d'Angelique.
CLITANDRE, Amant d'Angelique.
CRISPIN, son Vallet.
CRASSIN.
ROBICHON.
LE CHEVALIER.
LE SERGENT.
LA MARQUISE.
LA COMTESSE.
CHONCHON.

La Scene est à Paris.

LA GAZETTE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, UN SERGENT.

LE SERGENT.

C'Eſt temps perdu, Monſieur, j'ai cherché dans tous les carfours de Paris, & je n'ai pû trouver ce qu'il vous faut. Les hommes ſont chers par le temps qu'il fait, & comme vous le demandez, ſur tout.

CLITANDRE.

Comment faire donc. Mr. de la Roſe;

LE SERGENT.

Morbleu j'enrage! il y a quinze jours que je devrois avoir mené la recruë au Regiment, & nous n'avons pas encore la moitié de nos gens.

CLI-

CLITANDRE.

Il faut en trouver à quelque prix que ce soit.

LE SERGENT.

On m'a fait voir deux petits malingres, d'assez bonne mine, à la verité, mais on veut les vendre huit pistoles piece.

CLITANDRE.

Huit pistoles?

LE SERGENT.

Ouï, Monsieur, mais il n'y a rien à perdre, ce sont des enfans de famille, dont on retirera plus que son argent.

CLITANDRE.

Nous en serions bien plus avancez! Le beau commerce? Je ne veux point de cela.

LE SERGENT.

Ho? par ma foi, Monsieur, vous êtes trop scrupuleux pour un Officier d'Infanterie. Il n'y a pas moyen de s'y sauver, à quoi vous en tenez vous donc, & comment vous plaît-il que nous finissions?

CLITANDRE.

Ho? finis comme tu l'entendras.

LE SERGENT.

Je me donne au diable, il me prend envie de faire un carfour de nôtre apartement, autant de gens qu'il y viendra je vous les enrole.

CLITANDRE.

Fort bien.

LE SERGENT.

Vous avez un tas de Creanciers sur tout, que j'aurois bien envie de mener à nôtre bataillon, je ferois plaisir à bien d'honnêtes gens.

CLITANDRE.

Assurément.

LE SERGENT.

Nous sommes déja convenus vôtre Crispin & moi, qu'il m'adresseroit quelqu'un de ses amis; & quand quelque drôle un peu bien tourné viendra

dra me demander de ſa part, je ſçaurai bien ce que cela voudra dire.

CLITANDRE.

J'abandonne tout à vôtre conduite.

LE SERGENT.

Il auroit bien mieux valu faire vos affaires de bonne heure, que de vous amuſer pendant tout l'hyver à troubler, comme vous avez fait, la paix de deux ou trois menages.

CLITANDRE.

Il faut bien ſe delaſſer à Paris des fatigues de la Campagne.

LE SERGENT.

Des honnêtes Bourgeois ont bien affaire que ce ſoit chez eux que vous veniez vous delaſſer.

CLITANDRE

Ils ſont bien en droit de ſe plaindre, vraiment; on défend en Eté leurs Frontieres. Peuvent-ils trop payer l'hyver toutes les peines que ſe donnent des gens de qualité.

LE SERGENT.

Je ne ſçai, Monſieur, Mais depuis quelques jours vous venez bien ſouvent au Palais. Vous y traitez quelque affaire ſerieuſe, puiſque vous ne m'en dites mot.

CLITANDRE.

Voici Criſpin, laiſſe-nous, & va m'attendre au logis, va vîte.

LE SERGENT.

Vous me chaſſez. Vous êtes amoureux tout de bon. S'il n'y avoit que du libertinage vous m'en auriez fait confidence.

SCENE II.

CLITANDRE, CRISPIN.

CLITANDRE.

HE bien! Crispin.

CRISPIN.

Son Pere est avec elle, Monsieur, il n'y a rien à faire.

CLITANDRE.

Le fâcheux contre-tems, j'étois bien resolu de lui parler cette fois-ci, je t'assure.

CRISPIN.

Cela est admirable, quand elle est seule, la timidité vous prend. Quand le Pere y est, vous vous croyez de la resolution.

CLITANDRE.

Il faut pourtant me declarer. Jamais passion ne fut égale à la mienne; & s'il est vrai, qu'on la marie, je ne scai ce que je deviendrai.

CRISPIN.

Par ma foi, Monsieur, je ne vous comprens point; vous êtes un fort joli homme, homme de qualité, fort jeune & fort connu de quantité de coquettes, que vous n'aimez que... comme il faut aimer les coquettes. Dans toutes vos intrigues d'hyver vous n'avez employé que Mr. de la Rose vôtre Sergent, & vous m'employez à present moi. Vous devenez serieusement amoureux d'une grisette: La petite Fille d'un Libraire, triomphe de vôtre insensibilité: Vous negligez pour elle toutes vos affaires; vous oubliez vôtre devoir. Il vous manque quatre ou cinq soldats, que Mr. de la Rose & moi trouverons pourtant moyen de faire. Il y a quinze jours que nous devrions être au Regiment, & vous ne songez point à tout cela.

CLI-

CLITANDRE.

Je ſuis amoureux, de bonne foi, je te l'avouë, & mon amour m'occupe preferablement à toute autre choſe.

CRISPIN.

He! pourquoi donc ne pas parler ? Que craignez vous ? Les petites Filles du Palais entendent les Francois, je vous en répons.

CLITANDRE.

Je ne ſcai ce qui me retient.

CRISPIN.

He! que diable, un Capitaine doit-il être auſſi bourgeoiſement amoureux, que vous l'êtes ?

CLITANDRE.

Je t'aſſure, Criſpin, que quand ſon Pere ſera ſorti, je n'heſiterai point à lui faire un ſincere aveu de la tendreſſe que j'ai pour elle.

CRISPIN.

Nous verrons, mais en attendant pour ne point demeurer inutile, allez-vous en prendre chez vôtre Uſurier ces cinq cens écus, qu'on vous fait paſſer pour mille; peut-être que demain, il ne voudroit plus vous donner que cent piſtoles.

CLITANDRE.

Demeure donc ici toi, & prens garde...

CRISPIN.

J'aurai l'œil au guet, & prendrai ſoin de vous avertir, adieu. Par ma foi les jeunes gens vraiment amoureux, ſont auſſi ſots qu'ils ſont inſolens, quand ils n'aiment que par maniere de converſation. Mais voici nôtre jeune Maîtreſſe, & ſon vieux bon homme de Pere.

SCE-

SCENE III.

MR. GUILLEMIN, ANGELIQUE, CRISPIN.

GUILLEMIN.

ANgelique.

ANGELIQUE.

Mon Pere.

GUILLEMIN.

Ce n'eſt que par moi que l'on met les nouvelles de Paris dans la Gazette de Hollande. Qui, diantre, peut avoir fait mettre dans celle-ci, que je vous marie.

ANGELIQUE.

Je ne ſçai.

GUILLEMIN.

Ce n'eſt nullement mon deſſein au moins, & ſi je ſçavois....

ANGELIQUE.

On veut vous avertir peut-être, que vous feriez bien de me marier.

GUILLEMIN.

Qu'eſt-ce à dire; on veut m'avertir. Je ſçai bien ce que j'ai à faire, & je n'ai point d'avis à prendre.

ANGELIQUE.

Je ne me mêle pas de vous en donner, mais voyez ce qu'on en penſe.

GUILLEMIN.

On penſera ce qu'on voudra, mais je veux que vous penſiez comme moi, vous.

ANGELIQUE.

Ho!

GUILLEMIN.

Je vai ſortir, il n'y a aucun de mes garçons à ma boutique, prenez y bien garde, & ne vous amu-

amaſez pas à baliverner avec un tas de godelureaux qui rodent toûjours autour d'ici. Ecrivez bien les noms de ceux qui viendront me demander, & tenez ſur tout un memoire fidelle des nouvelles qu'on m'aportera, entendez-vous?

ANGELIQUE.

Ouï, mon Pere.

GUILLEMIN.

Je ne tarderai pas à revenir.

CRISPIN.

Bon, le voilà parti, courons aprés mon Maître, l'occaſion ne ſçauroit être meilleure pour ſon deſſein.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FILLON.

ANGELIQUE, *voyant Criſpin s'en aller.*

N'Eſt-ce pas le Valet de Chambre de Clitandre. Je voudrois bien que ſon Maître eut déja lû la Gazette d'aujourd'hui. He! bonjour ma chere, que je te ſçais bon gré de venir cauſer avec moi.

FILLON.

Ma Mere eſt ſortie, je me ſuis laſſée d'ourler des coëffes & de monter des rubans. Je ſuis accourue pour te feliciter de ton mariage.

ANGELIQUE.

De mon mariage! Je te ſuis obligée vraiment.

FILLON.

Ha! que tu es heureuſe, mon enfant, tu vas te marier.

ANGELIQUE.

C'eſt une plaiſanterie qu'on a voulu faire.

FILLON.

C'eſt donc ton Pere qui l'a faite ; car il eſt, je croi, le ſeul à Paris qui ait correſpondance avec le Gazettier de Hollande, & je viens de voir cette nouvelle dans la Gazette.

ANGELIQUE.

Quelqu'un aura entrepris ſur ſes droits, apparemment.

FILLON.

Tu ris, je penſe. Ha ! je commence à demêler la choſe.

ANGELIQUE.

He ! que demêles-tu ?

FILLON.

Que la nouvelle eſt de ta façon.

ANGELIQUE.

Fort bien.

FILLON.

Que c'eſt toi même, qui l'a envoyée au Gazettier, & que tu veux obliger par là quelqu'un de tes Amans.

ANGELIQUE.

Tu me crois donc de l'eſprit, à ce compte.

FILLON.

Je te crois de l'amour, cela ne ſuffit-il pas pour rendre ingenieuſe ? L'eſprit n'eſt jamais venu que par là.

ANGELIQUE.

Hé bien ! pour moi, je te l'avouë, j'ai plus de curioſité que d'amour.

FILLON.

La curioſité d'être mariée, n'eſt-ce pas ? la même curioſité me tient, mon enfant.

ANGELIQUE.

Que tu es extravagante ? Mais voici ma Tante.

SCENE V.

Mr. PERNELLE, ANGELIQUE, FILLON.

Mr. PERNELLE.

QU'eſt-ce que c'eſt donc que tout ceci, ma Niéce? j'apreps de belles nouvelles, vraiment; vôtre Pere a-t'il perdu l'eſprit, dites-moi, de vous faire mettre dans la Gazette?

ANGELIQUE.

Ma Tante ..

Mr. PERNELLE.

Le bel endroit pour faire parler de ſoi. Mort de ma vie! que cela part d'une cervelle bien ſenſée! Le vieux fou! Mais ce n'eſt rien encore que cette Gazette, je voudrois bien ſçavoir de quel droit, il pretend vous marier ſans m'en avoir parlé.

ANGELIQUE.

C'eſt une choſe en l'air que ce mariage, & je n'en ai pas ouï parler moi-même.

Mr. PERNELLE.

Une choſe en l'air? Ha! le ladre. Ho! je devine ce que c'eſt, moi, ma Niece. Vôtre Pere eſt un vilain, un avare, qui de peur de ſe défaire de ſon bien, ne veut point ſe défaire de ſa Fille.

FILLON.

Ha! que vous le connoiſſez bien, Madame.

Mr. PERNELLE.

Si je le connois! pour écarter les pretendans, il veut faire courir le bruit que vous êtes mariée! Mais pour contrecarrer ſa Ga-

zette, je ferai afficher que vous êtes à marier à moi.

FILLON.

La bonne Tante que voilà !

Mr. PERNELLE.

Vraiment, il n'a pas affaire à une ſotte. Il n'y a plus que lui & moi de la famille, je n'ai point d'enfans, il n'y a que vous & il ne vous marieroit pas ! Mort de ma vie ! avant que de mourir, je veux voir des rejettons de nôtre tige, moi, ma Niéce.

FILLON.

Ho ! vous en verrez, Madame, laiſſez faire.

Mr. PERNELLE.

Vôtre Grand Pere étoit tout auſſi ridicule que vôtre Pere, il vouloit que je mouruſſe fille : mais zeſte, je me mariay toute ſeule en mon petit particulier, & je m'en ſuis fort bien trouvée au, moins.

ANGELIQUE

Je le croi bien, ma Tante.

Mr. PERNELLE.

Voilà, comme on attrape les Peres, mes enfans. Voilà, comme on les attrape. Je ne vous donne pas des conſeils, le Ciel m'en preſerve ; Mais les exemples d'une tante ne ſont quelquefois pas mauvais à ſuivre.

FILLON.

Aſſurément.

Mr. PERNELLE.

He bien donc ! parles moi confidemment... là, n'y a-t'il pas quelque jeune homme dans le monde que tu affectionnes plus qu'autre.

ANGELIQUE.

Non, ma Tante, je vous aſſure.

Mr. PERNELLE.

Comment ! non, mais tant pis, ma Niéce, il faut pourtant bien prendre un parti, mon enfant.

FIL-

FILLON.

Cela viendra, Madame, ne vous mettez pas en peine.

Mr. PERNELLE.

Veux tu que je me mêle de tes petites affaires, dis? je ne serai pas longtems à trouver ce qu'il te faut, & un contrat sera bientôt fait.

FILLON.

Cela n'est pas de refus; voyez.

Mr. PERNELLE.

Qu'en dis tu, parle?

ANGELIQUE.

Hé! mais...

Mr. PERNELLE.

Quoi? mais.

ANGELIQUE.

J'irai vous voir tantôt, ma Tante.

Mr. PERNELLE.

Vien, mon enfant, tu me feras plaisir, j'entre de tout mon cœur dans toutes les petites bagatelles de la jeunesse; il me semble que cela me rajeunit. A dieu, je m'en vai faire un tour au banc de mon Procureur. Je repasserai peut-être par ici, car je veux laver la tête à mon Frere.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FILLON.

FILLON.

LA bonne pâte de Tante, que voilà. Si j'avois seulement une arriere Cousine de la même humeur; je me pongerois de chez elle, sur ma parole.

ANGELIQUE.

Ma Tante m'a toûjours tendrement aimée.

FILLON.

He! que ne profites-tu de cette amitié, pour faire consentir ton Pere à te donner un Mari?

ANGELIQUE.

Ha! ma chere Fillon, que je suis malheureuse,

FILLON.

Comment! est-ce le choix d'un Amant qui t'embarasse, & parmi le grand nombre de tes soupirans, as-tu peine à te determiner en faveur de quelqu'un? montre moi ta liste, voyons?

ANGELIQUE.

Ha! que tu es extravagante.

FILLON.

Quoi! tu ne tiens pas regitre de tes conquêtes; vraiment je suis bien plus coquette que toi: mais il n'importe, je connois à peu prés tous ceux qui t'en veulent, & pour moi, si j'étois à ta place, j'aurois plus de penchant pour le petit Avocat que pour un autre.

ANGELIQUE.

Qu'il a de complaisance & de respect pour moi! ma chere, si tu sçavois avec quelle discretion, il me rend des soins; que je remarque de retenuë dans toutes ses assiduitez. Je ne sçai point encore comme on prend de l'amour pour un homme; mais il me semble que celui-ci à tout ce qu'il faut pour en faire naître.

FILLON.

Assurément, il n'y a nulle comparaison à faire de lui à ce petit étourdi de Chevalier, qui...

ANGELIQUE.

Ha! les expressémens de celui là me font encore plus de plaisir que les tendres égards de l'autre. Il n'est occupé que de moi, c'est

ſa paſſion qui le rend étourdi, comme il eſt. Il jure qu'il m'aime à l'adoration, & la violence de ſon amour merite aſſez qu'on y réponde.

FILLON.

Ha! j'entens, voilà le fortuné, il faut s'en tenir au petit Chevalier; car pour cet aprentif Paniſan, je ne croi pas...

ANGELIQUE.

Ha! ſi tu ſçavois qu'il a d'eſprit, c'eſt un grand charme pour moi que l'eſprit; dans tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il fait, on remarque un air de delicateſſe que perſonne n'a comme lui.

FILLON.

Mais ſi tu aimes ainſi la diſcretion de l'un, la violente paſſion de l'autre, & la delicateſſe d'eſprit du troiſiéme; comment faire, tu ne peux pas les épouſer tous trois enſemble, l'un apres l'autre encore quand on a du bonheur, il n'y a rien qui ne ſe puiſſe faire.

ANGELIQUE.

Quelque ſenſible que je ſois à leurs bonnes qualitez, il n'y en a pas un des trois que j'aime veritablement.

FILLON.

Quoi! il y en auroit un quatriéme au deſſus de tous ceux-là!

ANGELIQUE.

Il n'a peut être pas tant de merite que les autres, mais il me ſemble que mon cœur s'intereſſe pour lui d'avantage.

FILLON.

Je le connois aparemment?

SCENE VII.

ANGELIQUE, FILLON, CLITANDRE, CRISPIN.

ANGELIQUE.

MA chere Fillon, le voici. Je ne me suis jamais sentie si troublée.

FILLON.

La présence d'un joli homme remuë terriblement les humeurs.

CRISPIN

Allons, courage, Monsieur, la voilà.

ANGELIQUE.

Il ne viendra point nous aborder?

FILLON.

Je vais engager la conversation, laisse moi faire. Que demandez-vous, Monsieur, des livres nouveaux? Voyez ici, les affaires du tems, l'Amour à la mode.

CLITANDRE.

Que je sens d'emotion!

FILLON.

Nous avons ce que vous cherchez, Monsieur, & l'on seroit bien malheureuse de ne pouvoir vous accommoder.

CLITANDRE.

Il faudroit être étrangement difficile, & la seule conversation d'une si aimable personne....

ANGELIQUE.

Voulez vous voir, Monsieur, des reflexions nouvelles que l'on a faites sur les bonnes qualitez des Dames?

CLITANDRE.

Je verrai tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN

Voilà un titre qui promet beaucoup.

FIL-

FILLON.

Pas trop, & je m'étonne, moi, qu'on en ait pû faire un volume.

CLITANDRE.

Je ne suis pas de ce sentiment. Le merite des Dames est un sujet qui me paroît inépuisable, & l'auteur de vos reflexions...

ANGELIQUE.

C'est un jeune Abbé qui les a faites.

CLITANDRE.

Un Abbé! vous me surprenez. Est-ce à ces Messieurs de reflechir sur les manieres d'un sexe, qu'ils ne devroient pas regarder seulement?

FILLON.

Qu'ils ne devroient pas regarder! ce sont ceux qui le connoissent le mieux, & qui s'attachent le plus à la connoître. Ils n'ont que cela à faire. A la verité, comme ils n'épousent point, ils ne vous voyent que du bon côté, & ne reflechissent qu'à nôtre avantage.

CLITANDRE.

Tout le monde reflechit comme eux; & le mariage...

FILLON.

Je ne sçai; mais j'ai oüi dire, que les Maris & les Abbez ne reflechissent pas de même, il y a bien de la difference.

ANGELIQUE.

Je croi; pour moi...

FILLON.

Tu m'en diras bientôt des nouvelles.

CLITANDRE.

Il est donc vrai, qu'on la marie.

FILLON.

C'est une nouvelle si publique, qu'il seroit inutile de vouloir en faire un mistere.

CLITANDRE.

C'est une nouvelle bien terrible, pour moi; je vous l'avouë.

ANGELIQUE.

Comment ! expliquez vous, Monsieur, quel interêt...

CRISPIN.

Il est extrémement sensible à la moindre idée de mariage, & il prend les choses fort à cœur.

CLITANDRE.

On vous marie, je vous aime, jugez de l'état où je suis.

ANGELIQUE.

Vous m'aimez, moi.

CLITANDRE.

Je vous adore, & je mourrai de desespoir...

CRISPIN.

Ho ! Monsieur, ne nous desesperons point avant les nopes, & tâchons d'en être seulement. Il arrive quelquefois des choses qui font changer les resolutions desesperées.

FILLON.

Il a raison, ne vous hâtez point tant de mourir, vous aurez toûjours pour cela du tems de reste. La nouvelle qui vous allarme n'est enoncé que dans la Gazette, & la Gazette est souvent menteuse.

CLITANDRE.

Et vous me confirmez vous-même.

FILLON.

He ! vraiment oüi, les filles n'ont-elles pas aussi le même privilege que la Gazette.

CLITANDRE.

Seroit-il possible, que...

FILLON.

Croyez-moi, si le cœur vous en dit tout de bon pour le premier ordinaire, on tâchera de lui faire dire la verité.

CLITANDRE.

Vous ne dites point ce que vous pensez là-dessus, belle Angelique.

ANGELIQUE.

Si vous ne me parlez que par simple galanterie, je vous repondrai bien moi-même ; si vous parlez serieusement, il faut s'adresser à mon Pere.

FILLON.

Es-tu folle ? c'est bien à un Pere à se mêler de cela, quand on a une Tante comme la tienne. C'est elle qu'il faut consulter pour la préference, & une femme se connoit toûjours mieux en mariage que le plus habile homme du monde.

ANGELIQUE.

Tu me donnes des conseils qui me font plaisir. Tu n'as pas de peine à me persuader.

CLITANDRE.

Ha ! que mon bonheur est extréme de vous trouver dans ces dispositions.

FILLON.

Ho ! faites trêve à tous ces transports, s'il vous plaît, nous sommes ici trop en vûë, passons là-dedans, vous aurez tout le loisir de vous entretenir ensemble. Si ton Pere vient, il sera le bien-venu, on en sera quitte pour l'acheter plus cher qu'il ne vaudra.

CRISPIN.

Voilà une petite personne qui parviendra, elle n'en sçait pas mal à son âge.

ANGELIQUE.

Mais, comment faire ? je suis seule, il vient ici du monde à tout moment pour cette Gazette, sur tout s'ils ne trouvent personne....

CLITANDRE.

Crispin n'a qu'à demeurer, il nous rendra compte....

CRISPIN.

Moi, Monsieur, vous sçavez que j'ai mes affaires.

CLITANDRE.

Comment ! maraut.

rois hautement que vous l'avez refusé.

CRISPIN.

Voilà un drôle assez bien bâti. Il nous faut des soldats, chût. Je prendrai vôtre titre.

CRASSIN.

Il faut que vous en entendiez la lecture & que...

CRISPIN.

Non, quoi que je m'y connoisse, j'ai un Commis pour ces sortes de choses à qui je vais vous adresser. Dites moi vôtre nom auparavant.

CRASSIN.

Eustache Crassin, pour vous rendre service.

CRISPIN.

Vos qualitez?

CRASSIN.

Docteur en droit, Maître ès Arts, & Inspecteur general des humanitez.

CRISPIN.

Ho! bien, Monsieur Eustache Crassin, allez-vous en ici prés, ruë du Cœur Volant à l'Hôtel de Normandie, & demandez Mr. de la Rose. Je me donne au diable, s'il vous quitte que vous n'ayez fait affaire ensemble.

CRASSIN.

Mais pour le prix, il faudroit...

CRISPIN.

Il vous donnera de l'argent d'avance. Ne perdez point de tems, allez vite. L'Art Militaire, composé par un cuistre. Ho! par ma foi, Monsieur le Docteur, nous verrons, si vous sçavez si bien les regles, & vous aurez la bonté de porter le mousquet dans le Regiment de Champagne.

SCE-

SCENE X.

LA COMTESSE, CRISPIN.

LA COMTESSE.

LA boutique de Mr. Guillemin ? Enſeignez-moi, Monſieur, le Bureau d'adreſſe de la Gazette.

CRISPIN.

C'eſt ici, Madame.

LA COMTESSE.

Mais vous n'êtes pas Mr. Guillemin, vous, Monſieur, car je le connois de vûë.

CRISPIN.

En ce cas, je ne ſuis pas lui, mais je ſuis ſon Commis; de quoi s'agit-il, voyons ?

LA COMTESSE.

Je veux faire mettre dans la Gazette une choſe qui n'eſt pas encore, mais qui ſera bientôt, ſi j'en ſuis crûë.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à parler, Madame.

LA COMTESSE.

Voici le fait, mon cher Monſieur. Pour faire enrager des parens mal-intentionnez, qui comptent trop ſur ma ſucceſſion, je me ſuis mariée depuis trois mois incognito.

CRISPIN.

Vous voulez qu'on mette vôtre mariage dans la Gazette, peut-être ?

LA COMTESSE.

Non, Monſieur; ce ſont les ſuites du mariage qu'il y faut mettre. Ma famille ne craint rien tant que de me voir un petit heritier, & je fais tout mon poſſible pour leur donner ce chagrin là.

CRISPIN.

Ha! que vous êtes mieure, Madame.

LA COMTESSE.

J'y, reüſſirai je vous en donne ma parole, mais je viens, comme je vous ay dit, vous prier d'avance de faire mettre dans vôtre Gazette, que c'eſt une choſe faite, & que j'ai des indices de groſſeſſe.

CRISPIN.

Voilà une nouvelle fort importante, & qui tiendra bien ſon coin dans l'article de Paris, je vous en repons. Vôtre nom, s'il vous plaît, Madame?

LA COMTESSE.

Ma famille eſt la Garouſſiere, Monſieur. Le nom de mon Mari, le Vicomte de Mirebalais; marquez bien tout cela, je vous prie.

CRISPIN.

Vous ſçavez, Madame.

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, & voilà déja deux piſtoles pour cette pretenduë groſſeſſe.

CRISPIN.

Deux piſtoles ce n'eſt gueres, & voilà un enfant qu'on vous fait à bon marché; mettez en quatre, nous ferons venir le petit Mirebalais au monde, ce ſera toûjours autant de fait.

LA COMTESSE.

Cela ne ſe pourroit pas vrayment, il n'y a pas un mois que je ſuis mariée.

CRISPIN.

Qu'eſt-ce que cela fait? Ho! il arrive tous les jours des choſes plus extraordinaires.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, commençons par un bout & nous finirons par l'autre. Adieu, Monſieur, ſi la nouvelle fait mourir de chagrin quelqu'un de mes parens; je ne ſerai point ingrate d'un ſi bon office.

CRISPIN.

Je ne ſuis plus ſi fâché de garder la boutique, nous ferons notre reſtant, & j'aurai de l'ar-

l'argent de reſte. Qu'eſt-ce, encore que celui-ci ? Voilà une eſpece de Procureur d'aſſez bonne façon.

SCENE XI.

CRISPIN, ROBICHON.

ROBICHON.

MOnſieur Guillemin n'eſt pas ici, Monſieur ?

CRISPIN.

Non, Monſieur, mais je tiens ſa place, & je ſuis, comme lui, tout à vôtre ſervice.

ROBICHON.

Il me connoît au moins, je m'apelle Mr. Robichon.

CRISPIN.

Mr. Robichon, he, par bleu ! c'eſt juſtement le Mari d'une des Maîtreſſes de mon Maître. En verité, Monſieur, je ſuis ravi d'avoir l'honneur de ſaluer un homme d'un auſſi grand merite. Nous ne nous étions jamais vûs, & je ne vous connoiſſois que de reputation.

ROBICHON.

Monſieur, je ſuis vôtre Serviteur.

CRISPIN.

Vous avez quelque choſe à faire mettre dans la Gazette, aparemment.

ROBICHON.

Oüi, Monſieur, une affaire d'honneur. J'ai eu le bonheur de prouver la mauvaiſe conduite de ma femme, & le credit de la faire enfermer, je viens de la mettre dans un couvent.

CRIS-

CRISPIN.

C'eſt juſtement nôtre homme.

ROBICHON.

Que dites-vous, Monſieur ?

CRISPIN.

Je dis, que vous vous êtes glorieuſement tiré d'affaires.

ROBICHON.

Voilà, Dieu merci, la quatriéme femme contre qui je gagne un ſemblable Procés, cela n'eſt pas malheureux, n'eſt il pas vrai ?

CRISPIN.

Aſſeurément.

ROBICHON.

Nous avons de l'honneur dans nôtre famille, voyez vous, & il m'eſt important qu'on ſoit informé, que j'ai de bonnes raiſons pour enfermer ma femme ; je ne pretens point paſſer pour un vilionnaire.

CRISPIN.

C'eſt prendre la choſe comme il faut, & de quels termes nous ſervirons nous, s'il vous plait ?

ROBICHON.

Il faudra mettre tout ſimplement, que Maître Claude Robichon, Procureur, a fait enfermer Mad. ſa femme, pour des cauſes bien & duëment verifiées en pleine audiance. Qu'en dites-vous, cela juſtifiera ma conduite ?

CRISPIN.

Aſſurément, laiſſez moi faire, je vai vous enſeigner un homme dont je me ſers ordinairement pour tourner galemment les choſes. On n'a qu'à lui dire ſon affaire, & l'on envoye l'article tout dreſſé au Gazettier. Il ne vous en coûtera pas d'avantage.

ROBICHON.

Voilà toûjours un Louis d'or.

CRIS-

CRISPIN.

Non, Monsieur Robichon, je suis vôtre serviteur, & je ferois conscience de prendre vôtre argent.

ROBICHON.

Mais, Monsieur.

CRISPIN.

Non, vous dis-je, je n'en prendrai point, allez vous-en de ce pas à l'Hôtel de Normandie, ruë du Cœur Volant, demandez-y de ma part, Monsieur de la Rose, & dites lui seulement, que c'est Monsieur de la Crispiniere, qui vous envoye.

ROBICHON.

Monsieur de la Crispiniere.

CRISPIN.

Oüi, Crispin de la Crispiniere, tout comme vous voudrez, il entendra bien ce que cela veut dire, & il vous expediera sur le champ, je vous en reponds.

ROBICHON.

Au moins, Monsieur, que je sois dans le premier ordinaire.

CRISPIN.

Si vous ni étes pas, ce ne sera pas ma faute.

ROBICHON.

Adieu, Monsieur, je vous baise les mains.

CRISPIN.

Vôtre Valet, Monsieur Robichon. Ho! par ma foi, vous viendrez en Flandre. Vous faites enfermer les gens pour des bagatelles; mais vous n'aurez jamais vôtre congé, qu'en nous donnant celui de vôtre Femme.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

LE CHEVALIER.

JE m'allarme mal à propos, ce mariage eſt ſans aparence.

CRISPIN.

Ha, ha, en voici un qui je n'enrolerai point, ſur ma parole.

LE CHEVALIER.

Qui eſt cét homme-là? il me ſemble que je l'ay vû ſouvent roder autour d'ici.

CRISPIN.

Il m'examine diablement.

LE CHEVALIER.

Que fait-il ſeul dans la boutique de Mr. Guillemin?

CRISPIN.

Je le reconnois, c'eſt un des ſoupirans de la petite Fille à qui en veut mon Maître, il ne faut pas qu'il aille troubler leur converſation.

LE CHEVALIER.

Il faut que je ſçache ce qu'il y vient faire. Demandez-vous quelque choſe?

CRISPIN.

Non, ma foi, c'eſt vous qui demandez au contraire.

LE CHEVALIER.

C'eſt moi, dites vous, qui..,

CRISPIN.

Ouï, Monſieur, ne demandez vous pas, qui je ſuis.

LE CHEVALIER.

Ha, ha! vous attendez quelqu'un aparemment?

CRIS-

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Et qui encore.

CRISPIN.

Le premier venu.

LE CHEVALIER.

Vous connoissez Mademoiselle Angelique.

CRISPIN.

Hom! ceci ne finira pas bien.

LE CHEVALIER.

Plaît-il?

CRISPIN.

Si je la connois, je ne la connois guere.

LE CHEVALIER.

Et que faites vous donc ici?

CRISPIN.

He parbleu! je repons à vos questions.

LE CHEVALIER.

Ouais, voici un maroufle qui me paroît bien raisonneur. Sçavez-vous bien mon cher, que vos réponces me déplaisent?

CRISPIN.

Voulez-vous bien, Monsieur, que je vous dise, que vous questions me fatiguent.

LE CHEVALIER.

Je veux absolument sçavoir qui vous êtes, & ce que vous faites ici.

CRISPIN.

Monsieur, Monsieur, point de bruit, car enfin.... Voyez-vous.... cela suffit.

SCE-

SCENE XIII.

FILLON, CRISPIN, LE CHEVALIER.

FILLON.

QUe vois-je ! nôtre petit brûtal de Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ho ! ſi vous ne parlez.

FILLON.

He ! Monſieur le Chevalier, que faites vous ? vous ni ſongez pas.

LE CHEVALIER.

Ha ! ma chere Fillon j'enrage, qui eſt cét homme-là ? dites le moi, je vous prie.

FILLON.

C'eſt un des parens de Monſieur Guillemin, qui eſt ici depuis quelques jours pour le mariage de ſa Fille aparemment.

LE CHEVALIER.

Il eſt donc vrai, qu'Angelique ſe marie.

FILLON.

Paix, ne dites mot, ſon Pere le veut, mais cela n'eſt pas fait encore. Elle eſt là avec un tas de couſins & de couſines qui ſont d'ennuyeux perſonnages, & vous ne pouvez la voir à preſent.

LE CHEVALIER.

Il faut pourtant que je lui parle.

FILLON.

Allez vous en chez ſa Tante, vous ſçavez où elle demeure, dans une heure ou deux, nous irons vous trouver enſemble.

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez.

FILLON.

Je vous en aſſeure.

LE CHEVALIER.

Adieu donc, je vai vous attendre.

SCE-

SCENE XIV.

CRISPIN, FILLON.

CRISPIN.

Par ma foi, vous avez bien fait de venir !

FILLON.

Je serois bien fâchée que ce petit brûtal eût trouvé là dedans vôtre Maître,

CRISPIN.

Vous avez raison, deux brutaux ensemble ne ne se font guere de civilité. En viendra-t'il encore quelqu'un de ce caractere, je laisserois tout la, le diable m'emporte.

FILLON.

S'il vient quelque incommode, vous n'avez qu'à m'appeller.

CRISPIN.

Cela vaut fait. Qui est-ce grand benêt ?

SCENE XV.

CHONCHON, CRISPIN.

CHONCHON.

Bonjour, Monsieur, comment vous portez-vous ?

CRISPIN.

Il ne sera pas si méchant que l'autre.

CHONCHON.

Comme vous me regardez, vous ne me connoissez pas !

CRISPIN.

Non pas, que je sache,

CHONCHON.

Je ne vous connois pas non plus, mais je sçai pourtant bien qui vous êtes. Tenez, voilà deux écus que je vous aporte, pour mettre quelque chose dans la Gazette. CRIS-

CRISPIN.

Donnez, dites moi ce que c'eſt.

CHONCHON.

Pour vous expliquer la choſe, c'eſt que mon Pere eſt un huiſſier à verge, qui s'apelle Nicolas le Goinfre, & moi qui ne ſuis qu'aprentif Procureur, je m'apelle, Jacob le Goinfre, à vôtre ſervice.

CRISPIN.

Vous étes le Fils de Monſieur l'Huiſſier Goinfre!

CHONCHON.

Ouï juſtement, il eſt mon Pere, & je ſuis ſon Fils.

CRISPIN.

Dequoi s'agit-il, dépêchons.

CHONCHON.

De faire enrager mon Pere & ma Mere.

CRISPIN.

Ouï, mais cela vaut plus de deux écus.

CHONCHON.

Point du tout, il n'y a rien de plus facile, il ne faut que mettre dans la Gazette, que mon Oncle le Payſan, qui eſt le Frere de mon Pere, eſt arrivé ces jours-ci chez nous, & que ma Mere qui veut être jeune, eſt fâchée qu'il ſoit venu, parce qu'il ſçait par cœur ſon batiſtaire.

CRISPIN.

Cela y ſera.

CHONCHON.

On m'a fait une friponnerie, dont on ſe repentira.

CRISPIN.

Une friponnerie.

CHONCHON.

Ho dame! ouï, une friponnerie, mon Pere eſt un Maître ſergent, je vous en avertis; j'ai un frere qu'on aime mieux que moi; je ſuis pourtant plus beau garçon que lui, je ſuis plus grand; mais ils diſent, que je n'ai pas d'intelligence. Qu'eſt-ce que cela fait? je n'ai que vingt-huit ans, cela me viendra, n'eſt il pas vrai Mr. Guillemin.

CRIS-

CRISPIN.

Assurément. Vôtre Frere est un garçon d'esprit aparemment?

CHONCHON.

Je vous en repons; il fait des Ouvrages.

CRISPIN.

Comment, des Ouvrages?

CHONCHON.

Oüi, pour se gausser des uns & des autres; il invente je ne sçai combien de sornettes qui font rire; mais comme tout le monde n'a me pas la risée, il y a un petit mutin qui m'a donné des coups de bâton à moi, à cause de l'esprit de mon Frere.

CRISPIN.

Fi! cela ne vaut pas le diable.

CHONCHON.

Il a été bien attrapé, car il a pris l'un pour l'autre, voyez vous?

CRISPIN.

Et vous avez pâti de la mépriſe.

CHONCHON.

Oüi vraiment; & je n'en ay pas eu le profit. Comme mon Pere est du métier, il pousse cette affaire. O dame! on ne nous rosse pas comme ça, nous autres, qu'on n'ait la bonté de le bien payer.

CRISPIN.

Hé bien!

CHONCHON.

He bien! en vertu des coups que j'ai reçû, moi, on a baillé de l'argent à mon frere, cela n'est pas juste, comme vous voyez.

CRISPIN.

Non, vraiment.

CHONCHON.

Aussi j'apelle de cette accommodement là, & malgré mon Pere & ma Mere qui m'en veulent, je pretens bien intervenir.

CRIS-

CRISPIN.

Vous avez raison.

CHONCHON.

Par la morbleu ! Monsieur Guillemin, si l'on ne me fait pas justice je m'enroterai, & puis aprés nous verrons beau jeu, je suis plus propre à la guerre, qu'à toute autre chose, moi.

CRISPIN.

Assurément, & c'est le bon parti que la guerre. Où voudriez vous servir, vous n'avez qu'à dire, dans l'Infanterie, dans la Cavalerie, ou dans les Dragons.

CHONCHON.

Ho ! non, non, Monsieur Guillemin, je veux servir dans les Capitaines.

CRISPIN.

Dans les Capitaines soit, je ferai vôtre affaire.

CHONCHON.

He ! je vous en prie, si vous connoissez quelque Seigneur de la Cour qui leve un Regiment de Capitaines, parlez lui de moi, je suis son homme.

CRISPIN.

Cela vaut fait, allez-vous en seulement trouver de ma part Monsieur de la Rose.

CHONCHON.

Monsieur de la Rose, voilà un nom qui me réjouït.

CRISPIN.

C'est un fort galant homme, diable ! il demeure ici prés ruë du Cœur Volant à l'Hôtel de Normandie; il vous fera Capitaine en moins d'un moment, je vous en répons.

CHONCHON.

Je lui aurai bien de l'obligation, & quand je le serai une fois, si mon frere ne me donne pas ma part de l'argent, je lui baillerai sa part des coups de bâtons, moi. Ho ! je suis un petit drôle

drôle qui n'entend point de raillerie, ſerviteur à Monſieur Guillemin ; je vais faire vos complimens à Mr. de la Roſe.

CRISPIN.

Adieu, Monſieur Jacob le Goinfre. Nous ferons un aſſez bon piquier de Monſieur le Capitaine. Avec tout cela, mon Maître n'eſt pas malheureux, il fait l'amour tandis que je fais ſa Compagnie.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, CRISPIN.

LA MARQUISE.

MOn cher Monſieur, je n'ai recours qu'à vous, donnez moi la ſanté, le repos de la vie.

CRISPIN.

Nous ne vendons point de cela, Madame.

LA MARQUISE

Comment ! n'êtes vous pas, Monſieur, le Correſpondant de la Gazette.

CRISPIN.

Ouï, Madame, mais...

LA MARQUISE.

He ! mon bon heur, ma tranquilité, tout dépend de vous, mon cher Monſieur.

CRISPIN.

Voilà une recruë qui accommoderoit aſſez le Regiment. Voyons, Madame, dequoi s'agit-il ?

LA MARQUISE.

D'un volage, d'un perfide, d'un ſcelerat, que j'aime à la fureur, & qui depuis trois mois ne m'a pas écrit, ce qu'il eſt devenu ſeulement.

CRISPIN.

Ha, ha! & qu'eſt ce que la Gazette peut pour vôtre ſervice?

LA MARQUISE.

Je m'en vai vous le dire, faites y mettre, je vous en conjure, que la Marquiſe d'Ormeſec donnera trente piſtoles à qui pourra lui dire des nouvelles certaines du Chevalier du Bartas, ſon Amant.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à faire afficher, Madame, *Amant perdu, trente piſtoles à gagner*, vous retrouverez vôtre homme, ſur ma parole.

LA MARQUISE.

Non, Monſieur, il n'y a que le peuple qui lit les affiches, & mon Chevalier m'a été volé par quelque femme de conſequence.

CRISPIN.

C'eſt donc un joly homme apparemment?

LA MARQUISE.

C'eſt le plus beau brun qu'il y ait au monde.

CRISPIN.

Et de qu'elle profeſſion eſt-il, Madame?

LA MARQUISE.

Il eſt Gaſcon, c'eſt tout ce que j'en ſçai, mais il vit de mes rentes.

CRISPIN.

Comment! de vos rentes?

LA MARQUISE.

Oui vraiment, dans l'eſperance de l'épouſer, je lui ay donné un bon contrat de mille écus de revenu, & voyez le malheur, je ne l'ay pas revû depuis.

CRISPIN.

Ho! je vous le ferai retrouver, ne vous mettez pas en peine.

LA MARQUISE.

Voilà déja quatre piſtoles que je vous donne, ſi je retrouve mon Chevalier, je vous donnerai tout ce qu'il vous plaira.

CRIS-

CRISPIN.

La pauvre Dame a fait une grande perte. En Eté les Chevaliers ſont rares à paris, les meilleurs ſont ſur la Frontiere. Malepeſte! c'eſt le bon homme. St. St.

SCENE XVII.

GUILLEMIN, Me. PERNELLE, CRISPIN.

GUILLEMIN.

Je vous dis, ma Sœur, que je ſuis ſon Pere, & je ne veux point la marier.

Me. PERNELLE.

Je vous dis, mon Frere, que je ſuis ſa Tante, & que je pretens qu'on la marie, moi.

CRISPIN, *à Fillon.*

Parbleu! venez dont ſi vous voulez.

SCENE XVIII.

Mr. GUILLEMIN, Me. PERNELLE, CRISPIN. FILLON.

FILLON.

Qu'eſt ce qu'il y a?

CRISPIN.

Ne voyez-vous pas que c'eſt un incommode.

FILLON.

Ha, ha!

GUILLEMIN.

Ouais ! ma Fille n'eſt point ici ! Que veut cét homme, Medemoiſelle Fillon, où eſt Angelique.

FILLON.

Je viens de la laiſſer la dedans avec un jeune Monſieur, qui voudroit bien faire mettre dans la Gazette qu'il ſe marie.

GUILLEMIN.

Cela n'eſt pas bien difficile, & ce n'eſt pas là-dedans qu'il faut être pour cela.

FILLON.

Ho ! pardonnez-moi, Monſieur, c'eſt avec elle, qu'il ſe veut marier.

GUILLEMIN.

Avec elle ! ſans mon conſentement. Qu'eſt-ce-à-dire ?

CRISPIN.

Voilà une affaire qui ne traine point.

Me. PERNELLE.

Quoi ! ma Niéce ſe marie comme ça, toute ſeule.

FILLON.

Ouï Madame, comme vous en ſon petit particulier. C'eſt ce petit homme qu'elle affectionne plus qu'un autre, qui eſt avec elle.

Me. PERNELLE.

Eſt-il poſſible !

FILLON.

Il s'aiment tous deux à la folie.

Me. PERNELLE.

Les pauvres enfans.

GUILLEMIN.

Mais, je vous dis, que, je n'entens point cela, ma Sœur.

Me. PERNELLE.

Paix ! mon Frere, vous ne ſçavez ce que vous dites.

GUILLEMIN.

J'enrage ! quoi vous pretendez

Me.

Me. PERNELLE.

Taiſez vous, vous dis-je, faites les moi venir.

GUILLEMIN.

Si je conſcens à ce marsage, je veux que....

CRISPIN.

He! fy, Monſieur, puiſqu'il eſt déja dans la Gazette, ſi la choſe ne ſe faiſoit pas, on ſe moqueroit de vous.

Me. PERNELLE.

Aſſurement.

GUILLEMIN.

Je ne donnerai pas un ſol de mon bien.

Me. PERNELLE.

A la bonne heure, on n'en a que faire, je leur donnerai tout le mien, moi, gardez vôtre argent, vieux ladre.

GUILLEMIN.

En ce cas-là, faites ce que vous voudrez, vous êtes la Maitreſſe.

SCENE XIX.

GUILLEMIN, Me PERNELLE, CLITANDRE ANGELIQUE, FILLON, CRISPIN.

Me. PERNELLE.

VEnez-ca, ma Niéce, aprochez, Monſieur, elle ne choiſit pas trop mal, vraiment.

CLITANDRE.

Si j'étois aſſez heureux, Monſieur, pour vous faire aprouver le deſſein....

LE SERGENT.

Paix, taisez vous, Monsieur le Capitaine.

CLITANDRE.

Crispin, veux tu parler.

CRISPIN.

Ma foi, Monsieur, j'en demande pardon à Monsieur Guillemin, mais ces Messieurs sont venus pour se faire mettre dans la Gazette, & je les ay mis dans vôtre Regiment.

CLITANDRE.

Comment! coquin.

CRASSIN.

C'est la verité, Monsieur; je ne veux point de la guerre.

ROBICHON.

Vous voyez bien, que ce n'est pas mon mestier.

CLITANDRE.

Je ne pretens pas y mener personne par force; ôtez leur cet équipage, Mr. de la Rose.

CRASSIN.

Par ma foi! voilà un honnête homme.

Mr. PERNELLE.

Vous le voyez, mon Frere, on ne pouvoit pas mieux choisir. Allons, venez chez moi, Monsieur, & depêchez vous d'être mon Neveu. Je me charge d'y faire consentir, mon Frere.

FILLON.

Et la Gazette, par ce moyen, aura dit vrai tu seras mariée.

FIN.

LA COUPE ENCHANTÉE, COMEDIE.

PAR

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. C C V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

ACTEURS.

ENSELME, Gentil'homme Campagnard.

LELIE, Fils d'Enſelme.

JOSELIN, Gouverneur de Lelie.

BERTRAND, Fermier d'Enſelme.

Mr. GRIFFOND, Gaſcon.

Mr. TOBIE, Norman.

LUCINDE, File de Mr. Tobie.

THIBAUD, Fermier de Mr. Tobie.

PERRETTE, Femme de Thibaud.

La Scene eſt dans la Cour du Château d'Enſelme.

LA COUPE ENCHANTÉE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.

On mordienne! vous dis-je; je ne me laisserai pas enjoller d'avantage.

LUCINDE.

He! mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Je n'en ferai rien?

PERRETTE.

Auras tu le cœur ſi dur, que....

BERTRAND.

L'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laiſſe nous ici ſeulement juſqu'à ce ſoir.

BERTRAND.

Je ne vous y laiſſerai pas un iota d'avantage. Ventregoine! ſi quelqu'un vous alloit trouver enfermées dans ma logette, & que diroit-on?

PERRETTE.

Ardé! ce qu'on en diroit, ſeroit-il tant à ton deſavantage?

BERTRAND.

Teſtigué! ſi nôtre Maître qui hait les femmes, venoit à vous trouver, où en ſerois je?

LUCINDE.

Quand il ſçaura que je ſuis une jeune fille, perſecutée par une Belle-mere, abandonnée à ſa ſollicitation, à l'inimitié de mon propre Pere, & qui fuit la maiſon paternelle de crainte d'épouſer un magot, qu'elle me veut donner, parce qu'il eſt ſon Neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi ſans doute.

BERTRAND.

Morgué! je vous dis, qu'il n'eſt point pitoiable, je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi, je gage que ſes larmes le débaucheront, comme elle m'ont débauchée; je ne les vis pas plûtôt couler, que je me reſolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle; quoiqu'il n'y ait qu'onze mois, que je ſois mariée à Thibaud le Fermier de ſon Pere, qui eſt le meilleur homme du monde, & de la meilleure humeur Eſt-ce que ton Maître ſera plus rebarbatif que moi.

BERTRAND.

Ventredienne! vous me feriés enrager. Eſt-ce que je ne ſçavons pas bien, ce que je ſçavons?

LU-

LUCINDE.

Fais moi parler à ce jeune homme, que tu dis qui eſt ſon fils, je le toucherai, je m'aſſure, & je ne doute point qu'il ne faſſe quelque choſe auprés de ſon Pere en nôtre faveur.

BERTRAND.

He bien, he bien! ne voilà-t'il pas! Palſangnoi! n'en dis bien vrai, qu'il n'y a rien de ſi dur que la tête d'une femme. Ne vous ay je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils eſt le *tu autem* du ſujet, pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles? Que le Pere ne veut point que le Fils en voie aucune? Que le Fils n'en connoît non plus que s'il n'y en avoit point au monde? Et qu'il ne ſçait pas ſeulement comme on les appelle? Que le Pere ſottement lui apprend tout cela! Que le Fils croit tout cela ſottement? Et que... que...que diable, ne vous ay je pas dit tout cela!

PERRETTE.

He bien! ouï, mais d'où vient qu'il ne veut pas que ſon Fils connoiſſe des femmes? Eſt-ce une ſi mauvaiſe connoiſſance?

BERTRAND.

D'où vient... d'où vient... He! Eſprit bouché, ne vous ſouvient-il pas que de fil en aiguille, je vous ai conté que le Pere avoit épouſé une femme qui en ſçavoit bien loug? Et que pour empêcher que ſon Fils n'ait comme l'y le même malencontre qu'il a l'y comme bien d'autres, il a juré ſon grand juron que jamais femme ne ſeroit de rien à ce Fils, & voilà ce qui fait juſtement que.... Mais ventreguienne? que de babil? Eſt-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, & me tournez les talons?

LUCINDE, *donnant de l'argent.*

Mon ami, mon pauvre ami.

BERTRAND, *fait le pleureux, mais il prend toûjours l'argent à bon compte.*

Mon ami, mon pauvre ami, jarnigué!

ne vela t'il pas encore la chanſon du ricochet, avec vos piéces d'or.

PERRETTE.

He! va, va, prends toûjours.

BERTRAND.

Ventregué! que veux tu que j'en faſſe?

LUCINDE, *lui donnant de l'argent.*

Mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Taſtigué! n'avez vous point de honte de me tenter comme ça?

PERRETTE.

Prens, te dis-je?

BERTRAND.

Morgué! c'eſt être bien Satan.

LUCINDE, *lui donnant toûjours.*

Bertrand.

BERTRAND.

Jarni! cela eſt cauſe que je vous ay déja fait paſſer la nuit dans ma cahutte.

PERRETTE.

Le grand malheur.

BERTRAND.

Morgué! cela va encore être cauſe que je vous ferai paſſer le jour.

LUCINDE, *lui donnant toûjours*

Mon cher Bertrand.

BERTRAND.

Mort de ma vie, que vous ay-je fait?

PERRETTE.

He! prens; prens.

BERTRAND.

Prens, prens, morguoi! Prens toi même.

PERRETTE. *Perrette veut prendre, & Bertrand ſe jette ſur toute la bourſe*

He bien? donne le moi, je le ptendrai?

BERTRAND.

Tu as bien envie de me voir froté.

PER-

PERRETTE.

Lala, prens courage, il ne t'eſt point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée. Rameine-nous dans la logette.

BERTRAND.

Ouï, mais morgué! nôtre petit Maître eſt un chercheur de medi à quatorze heures; il a toûjours le nés fourré par tout. S'il vient à vous trouver. Hem!

LUCINDE.

Peut-être ſera-t'il bien aiſe de nous voir, & de nous parler.

BERTRAND.

Teſtigué! ne vous y fiez pas; c'eſt un petit babillard, qui ne manqueroit pas de l'aller dire à ſon Pere. Il vaut mieux que je vous boute dans quelque endroit où il n'aille pas vous chercher. Attendez, je vais voir ſi perſonne ne nous en empéche.

SCENE II.

LUCINDE, PERETTE.

LUCINDE.

Enfin, Perette, nous reſterons ici juſqu'à ce ſoir.

PERRETTE.

Ouï! mais je ne ſommes gueres loin du Château de vôtre Pere; j'ai peur que je ne ſoions pas long-tems ici ſans qu'on vienne nous y chercher.

LUCINDE.

Nous y ſerons bien cachées. Mais en conſcience, Perette, voudrois-tu partir d'ici ſans avoir

avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur, où l'on le fait vivre.

PERRETTE.

Ouais vous vous interessés bien pour lui. Si j'osois je croirois quelque chose.

LUCINDE.

Et que croirois tu?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne seriés pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne scais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh! par ma foi, j'ai mis les nés dessus.

LUCINDE.

Que veux tu dire?

PERRETTE.

Mon guieu! je ne suis pas si sotte que j'en ai là mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention, par le trou de serrure, je dis à part moi, vela nôtre Maîtresse Lucinde qui se prend. Et si ce grand dadais que n'en lui vouloit bailler pour Epoux, avoit eu aussi bonne mine que ce petit Estourneau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette? je t'avoüe que je formai dés hier la resolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme; Et que c'est à-quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusqu'à present je ne m'apperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement, que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh! oüi, oüi, vous autres grosses Dames vous n'allés point tout d'abord à la franquette: vous faites toûjours semblant de vous deguiser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons, & quand Thibaud me prit la main la premiere fois pour danser, & qui me

la

la ſeruit de toute ſa force, je devinai du premier coup ſans que cela vouloit dire. Et... mais qu'entends-je ?

Thibaut crie derriere le Theatre, & ne paroît qu'après que Bertrand & Joſſelin ſont ſeuls ſur la Scene.

SCENE III.

THICAUD, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUD *derriere le Theatre.*

HAye, haye, haye !

LUCINDE.

Qu'elle voix a frappé mon oreille ?

THIBAUD *derriere.*

Ho, ho, ho ?

PERRETTE.

Ha ! Madame, c'eſt la voix de notre Mari Thibaud, nous voila perduës.

LUCINDE.

Courons promtement nous cacher.

SCENE IV.

LUCINDE, THIBAUD, BERTRAND, PERRETTE.

BERTRAND. *Comme elles vont pour ſe cacher, elles rencontrent Bertrand.*

OU courés vous ? fuiés de ce côté.

LUCINDE.

Thibaud le mari de Perrette vient par ici.

BER-

BERTAND.

Joſſelin le Gouverneur de nôtre petit Maître vient par-là.

THIBAUD *derriere le Theatre.*

Hola, quelqu'un, hola?

PERRETTE.

Entens tu: c'eſt fait de nous s'il nous trouve.

SCENE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTAND, THIBAUD.

JOSSELIN *dans le Château.*

BErtrand, he! Bertrand?

BERTRAND.

Oyez vous: nous ſommes flambés, s'il nous void.

LUCINDE.

Où nous cacher?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & n'en ouvrez la porte à perſonne.

SCENE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUD.

JOSSELIN.

QUi eſt-ce donc qui crie de la ſorte?

BERTRAND.

Il faut que ce ſoit quelque paſſant, qui s'eſt égaré. Mais le voila? THI-

THIBAUD.

Ha! parlez donc vous autres, êtes vous muets?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUD.

Vous êtes donc ſourds?

JOSSELIN.

Encor moins.

THIBAUD.

Et pourquoi donc ne répondez vous pas?

JOSSELIN.

Par ce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUD.

Palſangué! vous êtes trop drolles, puiſque vous n'êtes ni ſourds, ni muets, il faut que je vous embraſſe, ouï Morgué, je ſcis votre ſerviteur.

JOSSELIN.

Eſt-ce que nous nous connoiſſons?

THIBAUD.

Je ne ſçai pas, je crois que nous ne nous ſommes jamais veus.

JOSSELIN.

C'eſt-ce qui me ſemble!

THIBAUD.

Palſangué vous vla bien étonné!

JOSSELIN.

Et qui ne le ſeroit pas, nous ne nous connoiſſons point; & vous m'embraſſez comme ſi nous nous étions veus toute nôtre vie.

THIBAUD.

Teſtigué, vous avés beau dire, je vói à vôtre mine que vous êtes un bon vivant, & que vous m'enſeignerez ce que je cherche:

JOSSELIN.

Et que cherchez vous?

THIBAUD.

Je chercher ma femme, ne l'avez vous point veuë.

JOS-

JOSSELIN.

Ha ! vraiment oüi, c'eſt bien ici qu'il faut chercher des femmes.

THIBAUD.

Elle a nom Perrette. Elle s'en eſt enfuie de de chez nous, paſſangué ! cela eſt bien drolle pour coure les champs aveuc que la Fille de Monſieur Tobie nôtre Maître, que l'on vouloit marier, maugré elle, au fils de Monſieur Griffond, Neveu de nôtre Maîtreſſe ; je ne ſcai Morgué comme les maſques ont fagoté tout ca, mais la nuit Perrette ſe couchit auprés de moi, & puis je ne l'y trouve plus le lendemain ; avez vous jamais rien veu de plus plaiſant que ca ?

JOSSELIN.

Cela eſt fort plaiſant.

THIBAUD.

Ho ! ce qu'il y a de plus recreatif, c'eſt qu'elles ſont toutes fines ſeules, & comme elles ſont morguoi bien jolies, ſi elles alloient rencontrer quelque gaillard, qui voulut en faire comme des chous de ſon jardin, elles ſeroient bien attrapées : tout franc quant je ſonge à cela, je n'en ri morguoi que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignés vous ?

THIBAUD.

Je crains... & que ſai je moi, je crains... eſt ce que vous ne ſcavez ce qu'on craint quant on ne ſcait ou diable eſt ſa femme ?

JOSSELIN.

Si vous aviés envie de ſcavoir ce qui en eſt, on pourroit vous donner ſatisfaction.

THIBAUD.

Bon, eſt-ce qu'on ſcait jamais ca, pour s'en douter, paſſe ; mais pour en être ſur, niffe. J'aurois Morgué beau le demander à Perrette,

elle

elle ne l'avouëroit jamais ; elle eſt trop deſfallée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moien ſur, pour en ſcavoir la verité.

THIBAUD.

Et qu'eſt-ce encore ?

JOSSELIN.

C'eſt une coupe, qui eſt entre les mains du Seigneur de ce Château ; quand elle eſt pleine de vin, ſi la femme de celui qui y boit, lui eſt fidelle, il n'en perd pas une goutte ; mais ſi elle eſt infidelle tout le vin repend à terre.

THIBAUD.

Cela eſt boufon ! & où diable a t'il pêché cela ?

JOSSELIN.

Il l'a achepté d'un Arabe, qui ſoit par compoſition, ou par enchantement y avoit attaché cette vertu.

THIBAUD.

Et pourquoi ce Mr. achepta-t'il ce joiau là !

JOSSELIN.

Par curioſité.

THIBAUD.

Eſt-ce qu'il étoit marié !

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUD.

J'entens, j'entens, il vouloit voir ſi ſa femme.... n'eſt ce pas.

JOSSELIN.

Juſtement !

THIBAUD.

D'abord qu'il eut la coupe il y but, je gage.

JOSSELIN.

Vous l'avés dit.

THIBAUD.

Elle répandit !

JOS-

JOSSELIN.

Non

THIBAUD.

Non.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUD.

Morgué, c'eſt être bien plus heureux que ſage! il s'en tint là?

JOSSELIN.

Non?

THIBAUD.

Il y rebut?

JOSSELIN.

Ouï?

THIBAUD.

Teſtigué, vela un ſot homme.

JOSSELIN.

Plus encor que vous ne le direz.

THIBAUD.

Et comment donc, contés moi cela pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver ſa femme.

THIBAUD.

Le Benêt.

JOSSELIN.

Il lui écrivit ſous un nom ſuppoſé.

THIBAUD.

Le jocriſſe?

JOSSELIN.

Il lui envoia des preſens.

THIBAUD.

L'impertinent?

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez vous.

THIBAUD.

Elle y vint?

JOSSELIN.

Eſt-ce qu'on peut reſiſter aux preſens?

THIBAUD.

Et comment cela ce passa-t'il ?

JOSSELIN.

En excuses du côté de la Dame ; en soufflets de la part du mari.

THIBAUD.

Elle les souffrit patiemment ?

JOSSELIN.

Oüi, mais quelques jours après...

THIBAUD.

Il but encore dans la coupe ?

JOSSELIN.

Oüi.

THIBAUD.

Et que fit la coupe ?

JOSSELIN.

Elle répandit.

THIBAUD.

Quand on n'a que ce qu'on merite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, & vint de dépit se loger dans ce Château écarté pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUD.

Avec la coupe ?

JOSSELIN.

Avec la coupe ?

THIBAUD.

Et dequoi lui sert elle, puis qu'il n'a plus de femme.

JOSSELIN.

Elle sert à lui faire voir qu'il à beaucoup de confreres, & cela le console.

THIBAUD.

Et comment le voit-il ?

JOSSELIN.

Il engage tout les passans que le hazard conduit ici d'en faire l'espreuve.

THIBAUD.

Et depuis quand fait-il ce métier là ?

JOSSELIN.

Depuis quatorze à quinze ans.

THIBAUD.

En a t'il bien veu depuis ce tems-là ?

JOSSELIN.

Ho ! en quantité.

THIBAUD.

S'en eſt-il trouvé beaucoup qui ayent bû dans la coupe ſans qu'elle ait répandu.

JOSSELIN.

Cela eſt ſi rare que je m'en ſouviens quaſi plus.

THIBAUD.

Par ma ſigue voila tout fin droit, ce qu'il faut pour boutter nôtre maitre, & ſon bieau frere à la raiſon, l'un eſt un bon Normand qui a epouſé une Languedocienne, Sœur de l'autre, & l'autre eſt un Gaſcon, qui a epouſé une Pariſienne, comme ils ſont logés viſon viſu, ils ſe tarabuſtons toûjours ſur le Chapitre de leurs femmes. Je vas leur dire que la coupe les mettra d'accord, ils rodons au tour de cette Montagne pour aprendre des nouvelles de leur fille. Mais quel eſt-ce vilain Monſieur la ?

JOSSELIN.

C'eſt le Maître de la Coupe, & le Seigneur de ce Château.

SCENE VII.

ENSELME, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

ENSELME *fort échauffé.*

HA! Monſieur Joſſelin? mon pauvre Monſieur Joſſelin?

JOSSELIN.

Qui a t'il de nouveau, Monſieur?

ENSELME.

Je ſuis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... qui eſt cet homme là?

JOSSELIN.

C'eſt un honnête Païſan, qui eſt en queſte de ſa femme? elle s'eſt échapée de chez lui avec une jeune fille, & pour les retrouver, il eſt avec une Paire de Meſſieurs qu'il va chercher pour venir faire l'eſſai de vôtre Coupe.

THIBAUD.

Je vais vous emmener de la pratique, laiſſez moi faire.

SCENE VIII.

ENSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ENSELME.

HA! vraîment la coupe, j'ai bien d'autres tintoualis dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez vous donc?

ENSELME.

Je viens de voir.. Oui.

BERTRAND.

Auroit-il veu ces masques de femmes! Escoutons. *Il se met entre Josselin qui est à la gauche, & Enselme qui est à la droite du Theatre.*

ENSELME *donnant un soufflet à Bertrand.*

Je viens de voir... que fais tu là?

BERTRAND.

Rien.

ENSELME.

Va à ta besogne, & ne tiens point qu'on ne t'appelle à.

SCENE IX.

ENSELME, JOSSELIN.

ENSELME.

JE viens de voir mon fils, le petit pendart m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sans dessus dessous. Il lui prend des curiosités, toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne;

JOSSELIN.

Ma foi Monsieur, si vous voulés que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'elever toûjours dans l'ignorance, ou vous voulés qu'il soit; je crains bien que toutes vos precautions ne deviennent inutiles, & que cette demangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde, ne porte d'avantage son petit genie aux connoissances du beau sexe.

EN-

ENSELME.

Hé! qui l'inſtruira qu'il y a des femmes?

JOSSELIN.

Tout, Monſieur, le bon ſens premierement, oüi, ce certain bon ſens, qui vient avec l'âge; là, cet âge qui nous retire inſenſiblement des bras de l'enfance, pour nous conduire à la puberté; l'eſprit ſe porte à la conception de bien des choſes; la raiſon vient, & parmi pluſieurs curioſités nous fait appercevoir que l'homme ne vient point ſur la terre comme un champignon; que c'eſt une petite machine, où il y a bien des reſſorts. Ces reſſorts viennent à ſe mouvoir par le moyen du cœur; ce mouvement du cœur échauffe la cervelle; cette cervelle échauffe ſe forme des idées, qu'elle ne conçoit pas bien d'abord; l'amour ſe met quelquefois de la partie; il explique toutes ces Idées, il prend le ſoin de les rendre intelligibles: & voilà comme la connoiſſance vient aux jeunes gens ordinairement malgré qu'on en ait.

ENSELME.

Tous ces raiſonnemens ſont les plus beaux du monde, mais je m'en mocque. Et j'empêcherai bien que mon Fils.... le voici. Je ne ſuis pas en état de lui parler; mon déſordre pourroit à ſa vûë. Fortifiez-le dans mes penſées, pendant que je vais me remettre.

SCENE X.

LELIE, JOSSELIN.

LELIE.

D'Où vient, que mon Pere me fuit ?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose ?

LELIE.

Je ne sçai ?

JOSSELIN.

Vous ne sçavez.

LELIE.

Non ; je ne sçai ce que je lui veux : Je ne sçai ce que je me veux à moi-même. Je sens bien que je m'ennuie ; & je ne sçai pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN.

C'est que vous êtes un petit indolant, qui n'avez pas l'esprit de joüir des beautez qui se presentent à vous.

LELIE.

He ! qu'elles sont ces beautez ?

JOSSELIN.

Le Ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le Soleil ; la Lune, les Etoilles, les herbes, les prés, les fleurs, les fruits.

LELIE.

Oüi, tout cela est fort divertissant. Ha ! mon cher Monsieur Josselin, je voudrois bien....

JOSSELIN.

Quoi ?

LE

LELIE.

Vous ne le voudriez pas vous ?

JOSSELIN.

Qu'eſt-ce encoré ?

LELIE

Promettez moi, que vous le voudrez ?

JOSSELIN.

Selon.

LELIE.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN.

Plait-il ?

LELIE.

Ha ! je ſçavois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez vous oublié que vôtre Pere vous l'a défendu.

LELIE.

He ! c'eſt parce qu'il me l'a défendu, que je meurs d'envie de le faire. Car enfin je m'imagine qu'il y a dans le monde des choſes qu'il ne veut pas que je ſçache, & ce ſont ces choſes que je m'imagine, que je brûle de ſçavoir.

JOSSELIN, *à part.*

Le petit frippon.

LELIE.

Ho ! ça, Monſieur Joſſelin, en bonne verité dites moi, ce que c'eſt que ces choſes là ?

JOSSELIN.

Qu'eſt-ce à dire, ces choſes-là ?

LELIE.

Oüi, qu'eſt-ce qu'il y a dans le monde qui n'eſt point ici ?

JOSSELIN.

Rien.

LELIE.

Vous mentez, Monſieur Joſſelin.

JOSSELIN.

Point du tout.

LELIE.

On me cache bien des choſes, Monſieur Joſſelin; vous liſez dans des livres, & mon Pere y ſçait lire auſſi. Pourquoi ne m'a t'on appris à y lire?

JOSSELIN.

On vous l'apprendra, donnez vous patience.

LELIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, & c'eſt une honte d'être auſſi ignorant que je le ſuis à mon âge.

JOSSELIN, *bas.*

Voilà un petit drôle, qu'il n'y aura plus moien de retenir.

LELIE.

He! ſi mon Pere venoit à mourir, Monſieur Joſſelin, car je ſçai bien qu'on meurt; que deviendrois-je?

JOSSELIN.

Vous deviendrez mon Fils, & je ſerois vôtre Pere pourlors.

LELIE.

Vous vous mocquez de moi, Mr. Joſſelin. Ce n'eſt pas comme cela, que cela ſe fait, & ce ſeroit à mon tour d'être Pere de quelqu'un.

JOSSELIN.

He bien! vous ſeriez le mien, ſi vous vouliez, & je ſerois vôtre Fils moi.

LELIE.

Ho! ce n'eſt pas comme cela, que cela ſe fait, aſſûrement, vous ne voulez pas me le dire, mais je le ſçaurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Ho! vous ſçaurez vous ſçaurez que vous êtes un petit ſot, & que vos diſcours me fatiguent.

LELIE.

Monſieur Joſſelin, ſi vous ne me menés promener, j'irai me promener tout ſeul, je vous en avertis.

JOS-

JOSSELIN.

Oui, & je vais moi tout de ce pas avertir vôtre Pere de vos extravagances, & vous verrez après où je vous menerai promener. Ho, ho! voiez, voiez le petit impudent avec ſes promenades.

LELIE.

Il a beau dire, je ſortirai d'ici, quand je devrois mourir ſur le pas de la porte.

SCENE XI.

LUCINDE, LELIE, PERRETTE.

PERRETTE.

MAdame, le voilà tout ſeul.

LUCINDE.

Approchons nous, pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LELIE, *ſans voir les deux femmes.*

Mon Pere n'eſt pourtant pas un bon Pere, de ne me pas montrer tout ce qu'il ſçait. Et c'eſt ce qui fait que je n'ai pas de peine à me reſoudre de le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut point lui dire d'abord qui nous ſommes, mais je gage bien qu'il le devinera.

LELIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je ſçache, eſt cent mille fois plus beau que ce que je ſçai; je penſe, je ne ſçai, combien de choſes toutes plus jolies les unes que les autres, & je meurs d'impatience de ſçavoir ſi je penſe juſte. Mais que vois-je? Voilà

deux jeunes garçons joliment habillez. Je n'en ai point encore vû comme ceux là ; je voudrois bien les aborder, mais je ſuis tout hors de moi-même, & je n'ai preſque pas la force de parler. *Elles font la reverence. C'eſt endroit eſt un des plus plaiſants. Lelie eſt au milieu.* Ils ſe baiſſent, & puis ils ſe hauſſent ; qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LUCINDE.

Nous heſitons à vous aborder.

LELIE.

Ils parlent comme moi, que de queſtions je vais leur faire.

LUCINDE.

Vous paroiſſez étonné de nous voir ?

LELIE.

Ouï, je n'ai jamais rien vû de ſi beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaiſir à voir.

PERRETTE.

Ho ! mort de ma vie, que la nature eſt une belle choſe ?

LELIE.

D'où venez vous ? qui vous a conduits ici ? Eſt-ce mon Pere ou moi que vous y cherchez ? De grace, ne parlez point à mon Pere, & demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir.

LELIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE.

Cela eſt admirable ! Et que croiez vous de nous s'il vous plaît ?

LELIE.

Ce que j'en crois ?

LUCINDE.

Ouï, qui ſommes nous ?

LELIE.

Les deux plus belles creatures du monde. Je n'ai jamais rien de plus parfait que vous, & je

je n'ai plus de curioſité pour tout le reſte ; demeurez toûjours ici, & mon Pere & Monſieur Joſſelin en ſeront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, ſi vous ſçaviez ce que nous ſommes.

LELIE.

He ! n'étes vous pas des hommes comme nous ?

PERRETTE.

Ho ! vraiment, non, il y a bien à dire.

LELIE.

Hors les habits & la beauté, je ni vois point de difference.

PERRETTE.

Ouïda ! C'eſt bien tout un, mais ce n'eſt pas de même.

LELIE.

Il eſt vrai, que je ſens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais ſenti. Ha ! ſi vous n'étes point des hommes ; dites moi, ce que vous étes, je vous en conjure.

LUCINDE.

Vôtre cœur, ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait.

LELIE

Non, mais ce n'eſt pas la faute de mon cœur, c'eſt la faute de mon eſprit.

PERRETTE.

He bien ! tenés mon pauvre enfant, bien loin d'être des hommes, nous en ſommes tout le contraire.

LELIE.

Je ne vous entens point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le temps : mais qui aimez vous mieux de nous deux ? là, parlez franchement. N'eſt ce point moi ?

LELIE.

Je vous aime beaucoup, mais je l'aime infiniment d'avantage.

LUCINDE.

Tout de bon.

LELIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'eſt à cauſe que vous êtes le plus brave.

LELIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits ; mais je ne ſçaurois vous dire ce que fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc ?

LELIE.

Plus que toutes les choſes du monde.

PERRETTE.

Mais que penſez-vous en l'aimant ?

LELIE.

Mille choſes que je n'ai jamais penſées.

LUCINDE.

N'en avez vous point à me dire ?

LELIE.

Ho ! quantité, mais je ne ſçai comment m'exprimer.

PERRETTE.

He ! que ſeriez vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez ?

LELIE.

Tout

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me ſuivre ?

LELIE.

De tout mon cœur, pourvû que je vous ſuive toûjours.

SCE-

SCENE XII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LELIE

LELIE, *tout transporté de joye.*

HA! mon cher Monsieur Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ha Ciel!

JOSSELIN.

Que vois-je! tout est perdu. Ha! vraiment, voici bien pis que la promenade!

LELIE *va un devant de Josselin, & Perrette va se mettre à la droite de sa Maîtresse.*

Je n'en avois jamais vû, & je le sçavois bien moi, qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

JOSSELIN.

Paix.

PERRETTE.

Qu'il a la mine rebarbative.

JOSSELIN.

He! d'où diantre ces deux carogues-là, sont-elles venuës?

LELIE.

Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Taisez vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde.

LUCINDE.

Le vilain homme, que voilà!

JOSSELIN.

Qui vous à conduites ici impudentes que vous êtes ? qui venez-vous faire ?

PERRETTE.

C'eſt pis qu'un loup garou.

LELIE.

Monſieur Joſſelin, ne les effarouchez pas !

JOSSELIN.

Comment, petit fripon, vous oſez..... *Apart.* Qu'elles ſont jolies.

LUCINDE.

Si c'eſt un crime pour nous de nous trouver ici, il n'eſt pas difficile de le reparer, & nôtre deſſein n'eſt pas d'y faire un long ſejour.

JOSSELIN, *apart.*

Le beau viſage qu'à celle ci.

PERRETTE.

Je ni ſerions pas venuës, ſi j'euſſions crû, qu'on nous eut ſi mal réûçës.

JOSSELIN, *apart.*

Le drôle de petit air qu'a celle là.

LELIE.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur Joſſelin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau ?

JOSSELIN.

Non, cela n'eſt pas vrai. Vous ne ſçavez ce que vous dites. Les deux jolis petits bouchons que voilà.

PERRETTE.

Il eſt enragé, comme il rouille les yeux.

LELIE.

Monſieur Joſſelin, menons ler à mon Pere.

JOSSELIN.

Comment petit effronté, à vôtre Pere ? tournez moi les talons, & ne regardez pas derriere vous. *Il veut faire ſortir Lelie, qui lui reſiſte.*

LELIE.

Je veux demeurer ici moi.

JOSSELIN.

Tournez moi les talons, vous dis-je, & vous détallés au plus vîte.

LE

LELIE.

He! je ne veux pas qu'elles s'en aillent.

JOSSELIN, *bas.*

He! je le veux moi, allez vîte..... Allez-vous cacher dans ma chambre au bout de cette Allée. Voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il ſe radoucit, ſerons-je bien d'y aller.

JOSSELIN.

Si vous ne dépêchez..... entrez dans le petit cabinet à main gauche. Allez vîte, allez.

LELIE

Demeurez ici, je vous en conjure.

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LELIE, *toûjours fort échauffé.*

Pour la derniere fois, Monſieur Joſſelin... Attendez moi, je vous prie, je cours trouver mon Pere, j'obtiendrai de lui que vous demeuriez ici, & Monſieur Joſſelin ſe repentira de vous avoir grondées. Attendez moi au moins, je reviendrai dans un moment.

SCENE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN, *au milieu.*

HA! malheureuſes petites femelles, ſçavez-vous bien où vous êtes, & le malheur qui vous talonne?

LUCINDE.

Nous ſçavons tout ce que vous pouvez nous dire, mais nous eſperons tout de vôtre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuſes d'être belles ? Sans cela... Ecoutez ? n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là, ce ſeroit gâter toutes vos affaires,

PERRETTE.

Ho ! je ne boutrons rien dans la tête que de la bonne ſorte.

JOSSELIN.

Son Pere veut enterrer toute ſa race avec lui, & ne conſentira jamais...

LUCINDE.

Mettez nous en lieu où nous puiſſions, vous aprendre nôtre infortune, & ſcavoir de vous le conſeil que nous devons ſuivre.

JOSSELIN.

Ma chambre eſt l'endroit où vous puiſſiez être le mieux cachées dans ce Château, & j'en veux bien courir les riſques pour l'amour de vous, à condition que pour l'amour de moi...

PERRETTE.

Allez, mon bon Monſieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne ſont nullement entachées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez ſuivez moi.

SCENE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND.

BERTRAND, *les ſurprend.*

HO parfanguié ! je vous prons ſur le fait, je n'en ſais plus que de monnié.

JOS-

JOSSELIN.

Voilà un marouffle qui vient bien mal à propos.

BERTRAND.

Testeguienne ! puisque vous voulez les fourer dans vôtre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir bouttées dans ma cahutte, vous le serez avec moi, je ne m'en soucie plus.

JOSSELIN.

Veux tu te taire.

BERTRAND.

Morgué ! je ne me taira point à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entens tu par là ?

BERTRAND.

J'entens, que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal là ?

ENSELME.

Je veux dire qu'à moins, que vous ne disiez, que c'est vous qui les avez cachées Par la sanguoi ! Je vais tout apprendre à nôtre Maître.

JOSSELIN.

He bien ! ouï ; je dirai, que c'est moi.

BERTRAND.

He bien ! je ne lui dirai donc rien, mais mordie ! point de tricherie.

PERRETTE.

J'entens quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette & ne vous montrez plus au moins.

JOSSELIN.

Chut ! où je te rendrai complice.

BERTRAND.

Motus ! où je descouvrirai le pot aux roses.

SCENE XV.

ENSELME, JOSSELIN, LELIE, BERTRAND.

LELIE, *toûjours fort transporté.*

Oüi, mon Pere, il eſt impoſſible que vous me refuſiez, quand vous les aurez vûs. Venez ſeulement. Où ſont-ils? Qu'en avez-vous fait, Monſieur Joſſelin?

JOSSELIN.

Que veut-il dire?

ENSELME.

Je ne ſçai ce qu'il me vient conter.

LELIE.

Que ſont-ils devenus, Bertrand?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc?

LELIE.

Répondez moi, Monſieur Joſſelin, où malgré la preſence de mon Pere.

JOSSELIN.

Doucement, petit drôle, ſur qu'elle herbe a-t'il marché?

LELIE *à Bertrand.*

Eclairci moi, de ce que je veux ſçavoir coquin.

BERTRAND.

Haye, haye! vous m'etranglez. Eſt-il devenu fou?

LELIE.

Ha! mon Pere, commandez qu'ou me les faſſe retrouver; où j'en mourrai de deſeſpoir.

ENSELME,

Quoi! qu'y a-il? que veux tu qu'on te rende? te voilà bien échauffé.

LE-

LELIE.

Cherchons pas tout. Si je ne les retrouve, je ſçai bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

He! attendez, attendez, ce ne ſont pas des moineaux que vous cherchez?

LELIE.

Non, traître, ce ne ſont pas des moineaux.

BERTRAND.

He bien, morgué! quoi que ce puiſſe être. Allons les chercher nous deux, met avis que j'ai entendu quelque choſe de ce côté-là, *il l'a-meine juſtement où elles ne ſont pas.*

LELIE.

Courons-y, mon pauvre Bertrand ne me quitte pas. Monſieur Joſſelin, malheur à vous ſi je ne les retrouve.

SCENE XVI.

ENSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

DEs menaces! vous voyez comme il perd le reſpect.

ENSELME.

Qu'on l'arrête;

JOSSELIN.

Non, non, il vaut mieux qu'en courant, il aille diſſiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ENSELME.

Mais je croi, qu'en effet, il eſt devenu fou; quel gualimatias m'a t'il fait?

JOSSELIN.

C'eſt juſtement une ſuitte de ce que je diſois tan-

tantôt. Ce ſont des idées qui lui paſſent par la cervelle. & je jurerois que ce ſont des idées de femmes.

ENSELME.

Des idées de femmes ! vous, vous mocquez, Monſieur Joſſelin ; peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vû.

JOSSELIN.

Belles merveilles. He ! ne vous eſt-il jamais arrivé de faire des ſonges ?

ENSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choſes que vous n'aviez jamais vûës, & que vous ne vous ſeriez même jamais imaginées ſi vous n'aviez dormi.

ENSELME.

D'accord, mais ce petit garçon-là ne dort point.

JOSSELIN.

Non vraiment, en contraire, je ne l'ai jamais vû ſi éveillé.

ENSELME.

He bien ?

JOSSELIN.

He bien ? il réve tout éveillé ; & c'eſt juſtement ce qui eſt cauſe qu'il fait des contes à dormir de bout.

ENSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées des femmes plûtôt que d'autres ?

JOSSELIN.

C'eſt que ces animaux-là ſe fourrent par tout malgré qu'on en ait.

ENSELME.

Cela ſeroit bien horrible ! que toutes mes precautions fuſſent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le ſeront à coup ſur, & dés à preſent je vous en donne ma parole.

ENSELME.

Il n'importe, & ſi je ne puis lui cacher abſolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoîtra que pour les haïr mortellement.

JOSSELIN.

Il ne les haira point.

ENSELME.

Il les déteſtera en apprenant ce qu'elles ſçavent faire. Mais qu'eſt-ceci.

JOSSELIN.

Ha! c'eſt ce bon Païſan qui vous amene ces deux perſonnes, pour faire l'eſſai de vôtre Coupe.

SCENE XVII.

ENSELME, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, Mr. GRIFFOND, Mr. TOBIE, THIBAUD.

PERRETTE. *à la fenêtre de la hutte ſans être vûë.*

LE petit homme ni eſt pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe. Voyons d'ici ce qui ſe paſſe, puiſque nous pouvons voir ſans être vûës.

Mr. GRIFFOND.

Oui cadedis? je bous les dis, & je bous le ſoûtiens, bous êtes un von ſot veau frere.

THIBAUD, *entre ces deux Meſſieurs, qui ſe querellent fortement*

Ha ha! Monſieur, au Mari de Madame vôtre ſœur?

PER-

PERRETTE.

Madame, c'eſt Thibaud.

Mr. TOBIE.

Sot ! He ! qu'eſt-ce ? queu terminaiſon eſt ça ?

LUCINDE.

Mon Pere & mon Oncle ſont ici.

Mr. TOBIE.

Nous ſommes gens de bien de nôtre race, & je ſerois mari qu'elle fut antichée des reproches qu'on fait à la vôtre ?

THIBAUD.

He, he ! Monſieur, le frere de Madame vôtre femme, vous n'y ſongez pas.

Mr. GRIFFOND.

Tu fais bien de m'appartenir.

Mr. TOBIE.

C'eſt le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUD.

Meſſieurs, Meſſieurs, venez, m'aider s'il vous plait à mettre le hola entre deux beaux freres, qui ſe vont couper la gorge.

ENSELME, *paſſe entr'eux, & Joſſelin à la droite, Tobie eſt placé à la droite de Joſſelin.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ? qu'avez-vous, Meſſieurs, qui vous oblige à en venir aux inveſtives ?

Mr. GRIFFOND, *eſt placé à la gauche, Thibaud eſt à ſa droite.*

Ha ! Meſſieurs, ſerbiteur, je bous fais juge de ceci. Voici le fait, je fais l'honneur à ce Monſieur de donner mon fils, qui eſt noble comme moi, mordi ! en mariage à ſa Fille, qui n'eſt qu'une ſimple roturiere, & parce que la beille des nopces la ſotte s'éclipſe de la caſe paternelle, il a l'inſolence de dire que c'eſt ma faute, & qu'elle a eu peut d'entrer dans mon alliance, à cauſe que je ſuis ſevere dans ma famille, & que je ne veux pas ſouffrir qu'aucun gode-

glodelureau aproche mon domaine de la Bandeüe.

Mr. TOBIE.

Qu'eſt-ce ? je donne ma Fille qui aura dix mille livres de rente au Fils de ſu, Monſieur ; qui eſt gueux comme un rat, & parce qu'elle s'en eſt en enfuie de chez moi, pour éviter ce mariage, il me dira en me traitant comme un, je ne ſçai qui, que c'eſt, parce que je ſuis trop bon dans mon domeſtique, à cauſe que ma femme eſt toûjours autour de moi à m'étouffer de careſſes, & que je ſouffre qu'elle m'appelle ſon petit Papa. ſon petit fanfan, ſon petit camuſet, ce qui fait que ma maiſon eſt ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un different qu'il eſt aſſez facile d'accommoder, ces Meſſieurs ſe diſent les choſes de ſi bonne foi qu'on ne peut s'empêcher de les croire ; mais pour ſçavoir lequel des deux s'eſt le plus fait aimer de ſa femme par ſes manieres ; vôtre Coupe Enchantée ſera d'un ſecours merveilleux, & je ſuis ſûr qu'elle les mettra d'accord ; je vais vous l'apporter.

ENSELME.

Allez, Monſieur Joſſelin, cela finira la diſpute.

Mr. GRIFFOND.

Cet homme nous à fait recit de cette Coupe, & je ſerai ravi de connoître par elle, lequel eſt le fat de nous deux, je ſuis ſûr que ce n'eſt pas moi.

Mr. TOBIE.

Nous en allons voir tout à l'heure un bien penaut, je ſcai bien qui ce ne ſera pas.

ENSELME.

Voici la Coupe.

Mr. TOBIE, *cependant que Joſſelin verſe dans la Coupe.*

Donnez, donnez. Je ſerois fâché de n'en pas

pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait *Comme il aproche la Coupe de sa bouche, elle repand, & le vin lui rejaillit au visage, ce qui fait grandement rire Griffond.*

JOSSELIN.

Ha, ha!

Mr. TOBIE *fort surpris.*

Qui vois-je? le vin est répandu, je pense.

JOSSELIN, *prenant le ton Normand.*

Hó! par ma foi, le petit Papa, le petit Fanfan, le petit Camulet en tient.

Mr. GRIFFOND.

Hé donc! qui de nous deux est le fat? Hein? Cadédis mon veau Frere vous me ferez raison de la conduite de ma Sœur.

Mr. TOBIE.

Voilà une méchante creature! je ne l'aurois jamais crû.

JOSSELIN.

Quant elle viendra vous etouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

Mr. TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a succé ce mauvais lait-là.

Mr. GRIFFOND.

Oüi, oüi cadedis! l'absinte n'est pas plus amere que le lait, que je leur fais succer. Bersés, bersés veau genimede, vous aller boir veau frere, à la santé de la compagnie. *Il veut boire, & la Coupe lui fait sauter le vin au nez, ce qui fait bien rire le Sieur Tobie, & les assistans.*

JOSSSELIN.

Haïe, haïe, haïe.

Mr. GRIFFOND.

Bouais! C'est que je ne la tiens pas droite. *Il reboit, elle repand.*

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ENSELME.

Voyez, voyez!

Mr.

Mr. GRIFFOND.

La main me tremble. *Tout répand.*

JOSSELIN.

Ho! l'on aproche vôtre domaine de plus prés que de la banlieuë.

Mr. TOBIE.

Je ſçavois que ce n'étoit pas ma faute. Je n'ai garde de donner ma Fille à vôtre Fils, il n'en feroit qu'une vraye rien qui vaille.

PERRETTE.

Madame, à quelque choſe le malheur eſt bon.

Mr. GRIFFOND.

Ma foi, je n'y comprens plus rien. Monſieur eſt von, l'on le trahit, je ſuis rigide, & l'on me trompe ſandis! Comment faut-il donc faire avec ces ſortes d'animaux là?

PATAUD.

Morgué! ça eſt embaraſſant.

Mr. GRIFFOND.

On s'en mordra les doigts, ſans adieu.

SCENE XVIII.

ENSELME, Mr. TOBIE, THIBAUD, JOSSELIN, LUCINDE & PERRETTE *à la fenêtre.*

ENSELME.

Juſqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît il boire encore un coup.

JOSLELIN *à Thibaud.*

Ho! ca, à vous le dés, Pays. *Il préſente la Coupe pleine de vin ou d'eau rougie, car ce ſeroit dommage de gâter du vin.*

THI-

THIBAUD.

A moi ?

LUCINDE.

Perrette ton Mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuſe-t'il? Ce n'eſt pas que je craigne rien, mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cauſe que vous êtes un bon Frere en voila razade ; beuvez.

THIBAUD.

Palſangué ! je n'ai pas ſoif, & c'eſt ſeulement par curioſité, & pour ſçavoir ſi vous êtes aimé de vôtre femme. Beuvez.

THIBAUD.

Non morgné ! je ne boirai point, & ſi le vin alloit ſe répandre par hazard ? Teſtigué ! voyés vous je ſuis mal adroit de ma nature. Quand je ſcaurois-çà, en ſerois je plus gras ? En aurois-je la jambe plus droite ? En dormirois-je plus que des deux yeux ? En mangerois-je autrement que par la bouche ! Non pargué ! C'eſt pourquoi, Frere, je ſuis vôtre ſerviteur, je ne boirai point.

PERRETTE.

Je ne croiois pas que vôtre homme fut ſi adviſé.

JOSSELIN.

Voilà un maître d'aſſez bon ſens.

ENSELME.

C'eſt ce qui me ſemble, & je ſuis quaſi fâché de n'avoir pas été de ſon humeur.

Mr. TOBIE.

Ho ! pardi, mon Fermier, vous avez plus d'eſprit que vôtre Maître, je vous le cede.

THIBAUD.

Jarnigué ! je ne ſçai pas ſi je fais bien, mais je ſçai bien que je ſerois fâché de faire autrement. J'aime Perrette, elle eſt ma femme ; & quand elle ſeroit la femme d'un autre, elle ne

me

me plairoit pas d'avantage. Je ne ſçai ſi je lui plais fin firmement, elle en fait le ſemblant du moins, je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tin telle que je l'ai laiſſée, il n'y a pas un iota à dire: elle aime à batifoler, je ſuis d'humeur batifolante, je batifolons ſans ceſſe; & ſi je m'allois mettre dans la cervelle tous vos Engeins graignaux, adieu le batifolage. Non palſanguoi! je n'en fairai rien.

JOSELIN.

Voilà comme je veux être, & ſi je me marie, mais je ne me marierai pas.

PERRETTE.

Madame, je ſuis ſi aiſe que je ne ſçaurois plus m'en tenir. Il faut que j'aille embraſſer vôtre homme. *Elle ſe retire de la fenêtre.*

LUCINDE.

Attens Perrette, que vas tu faire?

JOSSELIN.

Voilà la perle des Maris, ami touche là;

THIBAUD.

Vôtre Valet.

Mr. TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens. Embraſſe-moi.

THIBAUD.

Vôtre Serviteur.

ENSELME.

Voilà le miroir de la vie paiſible.

THIBAUD.

Vôtre tres-humble.

PERRETTE, *à la gauche de ſon Mari & lui frapant ſur l'épaule.*

Voilà un vrai homme à femme. Ha! que je te baiſerai tantôt.

THIBAUD.

He! teſtigué, c'eſt Perrette.

ENSELME, *extraordinairement ſurpris.*

Que vois je! des femmes.

THIBAUD.

Je n'ai morgné par-tout boire dans la Coupe, elle eut peut-être dit quelque chose qui m'auroit chagrigné.

PERRETTE.

Elle n'eut rien dit, mais tu as bien fait, je t'en aime d'avantage.

Mr. TOBIE.

Perrette, qu'as tu fait de ma Fille ?

LUCINDE.

La voilà, mon Pere, qui se jette à vos genoux, pour vous demander pardon.

Mr. TOBIE.

Va ma Fille, je te pardonne.

ENSELME.

Par quels moyens ces femmes sont-elles entrées chez moi.

JOSSELIN.

Je ne sçai, ce sont peut-être elles, qui ont fait naître à Monsieur vôtre Fils les idees..

SCENE XIX.

ENSELME, Mr. TOBIE, LELIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUD, BERTRAND.

BERTRAND, *arrêtant Lelie.*

CE n'est pas par là, vous dis-je.

LELIE, *vient se placer entre Enselme & Lucinde.*

Non, non, laisse moi; mais que vois-je? Ha! c'est-ce que je cherche. Oui, mon Pere, les voilà. Souffrez que je les ameine à ma chambre, je vous promets de n'en sortir jamais.

EN-

ENSELME.

Où ſuis je ? que vois je ? qu'entens je ?

LELIE.

Ha ! mon Pere, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ENSELME.

C'en eſt fait, la deſtinée & la nature ſont plus fortes que mes raiſonnemens. Vôtre ſeule preſence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant ſeize années.

JOSSELIN.

Cela eſt admirable.

ENSELME.

Je commence, moi même, à me rendre à la raiſon, & je vais changer de manieres.

Mr. TOBIE.

Qu'eſt-ce que tout ceci.

ENSELME.

Vous le ſçaurez, Monſieur, en attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai ſeulement que mon Fils à beaucoup de nobleſſe, & plus de bien, & qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir ſa deſtinée à celle de mademoiſelle vôtre Fille.

Mr. TOBIE.

Volontiers. J'en ſerai ravi, & cela féra enrager ma femme.

LELIE.

Je ne comprens rien à tout ces diſcours. Que veulent-ils dire, Monſieur Joſſelin.

JOSSELIN.

Cette belle vous l'aprendra.

ENSELME.

Ouï, mon Fils, je vous la donne en mariage.

LELIE.

En mariage ? cela ſignifie t'il, quelle demeurera toûjours avec moi, mon Pere ?

ENSELME.

Ouï, mon Fils.

LELIE.

Qu'elle joie ? Ha ! mon Pere, que je vous ay d'obligation.

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon l'a embraſſée ſi fort.

THIBAUD.

Parguć ! Perrette tout cela eſt drôle.

PERRETTE.

Oüi, tout cela eſt bel & bon ; mais cette chienne de Coupe, que deviendra-t'elle ? qu'il n'en ſoit plus parlé ; car quoique je ne craignons rien, je ne dormirions point en repos, voyez vous ?

ENSELME.

Qu'elle ne vous inquiete point. Je la briſerai en vôtre preſence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire eſſai de la Coupe ? qu'il ſe dépêche : mais franchement je ne conſeille à perſonne d'y boire, & l'exemple du Païſan eſt, ſur ma foi, le meilleur à ſuivre.

FIN.

LA FOLLE ENCHERE, *COMEDIE.*

PAR

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. C C V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

ACTEURS.

MADAME ARGANTE.
ERASTE, fils de Madame Argante.
ANGELIQUE, Maîtresse d'Eraste déguisée en Cavalier.
LISETTE, Domestique de Madame Argante.
MONSIEUR DE BONNEFOY, Notaire.
JASMIN, Laquais de Madame Argante.
MERLIN, CHAMPAGNE, LA FLEUR, } Valets d'Eraste.

La Scene est chez Madame Argante.

LA FOLLE ENCHERE. COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, CHAMPAGNE.

MERLIN.

HE bien Monſieur Champagne, ou diantre venez-vous, vous n'avez que faire icy.

CHAMPAGNE.

Tu ne me dis pas la moitié des choſes.

MERLIN.

Allez vous en m'attendre où je vous ay dit.

CHAMPAGNE.

Mais ce Caroſſe.

MERLIN.

Il eſt tout preſt.

CHAMPAGNE.

N'y paſſerai-je point en chemin feſant.

MERLIN.

Non.

CHAMPAGNE.

Mon bonnet coëffé, mes fontanges.

MERLIN.

Tout l'equipage eſt au logis : Var'en boureau, & me laiſſe icy.

CHAMPAGNE.

Si quelque choſe manque, Monſieur s'en prendra à moy.

MERLIN.

Rien ne manquera, je t'en réponds,

CHAMPAGNE.

A dieu donc.

MERLIN.

Il faut prendre la Fleur avec toy.

CHAMPAGNE.

Je l'ameneray.

MERLIN.

Ecoute, écoute, ne t'aviſe pas de laiſſer ta mouſtache au moins.

CHAMPAGNE.

Tu as bien fait de m'en advertir, je l'aurois oublié : Voicy Monſieur, je vais t'attendre de pied ferme.

SCENE II.

ERASTE, MERLIN.

ERASTE.

HE' bien, verray-je la fin de tout cecy, Angelique demeurera-t'elle encore long-temps déguiſée ſous les apparences trompeuſes d'un autre ſexe que le ſien, je ſuis dans une impatience....

MERLIN.

Allons bride en main, s'il vous plaiſt, l'impatien-

patience la plus violente n'avance pas un affaire du moindre petit moment.

ERASTE.

Avec qu'elle dureté, avec quelle prevention ma mere a refuſé de conſentir à mon mariage, ſans vouloir apprendre même ny le nom ny la famille de la perſonne que j'aime.

MERLIN.

Mais en revanche Monſieur, avec quelle fermeté, avec quelle grandeur d'ame vous eſtes-vous reſolu à la ſourber.

ERASTE.

Quelle raiſon peut-elle avoir euë.

MERLIN.

Monſieur elle veut être jeune, en dépit de la nature, en vous mariant vous la feriez grand mere, & le titre de grand' mere vieillit ordinairement une femme de quinze bonnes années des plus complettes.

ERASTE.

Il faudra bien pourtant....

MERLIN.

Oh aſſeurément il faudra bien qu'elle la devienne, vertu de ma vie, vous n'eſtes ny de taille ny d'humeur à mourir ſans heritiere, je vous connois.

ERASTE.

Mon pauvre Merlin, je veux tenter aujourd'huy l'execution de ce que nous avons projetté.

MERLIN.

Il faut ſçavoir auparavant au juſte dans quelle ſituation eſt le cœur de Madame voſtre mere pour le petit Comte ſuppoſé.

ERASTE.

Elle l'aime à la fureur, je t'en réponds, Angelique eſt charmante dans ce déguiſement.

MERLIN.

Elle s'y plaiſt aſſez à elle-même, & je ne ſçai ſi elle a autant d'empreſſement que vous de le voir finir.

ERASTE.

Pour moy je ne puis vivre dans l'incertitude.

MERLIN.

On vous en tirera le plûtôt qu'on pourra, Madame voſtre mere ne me ſoupçonne point d'eſtre à vous.

ERASTE.

Comment le ſoupçonneroit-elle, nous ne venons jamais chez elle, ny toy ny moy; que quand nous ſommes ſeurs de ne l'a point trouver.

MERLIN.

C'eſt une étrange mere franchement, & l noble averſion qu'elle a pour vous, merite aſſez la petite friponnerie que nous allons luy faire.

ERASTE.

Mais crois-tu que Champagne air aſſez d'eſprit.

MERLIN.

Comment aſſez d'eſprit, c'eſt un de mes éleves, il fera la fauſſe Marquiſe à merveille, ne vous mettez pas en peine, Liſette eſt dans vos interêts.

ERASTE.

J'ay tout lieu de le préſumer.

MERLIN.

Aſſurez-vous-en, & le Notaire de Madame vôtre mere?

ERASTE.

J'ay vaincu ſes ſcrupules, il ne tient plus qu'à de l'argent.

MERLIN.

Il eſt bon homme.

ERASTE.

Le meilleur homme du monde, mais il m'a demandé mille écus pour me rendre un ſi bon office.

MERLIN.

Mille écus, c'eſt donner les choſes pour rien, je tireray cette ſomme de Madame vôtre mere, &

& quelque choſe de plus même : comme j'avois préveu que nous aurions beſoin d'argent, j'ay déja pris mes meſures, & la machine eſt toute trouvée : Voicy Liſette.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE, MERLIN.

ERASTE.

JE t'attendois avec impatience, hé bien ma chere Liſette peux-tu me rendre un compte exact des ſentimens de ma mere, t'a t'elle ouvert ſon coeur, crois-tu ſa tendreſſe aſſez forte...

LISETTE.

Cela paſſe l'imagination, & je ne ſçais pas ſi vous ne devriez point faire conſcience d'avoir aidé à la mettre dans l'état où elle eſt.

MERLIN.

Comment conſcience ! une mere, parce qu'elle eſt maîtreſſe de tout le bien, ſe croira en droit de faire enrager Monſieur ſon fils, elle luy refuſera ſon conſentement pour un mariage honnête : Elle ne voudra luy faire aucunes avances ſur ſa ſucceſſion, & moy qui fais profeſſion d'être le vangeur des injuſtices, je verray cela d'un oeil tranquille ; non, je ne feray point ce tort à ma reputation, & la bonne Dame apprendra à ſe connoître en gens ſur ma parole.

LISETTE.

Un de mes étonnemens, eſt qu'elle s'y connoiſſe ſi peu, car enfin quelque bon air qu'ait Mademoiſelle Angelique, quelque peu embaraſſée qu'elle ſoit de ſon déguiſement, une fille

n'eſt point faire comme un homme, & je m'appercevrois fort bien de la difference.

MERLIN.

Oh diable, tu es une connoiſſeuſe.

ERASTE.

Ma pauvre Liſette, garde-toy bien de rien dire qui puiſſe donner à ma mere aucun ſoupçon de la verité.

LISETTE.

Ne craignez rien, je ſuis bonne perſonne, mais dépeſchez-vous de venir au fait, elle pourroit à la fin s'appercevoir que Monſieur le Comte n'eſt qu'une Comteſſe.

ERASTE.

Elle a raiſon, il eſt temps d'agir.

MERLIN.

Agiſſons donc, j'y conſens; allez avertir Angelique de ſe rendre icy. Le Chevalier de Pharnabaſac veut eſtre payé; elle ſçait ce que cela ſignifie, pour vous attendez mes ordres chez le Notaire, j'iray vous porter les trois cens Louïs moy-même. Adieu, voicy bientoſt les momens qui decideront de noſtre deſtinée.

ERASTE.

Si vous me l'a rendez heureuſe, je vous promets de la partager avec vous.

MERLIN.

Les belles paroles ne coutent rien.

ERASTE.

Ce ne ſont point de ſimples paroles; tien Liſette, je ſuis fâché qu'il n'y ait que trente piſtolles dans ma bourſe, mais achepte-en des fontanges, je te prie.

LISETTE.

Voila le plus heureux préſage du monde.

MERLIN.

Monſieur:

ERASTE.

Que veux-tu?

MER-

MERLIN.

Ne trouvez-vous point que j'aurois besoin d'un petit chapeau.

ERASTE.

Je n'auray jamais rien qui ne soit à toy sur ma parole.

SCENE IV.

LISETTE, MERLIN.

MERLIN.

TE voila assez bien en fontange; à ce qu'il me semble.

LISETTE.

L'aimable petit homme que ton Maître.

MERLIN.

Tu ne l'avois jamais trouvé si joly.

LISETTE.

Moy je l'ay toûjours aimé d'inclination, il faut sçavoir tous les soins que j'ay pris pour mettre l'esprit de Madame dans la situation dont nous avons besoin pour le succés de nôtre entrepriſe.

MERLIN.

Et penſes-tu qu'il y soit, la parlons serieuſement, donne-t'elle de bonne foy dans le parfait amour, eſt-elle bien perſuadée....

LISETTE.

Et comment voudrois-tu qu'elle ne le fut pas, elle eſt vieillote & tres coquette : Un jeune garçon, ou qui paroiſt l'être du moins tout des plus beaux, & des mieux faits, s'attache à luy en conter : elle ſeroit bien ennemie d'elle-même ſi elle ne croyoit pas.

MERLIN.

Tu as raiſon.

LISETTE.

Il luy dit qu'elle eſt jeune & jolie, y a-t'il rien de plus facile à perſuader : elle eſt bien contente d'elle de puis quelque temps.

MERLIN.

Et les miroirs ne troublent-ils point un peu ſon petit contentement.

LISETTE.

Bon les miroirs, je parirois qu'elles s'eſt mis en teſte que le gouſt change pour les viſages, & que les plus ridez deviennent les plus à la mode.

MERLIN.

Mais en effet il y a mille Coquettes à Paris qui n'en portent point d'autres. Venons au fait, eſt elle prevenuë que Monſieur le Comte dépend d'un pere avare, facheux, violent, imperieux, bouru, capricieux, brutal même ; il étoit bon d'aller juſque là.

LISETTE.

Comme je ſçais que c'eſt toy qui dois faire ce pere là, j'en ay fait un portrait le plus impertinent qu'il m'a eſté poſſible.

MERLIN.

Fort bien, luy a-t'on fait entendre que ce pere a une fille qu'il aime tendrement, & qu'il veut abſolument la voir mariée avant que de ſouffrir aucun établiſſement à Monſieur ſon fils.

LISETTE.

Nous ne l'entretenons d'autre choſe.

MERLIN.

Fort bien, c'eſt le nœud de l'affaire : Monſieur le Comte a-t'il fait connoître adroitement à Madame Argante qu'il a beſoin d'argent.

LISETTE.

Elle en eſt parfaitement perſuadée, mais la Dame eſt avare, je t'en advertis.

MERLIN.

Il n'importe, elle eſt amoureuſe, je te réponds de tout, tu n'a qu'à faire la guerre à l'œil, & à nous ſeconder Champagne & moy.

LI-

LISETTE.

Voicy, Madame, il ſeroit bon qu'elle ne te viſt pas.

MERLIN.

Cela ne gâtera rien, au contraire j'ay une botte à luy porter.

SCENE V.

Mad. ARCANTE, LISETTE, MERLIN.

Mad. ARGANTE.

AH ma pauvre Liſette, je me meurs de chagrin.

LISETTE.

Comment donc Madame, qu'y a-t'il de nouveau.

Mad. ARGANTE.

Je n'en puis plus, je ſuis au deſeſpoir, qui eſt cet homme-là?

LISETTE.

C'eſt;

Mad. ARGANTE.

Quoy c'eſt? que veux-tu mon enfant, qui t'ameine icy?

MERLIN.

C'eſt ma Maîtreſſe qui m'y envoye Madame.

Mad. ARGANTE.

Et qui eſt-elle t'a maîtreſſe.

MERLIN.

La Marquiſe de la Tribaudiere. Madame, j'apportois un billet de ſa part à Monſieur le Comte.

Mad.

Mad. ARGANTE.

Un billet à Monſieur le Comte ?

MERLIN.

Ouy, Madame, mais je vais dire à ma maiſtreſſe que je ne l'ay point trouvé, & que j'ay eu ſeulement l'honneur de faire la reverence à Madame ſa grand' mere.

Mad. ARGANTE.

Comment grand' mere, grand' mere, moy, moy, grand' mere; mais voyez un peu cet inſolent ? eſt-ce que j'ay l'air d'une grand' mere.

LISETTE.

On ne peut pas ſe méprendre plus groſſierement.

Mad. ARGANTE.

Il ſemble que tout ſoit fait aujourd'huy pour me deſeſperer.

LISETTE.

Que vous eſt-il donc arrivé ?

Mad. ARGANTE.

Je viens de rencontrer le petit Comte dans un caroſſe.

LISETTE.

Hé bien Madame,

Mad. ARGANTE.

Mon coquin de fils étoit avec luy.

LISETTE.

Quoy, Madame, eſt-ce qu'ils ſe connoiſſent ?

Mad. ARGANTE.

Je ne crois pas; mais Eraſte aura ſceu que nous aimons, il luy va faire cent ſots contens de moy.

LISETTE.

Oh Madame ! il a trop de reſpect :

Mad. ARGANTE.

Luy du reſpect, c'eſt un petit dénaturé qui ne veut pas que je me marie.

LISETTE.

Le petit ridicule.

Mad.

Mad. ARGANTE.

Il porte exprés des perruques brunes, & il dit par tout qu'il a trentecinq ans, pour m'empeſcher de paroiſtre auſſi jeune que je le ſuis.

LISETTE.

Le méchant eſprit, il n'en a pas encore vingt, je gage.

Mad. ARGANTE.

Aſſurément il ne les a pas, & quand je le fis, j'eſtois ſi jeune, ſi jeune, que c'eſt un miracle que je l'aye fait.

LISETTE.

Et le petit ingrat ne vous ſçait point de gré d'avoir fait un miracle.

Mad. ARGANTE.

Je me vangeray de ſon ingratitude, & je veux me dépeſcher de devenir Comteſſe.

LISETTE.

Vous ne ſçauriez prendre un meilleur party.

Mad. ARGANTE.

Tout ce qui m'inquiete, c'eſt que ce petit Comte eſt bien joly homme, & les jolis gens aujourd'huy ſont rarement ſans beaucoup d'intrigues.

LISETTE.

Et quand il en auroit, Madame, il ne devroit vous en paroiſtre que plus aimable: De bonne foy vous accommoderiez-vous d'un amant qui n'auroit aucun ſacrifice à vous faire.

Mad. ARGANTE.

Non, mais je ne voudrois point un mary qui me ſacrifiât à ſes maîtreſſes.

LISETTE.

Ma foy, Madame, je répondrois bien de celuy-cy, & je mettrois ma main au feu qu'il ne vous fera jamais d'infidelité.

Mad. ARGANTE.

Tu vois qu'on lui envoye des billets juſques chez moy.

LISETTE.

Ce n'eſt pas ſa faute :

Mad. ARGANTE.

Je ſçauray bien des choſes avant qu'il ſoit peu.

LISETTE.

Comment donc Madame ?

Mad. ARGANTE.

Il y a une adroite de par le monde, qui depuis quelques jours prend ſoin d'obſerver ſa conduite.

SCENE VI.

MADAME ARGANTE, LISETTE, JASSEMIN.

JASSEMIN.

VOila cette groſſe Madame qui fut hier ſi long-temps avec vous.

MADAME ARGANTE.

C'eſt elle qui vient m'apprendre des nouvelles, demeure icy Lifette, & ſi le Comte vient tu l'amuſeras quelques momens.

SCENE VII.

LISETTE ſeule.

OUy par ma foy, tout ce cy pouroit bien ne pas tourner auſſi heureuſement que Monſieur Merlin ſe l'eſt imaginé ; cette femme eſt ſoupçonneuſe, elle cherche à découvrir quelques intrigues de noſtre petit Comte, & elle découvrira, peut-eſtre qu'il ne luy eſt pas poſſible d'en avoir ; mais le voicy.

SCE-

SCENE VIII.

ANGELIQUE en habit d'homme, LISETTE.

ANGELIQUE.

EH! non, mon, mon enfant, dis à ta maîtresse que cela ne se peut, j'ay d'autres affaires, j'ay d'autres affaires, te dis-je: Voila cent fois que je te le repete, fais-moy le plaisir de ne me plus importuner.

LISETTE.

Vous vous expliquez cruellement, & vous avez, à ce que je vois, plus de bonnes fortunes que vous n'en voulez.

ANGELIQUE.

Ah le fatiguant métier que celuy d'un joly homme, je ne le suis qu'en apparence, & je n'ay pas un moment à moy, femmes de robe Maltotieres, femmes de qualité bourgeoises, on ne sçait de quel costé tourner, il y a la femme d'un Banquier qui me persecute & par tout où je suis il pleut des grisons & des billets de sa part.

LISETTE.

Voila de pauvres femmes bien mal adressées! est-il possible que tant de froideur ne rebute point les unes, ou ne fasse point ouvrir les yeux aux autres, je m'étonne que quelque ruiée n'en devine point la veritable raison.

ANGELIQUE.

Parbleu je les défie toutes tant qu'elles sont de la deviner arrivée depuis trois mois seulement de la Province la plus reculée, je n'ay commencé à briller dans le beau monde que sous ce déguisement, & de l'air dont je fais le

jeune

jeune homme, je donne aux yeux les plus penetrans à démſſier que je ne le ſuis pas.

LISETTE.

Ouy pour les airs de nos jeunes gens, vous les prenez tous à merveille, & il ſemble que vous les ayez étudiez toute voſtre vie.

ANGELIQUE.

Je les copie d'un bout à l'autre, je n'ay de complaiſance que pour moy, des égards pour qui que ce ſoit, un palſanbleu ne me coûte rien devant des femmes de qualité, meſme je bruſque de ſang froid la plus jolie perſonne du monde; Je ſuis inſolent avec les perſonnes de robe, honeſte & civil pour les gens d'épée, pour les Abbez je les deſole, je prens force tabac d'aſſez bonne grace, & je ſerois parfait jeune homme ſi je pouvois devenir yvrogne.

LISETTE.

Il eſt vray, c'eſt la ſeule choſe qui vous manque; mais toutes ces perfections ne ſerviront de rien pour voſtre affaire, & Madame Argante eſt peut-eſtre détrompée à l'heure qu'il eſt.

ANGELIQUE.

Comment?

LISETTE.

Elle vous a fait épier, & on luy rend compte de tout.

ANGELIQUE.

Ah! je ſçais ce que c'eſt, ſon eſpion eſt à nous, on ne luy dit rien que Merlin n'ait dicté, & les ſoins qu'elle a pris ne ſerviront qu'à la mieux tromper.

LISETTE.

Cela eſt heureux, elle vient de voir Eraſte avec vous.

ANGELIQUE.

Nous l'avons bien voulu:

LISETTE.

C'eſt à dire que nous touchons au dénoument.

ANGE-

ANGELIQUE.

Je ne l'enviſage qu'avec frayeur, & j'aurois voulu pouvoir eſtre heureuſe ſans le recours de tous les artifices dont nous nous ſervons.

LISETTE.

Ces bons ſentimens excuſent tout ; c'eſt une belle choſe que l'intention.

ANGELIQUE.

Merlin ne va-t'il pas venir.

LISETTE.

Aparrement vous eſtes inſtruite de tout ce que vous avez à faire.

ANGELIQUE.

Je ſçais mes roolles par cœur.

LISETTE.

Songez à vous en bien tirer, je crois entendre Madame.

ANGELIQUE.

Tu ne me diſois pas qu'elle eſtoit au logis, ſi elle nous avoit écoutées.

LISETTE.

Elle pouroit avoir écouté ſans avoir entendu, la ſalle eſt grande, & la bonne Dame n'a pas l'oreille fine ; mais pour plus de ſeureté cachez-vous un moment, & me laiſſez prendre langue ; dépeſchez viſte, la voicy, elle ne paroiſt pas de bonne humeur.

SCENE IX.

Mad. ARGANTE. LISETTE.

Mad. ARGANTE.

HE bien Liſette, il n'eſt point venu ?

LISETTE.

Non, Madame.

Mad. ARGANTE.

Le ſcelerat, il n'a envoyé perſonne.

LISETTE.

Non, Madame.

Mad. ARGANTE.

Petit monſtre de perfidie!

LISETTE.

Voſtre chagrin eſt encore augmenté.

Mad. ARGANTE.

Tu ſçais les termes où nous en ſommes, & tu vois bien par ſes manieres, qu'il ne tient qu'à moy de l'épouſer.

LISETTE.

Hé bien Madame.

Mad. ARGANTE.

Hé bien Liſette, il eſt dans la meſme diſpoſition pour une douzaine d'autres.

LISETTE.

Pour une douzaine d'autres.

Mad. ARGANTE.

Il y a entr'autres une certaine vieille Marquiſe, avec qui l'on dit qu'il a des engagemens tres-forts.

LISETTE.

Hâtez-vous de le prendre Madame, il vous échappera, vous n'avez point de temps à perdre: Le voicy.

Mad. ARGANTE.

Ah! ma pauvre Liſette, malgré tout ce qu'on m'en a dit, je n'auray pas la force de le quereller.

LISETTE.

La prauvre femme.

SCENE X.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

EN verité, Madame, il m'a fallu eſſuyer ce matin une fatigante converſation.

Mad. ARGANTE.

Mon coquin de fils aura parlé, je l'avois bien prévû.

ANGELIQUE.

Le déplaiſant animal qu'une vieille amoureuſe.

LISETTE.

Le beau compliment à luy faire.

Mad. ARGANTE.

Elles ne vous paroiſſent pas toutes ſi affreuſes, Monſieur, & certaine Marquiſe entr'autres...

ANGELIQUE.

Oüy, Madame, juſtement; c'eſt une Marquiſe qui m'a tant ennuié. La vieille folle.

LISETTE.

N'eſt-ce point elle qui vous envoye chercher juſques icy.

ANGELIQUE.

C'eſt elle même apparemment.

LISETTE.

Je ne ſçais point quel âge elle a, mais ſon valet de chambre prend tout le monde pour des grand-meres: Demandez à Madame.

Mad. ARGANTE.

Tay-toy Liſette, on n'a que faire de ſçavoir ces ſortes de bagatalles.

ANGELIQUE.

C'eſt une femme qui me deſole, elle me perd de reputation. Comment, Madame, elle publie par tout que je ſuis amoureux d'elle, que je brûle d'impatience de devenir ſon mary.

Mad. NRGANTE.

Il eſt vray que toute la terre en parle de la méme maniere.

ANGELIQUE.

Ce bruit eſt venu juſqu'à vous.

LISETTE.

Vrayment, vrayment, il nous en eſt venu de bien plus terribles.

ANGELIQUE.

Quoy Liſette!

LISETTE.

On a fait entendre à Madame, que vous étes le Heros de la coquetterie.

ANGELIQUE.

Moy le Heros, j'en ſuis le martyr, & malgré toute la tendreſſe que j'ay pour vous, je ſeray forcé de vous quitter, & d'aller faire le reſte de la Campagne.

Mad. ARGANTE.

Le reſte de la Campagne; que dites-vous?

ANGELIQUE.

Je ſuis accablé d'avantures; la pluſ-part des jeunes gens ſont à l'armée, toutes les Coquettes de Paris me tombent ſur les bras.

LISETTE.

Et mort de ma vie qu'elles ſont folles, il y a tant d'autres gens qui ne ſçavent que faire; & la Robe ne fournit-elle pas d'auſſi jolis hommes que l'Epée, il me ſemble pour moy qu'un jeune Advocat, vaut encore mieux qu'un vieux Colonel pendant le quartier d'hyver.

ANGELIQUE.

Tu as raiſon; mais les femmes du monde raiſonnent-elles, il n'y a que de l'étoille & du caprice dans tout ce qu'elles font.

LISETTE.

C'eſt à dire que vous eſtes à preſent l'objet de l'étoille & du caprice.

Mad. ARGANTE.

Monſieur le Comte ne vous en allez point, ſi vous ne voulez me deſeſperer

ANGELIQUE.

Dites-moy donc ce que vous voulez que je faſſe.

LISETTE.

Eh pourquoy tant heſiter vous vous aimez tous deux; faut-il faire tant de façons. Un bon mariage dans les formes guerira Madame de ſes ſoupçons, & vous pourra vous mettre à couvert des preſecutions qu'on vous fait.

Mad. ARGANTE.

Vous ne répondez point à cela Monſieur le Comte.

ANGELIQUE.

C'eſt à moy d'attendre que je ſçache ce que vous en penſez.

Mad. ARGANTE.

Liſette me paroiſt une fille de fort bon conſeil.

LISETTE.

N'eſt-il pas vray?

ANGELIQUE.

Mais Madame, à moins que cette affaire ne ſoit extremément ſecrette.

Mad. ARGANTE.

Elle le ſera; j'ay un Notaire qui eſt la diſcretion-même: Liſette qu'on faſſe dire à Monſieur de Bonnefoy que je le prie de venir icy.

LISETTE.

Voila l'affaire en bon chemin.

SCENE XI.

Mad. MARGANTE. ANGELIQUE.

Mad. ARGANTE.

JE ne ſçais que penſer Monſieur, vous voulez ménager mes rivales, puiſque vous voulez éviter l'éclat.

ANGELIQUE.

Moy, Madame! je les mépriſe toutes; mais je vous ay parlé cent fois de l'humeur bizare de mon pere, je crains mille obſtacles de ſa part; que ſçay-je ſi ſon caprice n'iroit point juſqu'à ne pas ſouffrir ce mariage, quelqu'avantageux qu'il me puiſſe eſtre, s'il ne trouvoit en meſme temps un party conſiderable pour ma ſœur. Vous auriez de la peine à croire quel eſt ſon entestement là-deſſus

Mad. ARGANTE.

Je vous aime trop, je crois tout ce que vous me dites, je veux tout ce que vous voulez, vous n'auriez pas de gloire à me tromper.

SCENE XII.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

MOnſieur, voila un Monſieur de Pharnabaſac qui vous demande.

ANGE-

ANGELIQUE.

Phinabasac, dis-tu Pharnabasac.

LISETTE.

Oüy, Monsieur Pharnabasac.

ANGELIQUE.

L'étrange homme que Monsieur de Pharnabasac, de me venir rendre visite chez Madame.....

Mad. ARGANTE.

Vous estes le Maistre, qu'il vienne; vous connoissez des noms bien hereroclites Monsieur le Comte.

ANGELIQUE.

C'est un joüeur, une espece de fripon mesme; je vous l'avouë, avec qui je prévois que j'auray du bruit.

Mad. ARGANTE.

Comment du bruit, gardez-vous en bien; je devine ce que c'est, vous luy devez de l'argent.

ANGELIQUE.

Oüy, Madame, une bagatelle, trois cens pistolles qu'il m'a déja demandées avec une insolence...

Mad. ARGANTE.

Je le crois bien, à son nom seul je gagerois que c'est un brutal: Le voicy, qu'elle phisionomie.

SCENE XIII.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN déguisé.

BOnjour Madame, vostre valet.

ANGELIQUE.

Ah Liſette, Merlin eſt yvre, tout eſt perdu.

MERLIN.

J'entre aſſez librement comme vous voyez, mais c'eſt ma maniere, & de tout temps les Pharnabaſacs ont toûjours eſté ſans façon. Bon jour yvrogne, c'eſt toy que je cherche.

Mad. ARGANTE.

Ce Monſieur le Chevalier vien de faire la débauche.

MERLIN.

Non, Madame, mais j'ay bien dîné, & ma paſſion dominante à moy, c'eſt de rendre des viſites ſerieuſes en ſortant de table.

ANGELIQUE.

En verité Monſieur de Pharnabaſac, vous prenez auſſi mal voſtre temps.

MERLIN.

Je prens mal mon temps, dites-vous; parbleu, mon cher, il me ſemble que pour vuider les petits comptes que nous avons enſemble, je ne te puis mieux joindre que dans cette maiſon.

LISETTTE.

Il vient au fait, ne vous effarouchez point.

ANGELIQUE.

Comment donc, que voulez-vous dire; il ſemble que vous preniez Madame pour ma Treſoriere.

MERLIN.

Pourquoy non, ſi elle ne l'eſt pas encore, il ne tiendra qu'à elle de la devenir. Voici une occaſion des plus favorables, Madame un petit Gentil-homme d'auſſi bon air, vaut aſſez qu'on faſſe quelque choſe pour luy.

ANGELIQUE.

Il eſt yvre, Madame, comme vous voyez.

LISET-

LISETTE.

Son yvreſſe eſt de bon ſens, laiſſez-le faire.

Mad. ARGANTE.

Je le trouve impertinent dans toutes ſes manieres.

ANGELIQUE.

Je vais le bruſquer & l'obliger de ſortir.

Mad. ARGANTE.

Le bruſquer ; non n'en faites rien.

MERLIN.

Quelle petite converſation avez-vous-là tous trois en vôtre petit particulier ? vous parlez de moy ſur ma parole.

ANGELIQUE.

Il faut vous débaraſſer de cét yvrogne.

MERLIN.

Le beau brin de femme, morbleu le beau brin de femme !

ANGELIQUE.

Je ne m'attendois point à le voir dans cet état.

LISETTE.

Soûtenez la gageure, vous dis-je.

MERLIN.

Je ſuis dans l'admiration depuis les pieds juſqu'à la teſte.

Mad. ARGANTE.

Il a du bon dans ſes manieres.

MERLIN.

Où ce petit fripon là déterre-t'il les beautez, cette Marquiſe encore, elle eſt druë, elle eſt druë.

ANGELIQUE.

Il ne ſçait ce qu'il dit.

MERLIN.

Et à propos de cette Marquiſe, tu n'eſt donc plus dans le gouſt de l'épouſer voila qui eſt finy, tu as bien fait ſi tu ne l'épouſe pas ; pourtant tu ſeras obligé à de grandes reſtitutions.

Mad. ARGANTE.

Comment, Monſieur, des reſtitutions s'il

ne l'épouſe point ; expliquez-vous s'il vous plaît.

MERLIN.

Ils auront quelques petits comptes à faire enſemble.

Mad. ARGANTE.

Parlez plus clairement je vous prie.

MERLIN.

Il vous en couſtera quelque millier de piſtolles, pour le tirer des mains de cette Marquiſe.

Mad. ARGANTE.

Faités-moy comprendre cette enigme Monſieur le Comte ?

ANGELIQUE.

Je n'y comprends rien moy-même.

MERLIN.

Il eſt engagé au moins ce jeune homme ; mais baſte, ce n'eſt pas-là ce qui m'amene ; parlons d'autres choſes. Hé bien qu'eſt-ce, ces trois cent piſtolles que tu me dois, n'es-tu point las de me faire attendre, Madame va-t'elle me les compter, veux-tu me donner une lettre de change ſur quelqu'une de tes maîtreſſes ?

Mad. ARGANTE.

Sur quelqu'une de ſes maîtreſſes.

ANGELIQUE.

Il fait le mauvais plaiſant, Madame, ſi la patience m'échappe une fois...

MERLIN.

Cela m'eſt indifferent moy, c'a dépeſchons, je vous prie, j'ay d'autres affaires : Allons, Madame, de l'argent.

Mad. ARGANTE.

Mais vrayment Monſieur, de Pharnabaſac, eſt un voleur de grand chemin.

MERLIN.

Vous pouriez vous énoncer plus civilement Madame, voleur de grand chemin ; & morbleu je ſuis chez vous.

AN-

ANGELIQUE.

Ecoutez Monsieur de Pharmabasac, vous n'estes pas en état qu'on vous parle raison, si pourtant vous continuez à me fâcher, je vous la feray entendre d'une maniere...

Mad. ARGANTE.

Monsieur le Comte, qu'allez-vous faire?

MERLIN.

Il est violent le petit homme.

LISETTE.

Ils s'égorgeront dans vôtre chambre, si vous n'y mettez ordre.

Mad. ARGANTE.

Quel ordre y mettre, à moins de luy donner trois cent pistolles.

ANGELIQUE.

Les luy donner, Madame, j'aimerois mieux mille fois....

LISETTE.

Hé le petit mutin; Madame il n'y a point d'autre party à prendre.

MERLIN.

Non, s'il vous plaît Madame, je ne les veux pas recevoir de vôtre main; je ne pretends pas qu'on dise que je suis un voleur, mais Monsieur me doit trois cent pistolles, n'est-il pas juste qu'il me les paye. La verité est que si je ne les ay tout à l'heure d'une façon ou d'une autre, je vous estime & vous respecte Madame, je ne veux point faire de bruit de vôtre maison, mais j'auray le plaisir de le tüer à vôtre porte.

Mad. ARGANTE.

Le plaisir de le tüer, ah juste Ciel!

MERLIN.

Je me mocque de tout, moy.

Mad. ARGANTE.

Monsieur de Pharmasabac, je vais vous chercher de l'argent.

ANGELIQUE.

Non, Madame, n'en faites rien, je vous en conjure.

LISETTE.

Dépêchez-vous, Madame, ce n'eſt pas luy qu'il en faut croire le petit déterminé.

Mad. ARGANTE.

Monſieur le Comte, venez avec moy.

LISETTE.

Hé allez, allez Madame, ne craignez rien, je les ſepareray s'ils ſe veulent battre.

MERLIN.

Nous battre, & morbleu pourquoy nous battre, puiſque Madame nous accorde.

Mad. ARGANTE.

Vous me promettez d'être ſages.

ANGELIQUE.

Je ſouſcris à ce que vous voulez, mais je me fais une terrible violence pour vous obeïr.

LISETTE.

Le petit cœur de lion, allez vîte, Madame, allez vîte.

SCENE XIV.

ANGELIQUE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN.

EST-elle partie?

LISETTE.

Oüy.

MERLIN.

Il me ſemble que pour un yvrogne, je me ſuis aſſez bien tiré d'affaires.

ANGELIQUE.

Pourquoy donc affecter de le paroître ; tu m'as d'abord fort embaraſſée.

MERLIN.

Pourquoy, Madame, c'eſt une petite fantaiſie qui m'a priſe en venant icy, j'ay plus d'un rôle a joüer dans cette Comedie, & l'air & le ton d'un yvrogne déguiſent parfaitement un viſage.

ANGELIQUE.

Où eſt Eraſte ?

MERLIN.

Où vous l'avez laiſſé, chez Monſieur de Bonnefoy, ils m'attendent avec les trois cent piſtolles.

LISETTE.

Sans cela il n'y auroit donc rien à faire ?

MERLIN.

Non, mon enfant, point d'argent, point de Notaire ; c'eſt la coûtume de Paris.

ANGELIQUE.

Ce commencement n'eſt pas malheureux.

MERLIN.

La Marquiſe de la Tribaudiere attend que le Chevalier de Pharnabaſac ſoit ſorty pour venir prendre ſa place ; Nous ferons faire du chemin à Madame Argante en peu de temps.

ANGELIQUE.

J'apprehende qu'elle ne ſe rebute.

MERLIN.

Ne le craignez point, j'ay la pratique : & je connois les femmes ; une jeune perſonne ſe reſoud ſans peine à perdre un Amant dans l'eſpoir d'en faire aiſément un autre, mais une vieille amoureuſe craint de lâcher priſe : Ce ſeroit paſſer pour n'y plus revenir.

LISETTE.

La belle morale.

MERLIN.

Elle eſt bien vraye, ſongez donc...

LISETTE.

Songe toy même à reprendre ton ſang froid, Voici Madame.

SCENE XV.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN,

OUy, je vous le dis naturellement moy, cette Madame Argante eſt mieux vôtre fait qu'aucune autre, une brave femme, belle, bien faite, jeune avec cela, & qui dans les choſes aſſurément fait voir que..... Ah! Madame, je vous demande pardon, je diſois librement mes petites penſées à ce petit jeune homme, je ſuis ſans rancune, qu'on me doive de l'argent, je le demande, quand je ſuis payé, je n'en demande plus.

Mad ARGANTE.

Il y a trois cens Loüis d'or dans cette bource Monſieur.

MERLIN.

Ce ſont des Loüis neufs Madame.

Mad. ARGANTE.

Oüy vrayment.

MERLIN.

Valans douze livres dix ſols piece.

Mad. ARGANTE.

Douze livres dix ſols, je n'en ay point d'autres.

MERLIN.

Il ſeroit mal-honnête que vous payaſſiez les gens

gens en vieille monnoye ; cela ſeroit ſuſpect voyez-vous.

ANGELIQUE.

Mon cher Monſieur de Pharnabaſac, finiſſons je vous prie ; vous eſtes content, ſerviteur.

MERLIN.

Vôtre valet, adieu juſqu'au revoir : Voila la plus obligeante perſonne que je connoiſſe.

SCENE XVI.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

JE ſuis au deſeſpoir de cette avanture, & tout à fait confus de la maniere dont elle ſe termine.

LISETTE.

Bon, confus, eſt-ce que les jeunes gens d'aujourd'huy rougiſſent de ces ſortes de choſes ; il faut regarder ces trois cent piſtolles, comme un échantillon du preſent de nopces que Madame vous fait.

Mad. ARGANTE.

Monſieur de Bonnefoy va-t'il venir ?

LISETTE.

Un de vos Lacquais eſt allé chez luy, voulez-vous que j'en envoye encore un autre, j'ay autant d'impatience que vous, & je voudrois déja que tout fût ſigné.

ANGELIQUE.

Liſette eſt beaucoup dans mes intereſts.

LISETTE.

Vous ne m'en avez pas toute l'obligation, ce n'eſt que par rapport à Madame ; je ſuis franche comme vous voyez.

SCE-

SCENE XVII.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE JASMIN.

JASMIN.

MOnsieur, il y a là-bas une Dame dans un grand Caroſſe doré, qui vous demande.

Mad. ARGANTE.

Une Dame, qui vous demande?

LISETTE.

Il ſemble que ce ſoit icy le Bureau d'adreſſe.

ANGELIQUE.

Une Dame qui me demande; quel contretemps!

Mad. ARGANTE.

Que ne diſiez-vous que Monſieur n'y eſtoit pas, petit animal?

JASMIN.

Oh dame, Madame, je ne ſçavois point que vous ne vouliez pas qu'il y fuſt.

ANGELIQUE.

Toutes ſortes de malheurs m'arrivent.

LISETTE.

Ne devinez-vous point qui ſe peut eſtre?

ANGELIQUE.

Cela n'eſt pas difficile, un grand caroſſe doré: c'eſt la Marquiſe aſſurément.

Mad. ARGANTE.

Cette Marquiſe de la Tribaudiere?

ANGELIQUE.

Oüy, Madame.

JASMIN.

Elle dit que vous vous depeſchiez de déce-

dre,

dre, & que vous ne luy donniez pas la peine de vous venir querir.

ANGELIQUE.

Ma pauvre Liſette, il faut que tu ailles luy parler, je te prie.

LISETTE.

Que luy diray je?

ANGELIQUE.

Tu luy diras.... Il vaut mieux que j'y aille moy même.

LISETTE.

Elle vous enlevera.

Mad. ARGANTE.

Demeurez icy, Monſieur le Comte.

ANGELIQUE.

Hé bien donc, Liſette, tu luy diras....

LISETTE.

Ma foy, vous luy direz vous-même. Elle s'eſt impatientée, je croy que la voicy.

ANGELIQUE

C'eſt elle même; comment faire?

Mad. ARGANTE.

Dépeſchez-vous de la renvoyer.

SCENE XVIII.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, CHAMPAGNE déguiſé en Marquiſe, LISETTE.

CHAMPAGNE.

MA bonne Dame, voſtre tres-humble ſervante. Sans ce Gentil-homme qui eſt toûjours dhez vous, à ce qu'on dit, je ne vous rendrois pas une viſite auſſi hors d'œuvre, que celle-cy.

LISETSE

Voila une Narquiſe tout-à-fait honneſte.

ANGELIQUE.

Ne la brnſques point, Madame, c'eſt une extravagante.

Mad. ARGANTE.

J'auray bien de la peine à m'empeſcher de luy dire ſon fait.

CHAMPAGNE.

Hé bien, Monſieur, avez-vous bien-toſt finy; viendrez-vous? Voſtre pere & mon neveu le Chevalier Jumeau, nous attendent.

Mad. ARGANTE.

En verité, Madame, vous joüez un étrange perſonnage: Courir ainſi aprés un jeune homme.

CHAMPANE.

Comment donc, Madame, qu'eſt-ce que cela ſignifie; ne doit-il pas eſtre mon mary ce jeune homme?

Mad. ARGANTE.

Voſtre mary; luy, voſtre mary?

LISETTE.

Bon, cela commence fort bien.

Mad. ARGANTE

Monſieur le Comte, détrompez Madame s'il vous plaiſt.

ANGELIQUE.

La détromper, c'eſt là ſa folie, ne vous l'ay-je pas dit.

CHAMPAGNE.

Parlez, Monſieur, parlez, quelles meſures gardez-vous, qui vous empeſchent de dire naturellement la verité.

ANGELIQUE.

Que me ſerviroit-il de la dire, Madame, ne vous ay-je pas là-deſſus expliqué cent fois mes penſées,

Mad. ARGANTE.

Il eſt vray, qu'il faut eſtre étrangement entesté de chimeres. CHAM-

CHAMPAGNE.

Comment de chimeres ; vous ſouffrez qu'on m'appelle chimeres, Monſieur.

LISETTE.

Si la converſation s'échauffe, la Marquiſe aura ſur les oreilles.

CHAMPAGNE.

Parlez, Monſieur, parlez, n'ay-je pas la parole de voſtre pere ?

ANGELIQUE.

Je veux croire qu'il vous l'a donnée.

Mad. ARGANTE.

Quoy, Monſieur !

ANGELIQUE.

C'eſt pour cela que je vous recommandois le ſecret.

CHAMPAGNE.

Voſtre ſœur ne doit-elle pas épouſer mon neveu ?

ANGELIQUE.

Il me ſemble que j'en ay oüy parler.

Mad. ARGANTE.

Vous ne m'en avez jamais rien dit.

ANGELIQUE.

A quoy bon vous entretenir de ces bagatelles.

CHAMPAGNE.

Ne donnay je pas à mon neveu, le meilleur & le plus beau de mon bien en faveur de ce mariage.

ANGELIQUE.

C'eſt une condition que mon pere exigeoit de vous.

CHAMPAGNE.

Vrayment, s'il ne l'exigeoit pas, je me garderois bien de me la faire moy même. Vous devez aprés ſa mort, étre le maître de tout ſon bien : N'eſt-il pas juſte qu'il cherche à aſſurer la fortune de vôtre ſœur ?

ANGELIQUE.

Mon pere a ſes veuës, Madame, & j'ay les miennes.

Mad.

Mad. ARGANTE.

Tout ce qu'elle dit eſt donc vray, Monſieur le Comte ?

CHAMPAGNE.

Ouy, Madame, & je ne ſuis point une chimere comme vous voyez.

Mad. ARGANTE.

Pourquoy me faire un myſtere de tout cela.

ANGELIQUE.

Par quelle raiſon vous en importuner ; ay-je deſſein de ſacrifier ma tendreſſe aux intereſts de ma ſœur.

CHAMPAGNE.

Ah le dénaturé !

ANGELIQUE.

Ne ſuis-je pas prêt à déſobeïr à mon Pere.

CHAMPAGNE.

Le petit impie !

ANGELIQUE.

Et à faire ſerment à Madame, que je me donneray plûtôt la mort, que de me ſoûmettre à l'épouſer.

CHAMPAGNE.

L'inſolent, à ma barbe oſer s'expliquer de la ſorte.

LISETTE.

Voila ce qu'on peut appeller un ſacrifice dans les formes.

Mad. ARGANTE.

Je ſuis charmée de ſon procedé.

ANGELIQUE.

Que je ne veux aimer que vous ſeule au monde.

CHAMPAGNE.

Et la, la, petit garçon, vôtre pere vous rangera ; donnez-vous patience.

ANGELIQUE.

Mon pere eſt trop raiſonnable, Madame, pour me forcer d'eſtre la victime d'un enteſtement comme le voſtre.

Mad. ARGANTE.

C'eſt une choſe épouventable, de perſecuter

de la ſorte un enfant, que vous voyez bien qui ne vous aime point.

CHAMPAGNE.

Et fy, fy, Madame, vous devriez rougir de me le débaucher comme vous faites.

Mad. ARGANTE.

De vous le débaucher, Mhdame, de quels termes vous ſervez-vous s'il vous plaiſt ?

CHAMPAGNE.

Je me ſert de termes qui conviennent fort au ſujet.

Mad. ARGANTE.

Je pourrois bien me ſervir de la ſeule maniere qu'il y a d'y répondre.

ANGELIQUE.

Ah Madame !

LISETTE.

Ne vous emportez point, Madame; Monſieur le Comte vous vangera luy-même, & Madame ſera aſſez punie de ne le point épouſer.

CHAMPAGNE.

Je ne l'épouſerois pas moy, j'auray tout fait pour luy : Dis le contraire, petit ingrat, dis le contraire. Argent comptant, pierreries, & ma vaiſſelle-même. J'ay ſacrifié tout à tes folles dépenſes, & je te ſouffrirois aprés cela dans les bras d'une autre.

ANGELIQUE.

Hé bien, Madame, ſont-ce là des titres pour me forcer à devenir vôtre époux malgré moy ?

LISETTE.

Bon, ſi on épouſoit d'obligation toutes celles qui font ces extravagances, il y a mille jeunes gens qui auroient plus d'une douzaine de femmes.

CHAMPAGNE.

Je n'ay perſonne icy dans mes intereſts, mais ton pere me fera raiſon de tes perfidies, je vais te l'amener, tu n'as qu'à l'attendre, tu n'as qu'à l'attendre.

SCENE XIX.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

NOus amener Monſieur vôtre pere, qu'elle aubade ! on dit que c'eſt l'homme du monde le plus extraordinaire.

ANGELIQUE.

Voila ce que j'appréhendois le plus, je vous l'avouë.

Mad. ARGANTE.

Quelles meſures prendrons-nous ?

ANGELIQUE.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus embaraſſant.

Mad. ARGANTE.

Ne peut-on point trouver quelque moyen ?

ANGELIQUE.

Cherche, inveme, ma pauvre Liſette.

LISETTE.

Attendez.

Mad. ARGANTE.

As-tu imaginé quelque choſe ?

LISETTE.

Il me roulle de petits projets dans la tête : un peu de patience.

Mad. ARGANTE.

Dis nous vîte ce que c'eſt.

LISETTE.

Dites-moy un peu avant toutes choſes, Monſieur vôtre pere eſt-il fort enteſté de cette Marquiſe ?

AN

ANGELIQUE.

On ne peut pas plus ; mais seulement à cause de ma sœur & de ce neveu qui doit l'épouser.

LISETTE.

Et du bien que la tante assure au neveu.

ANGELIQUE.

Justement.

LISETTE.

Nous ne reduirons jamais ce pere là.

Mad. ARGANTE.

Par quelle raison ?

LISETTE.

Par la raison que vous n'avez point de neveu à donner à sa fille. Si Monsieur vôtre fils étoit un garçon à faire les choses de bonne grace encore on pourroit raisonner sur ce principe : Je crois que le voicy ; c'est le hazard qui vous l'amene. Mad. ARGANTE.

Sa visite me peine autant que celle de la Marquise.

SCENE XX.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE, ERASTE, LISETTE.

ERASTE.

IL court un bruit dans le monde, Madame, qui ne me paroist point étrange, & je me suis toûjours attendu ..... Mais que vois je, seroit-ce là le beau-pere que vous me destinez.

ANGELIQUE.

Est-ce vous, Eraste, qui êtes le fils de Madame ?

Mad.

SCENE XXI.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE, ERASTE, LISETTE, MERLIN déguisé en vieillard, CHAMPAGNE déguisé en Marquise.

MERLIN.

HE bien, qu'eſt-ce, où eſt-il ce jeune homme; & morbleu, Madame, n'ayons point de bruit enſemble; Preſtes-moy mon fils pour une demie heure.

Mad. ARGANTE.

Que je vous le preſte, Monſieur, je ne ſçais pas de quels mauvais contes Madame de la Tribaudiere vous a prévenu.

CHAMPAGNE.

Je vous avois bien dit, que je l'emmenerois.

Mad. ARGANTE.

Mais je ne ſuis pas cauſe de tout le mépris que Monſieur voſtre fils a pour elle.

CHAMPAGNE.

Vous voyez, Monſieur, comme on me traitte.

MERLIN.

Le mépris ne fait rien à la choſe, Madame, qu'on ſe mépriſe, qu'on ſe deteſte, on ne laiſſe pas ſouvent de ſe marier. On en vit enſemble plus commodément. Allons, petit drôle, qu'on ſe range à ſon devoir.

ANGELIQUE.

Hé de grace, mon pere!

MER-

MERLIN.

Tu l'épouseras.

ANGELIQUE.

Ne forcez point mon inclination.

Mad. ARGANTE.

Je ne luy fais pas dire comme vous voyez.

MERLIN.

Il l'épousera, Madame, ou je ne suis pas son pere.

Mad. ARGANTE.

Ne vous rendez pas, Monsieur le Comte.

MERLIN.

Voicy tout à propos Monsieur de Bonnefoy mon Notaire, comme si je l'avois mandé.

LISETTE.

Vostre Notaire Monsieur de Bonnefoy : c'est bien le mieux s'il vous plaît. L'affaire est en bon train, ne fait point trop le difficile.

MERLIN.

Tout ira bien, ne te mets pas en peine.

SCENE XXII.

MAD. ARGANTE, ANGELIQUE, ERASTE, LISETTE, MERLIN, CHAMPAGNE, Mr. DE BONNEFOY.

Mr. DE BONNEFOY.

A Toute l'honnorable compagnie presente & avenir : Salut.

MERLIN.

Approchez Monsieur de Bonnefoy, approchez.

Mad. ARGANTE.

Comment, Monsieur, que voulez vous faire.

Mr. DE BONNEFOY.

J'allois passer chez vous en sortant d'icy, Monsieur. J'ay sur moy vos Contracts tout dressez, n'y a que les noms qui sont en blanc.

MERLIN.

Nous ne tarderons pas à les remplir : avec vostre permission, Madame.

Mad. ARGANTE.

Comment, Monsieur, vous prétendez passer vos Contracts dans ma maison ? je ne comprends rien à tout vostre procedé.

MERLIN.

Cela sera fait dans un petit moment.

Mad. ARGANTE.

Monsieur de Bonnefoy, je déchireray vos papiers.

ANGELIQUE.

Hé laissez-le faire, Madame, je me mocque plûtôt que de rien signer contre mon sentiment.

MERLIN.

Oüais, mais voicy un petit fripon, qui devient bien rétif.

CHAMPAGNE.

Vous en étonnez vous ? c'est Madame qui le gaste.

ANGELIQUE.

Hé, mon pere ? rendez justice à vostre choix & au mien; examinez Madame la Marquise; je luy demande pardon de parler ainsi devant elle : mais enfin, elle m'y reduit; voyez son air & ses manieres, & regardez sans prévention les charmes de Madame.

Mad. ARGANTE.

Sans vanité, il a quelque difference.

MERLIN.

Oüy, Madame de la Tribaudiere : le visage plus male à ce qu'il me semble.

ANGELIQUE.

Si vous m'avez donné la vie, ne me la rendez point insuportable.

MERLIN.

Il m'attendrit.

LISETTE.

Courage, Monsieur.

ANGELIQUE.

Et ne me contraignez point à la passer avec une personne que je ne puis souffrir.

Mad. ARGANTE.

Qu'il s'énonce agreablement.

MERLIN.

Oüy, vrayment, il s'explique net, qu'en dites-vous?

CHAMPAGNE.

Je dis que tout cela ne m'étonne point: Vous me l'avez promis, je le veux avoir, ou vostre fille n'aura ny mon bien, ny mon neveu.

MERLIN.

Ah! vous l'aurez, Madame, vous l'aurez. Allons allons, Monsieur de Bonnefoy, j'ay donné ma parole: Elle est inviolable. Ecrivez.

Mad. ARGANTE.

Il fera bien d'aller écrire dans la ruë.

ANGELIQUE.

Hé bien, mon pere, si l'établissement de ma sœur est une chose où vous soyez si sensible, il se rencontre icy une avanture merveilleuse.

MERLIN.

Comment?

ANGELIQUE.

Ma sœur aime tendrement le fils de Madame que vous voyez.

MERLIN.

Ma fille aime Monsieur,

ANGELIQUE.

Oüy, mon pere, & Monsieur est passionnément amoureux d'elle.

MERLIN.

Oüais, mais voicy un amour bien prompt, je n'en avois jamais oüy parler.

Mad. ARGANTE.

Ny moy non plus, vrayment.

ERASTE.

Il y a quelque temps, Madame, que je vous vous ouvrir là-dessus mon cœur, vous ne voulûtes pas m'écouter.

Mad. ARGANTE.

Quoy, c'estoit elle! ....

ERASTE.

Elle-même, Madame, nous en avons parlé cent fois le Comte & moy, sans qu'il sçût ce que je vous suis. Comme j'ignorois les engagemens où il étoit avec vous.

MERLIN.

Je ne m'étonne pas que vous les ayez rencontrés tantost ensemble.

Mad. ARGANTE.

Mais vrayment, cela est tout à fait extraordinaire.

MERLIN.

Voila des incidens qui veulent dire quelque chose, Madame la Marquise.

CHAMPAGNE.

Ce ne sont que des chansons; mais que Madame fasse pour Monsieur son fils, ce que je suis preste à faire pour mon neveu. Je luy donne soixante mille écus en faveur de ce mariage.

LISETTE.

Soixante mille écus.

ANGELIQUE.

Si jamais je vous fus cher, Madame, il est temps de vous declarer.

MERLIN.

Allons, à soixante mille écus ce jeune homme.

Mad. ARGANTE.

Et moy je donne deux cent mille francs à Eraste.

ERAS-

ERASTE.

Que j'ay de graces à vous rendre?

MERLIN.

A deux cent mille francs, une fois, deux cent mille francs.

ERASTE.

Allons, Monsieur de Bonnefoy, remplissez du nom de Madame, & marquez bien les deux cent mille francs.

CHAMPAGNE.

Il me reste pour deux mille écus.

MERLIN.

Attendez, Monsieur, voicy encore.

Le bien, Madame.

CHAMPAGNE.

Oüy, j'y encore pour deux mille écus de pierreries, que je m'oblige de donner à vostre fille.

LISETTE.

Allons, ferme, Madame, il ne faut point laisser aller un si bon marché pour si peu de chose.

MERLIN.

A deux cent six mille six cent livres à cause de la passe des écus.

Mad. ARGANTE.

J'en ay pour plus de vingt mille livres, dont je luy donne la moitié.

MERLIN.

A deux cent dix mille livres une fois, deux fois, à deux cent dix mille livres. Ecrivez, Monsieur de Bonnefoy, adjugé à la plus offrante. Ne voudriez-vous point y mettre quelque chose de plus?

CHAMPAGNE.

Oüy, Monsieur, c'est ainsi que vous me tenez ce que vous m'avez promis.

MERLIN.

Que voulez-vous que je fasse, Madame? je suis engagé de parole avec vous, j'en demeure d'ac-

d'accord ; mais vous ſçavez que depuis quelque temps, la parole eſt l'eſclave de l'intereſt.

CHAMPAGNE.

Vous n'eſtes pas encore où vous penſez, je l'auray mort ou vif, & le Chevalier Jumeau mon neveu, n'eſt pas homme à ſouffrir qu'on faſſe un affront de la ſorte à ſa tante de la Tribaudiere.

SCENE XXIII.

ERASTE, LISETTE, MERLIN, MAD. ARGANTE, ANGELIQUE, MONSIEUR DE BONNEFOY.

ERASTE.

Elle ſort fort irritée.

LISETTE.

Vous voila maîtreſſe du champ de bataille.

MERLIN.

Vous voyez, comme je rends juſtice au merite.

Mad. ARGANTE.

Je n'ay fait tout cecy que pour vous, Monſieur le Comte.

ANGELIQUE.

J'y prends autant de part qu'Eraſte, je vous aſſure.

M. DE BONNEFOY.

Il n'y a plus qu'à ſignet.

Mad. ARGANTE.

Allons, Monſieur.

M. DE BONNEFOY.

Non, Madame, ſignez s'il vous plaiſt. Ces Meſſieurs ne ſigneront qu'aprés la fille.

MERLIN.

Oüy, Madame, c'eſt la regle.

Mad.

Mad. ARGANTE.

Vous ſçavez mieux ces choſes que moi.

MERLIN.

Voila une maladie qui m'a bien donné de la peine. Hé bien, Monſieur, cela eſt-il dans les formes ?

M. DE BONNEFOY.

Il n'eſt plus queſtion maintenant....

MERLIN.

Je vous entends. Hola, Comte accompagnez Monſieur juſqu'au logis ; faites ſigner voſtre ſœur, & l'amenez icy.

Mad. ARGANTE.

Il vaut mieux que nous l'allions trouver tous enſemble.

MERLIN.

Tous enſemble, Madame, non pas s'il vous plaiſt ; il y a de certaines bien-ſeances qu'il eſt bon d'obſerver. Je ſuis rigide en diable moy ſur les bien-ſeances.

LISETTE.

Ne vous a-t'on pas dit que c'eſtoit l'homme du monde le plus bizarre, & le plus capricieux : laiſſez-le faire de peur de quelque inconvenient.

Mad. ARGANTE.

Il faut vouloir ce que vous voulez ; mais ne tardez pas, Monſieur le Comte.

ANGELIQUE.

Je ſeray de retour dans un moment.

SCENE XXIV.

MERLIN, LISETTE, ERASTE, Mad. ARGANTE.

MERLIN.

VOila un petit drôle aſſez bien tourné au moins.

LISETTE.

On n'a que faire de nous le dire.

MERLIN.

Vous n'avez jamais vû sa sœur?

Mad. ARGANTE.

Non, jamais.

MERLIN.

C'est encore un petit charme: Elle luy ressemble comme deux gouttes d'eau. N'est-il pas vray?

ERASTE.

C'est la plus adorable personne du monde, & je ne sçais, Monsieur, comment vous exprimer....

MERLIN.

Le plus joly esprit, vous serez charmée d'avoir une belle-sœur comme elle: car il ne faudra pas la nommer vostre bru.

Mad. ARGANTE.

Non, vrayment.

MERLIN.

Et je ne prétends pas qu'elle vous appelle sa belle mere.

LISETTE.

Cela seroit ridicule.

MERLIN.

Le terme de belle-sœur a quelque chose de bien plus agreable à l'oreille.

Mad. ARGANTE.

Cela me paroist ainsi.

MERLIN.

Il y a quelque chose de trop serieux dans l'autre.

Mad. ARGANTE.

Vous avez raison. Que veut cet homme?

SCE-

SCENE XXV.

MERLIN, LA FLEUR, Mad. ARGANTE, LISETTE, ERASTE.

MERLIN.

C'Eſt mon Page, Madame, le pauvre enfant eſt ſouffié.

LA FLEUR.

Ah, Monſieur!

MERLIN.

Qu'as-tu?

LA FLEUR.

Monſieur.

Mad. ARGANTE.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

LA FLEUR.

Madame de la Tribaudiere.

MERLIN.

Qu'a-t'elle fait?

LA FLEUR.

Elle enleve Monſieur le Comte.

Mad. ARGANTE.

Elle enleve Monſieur le Comte.

LISETTE.

L'effrontée, enlever un homme.

LA FLEUR.

Elle a le diable au corps; elle enleve auſſi le Notaire. Elle les guettoit au ſortir d'icy.

MERLIN.

Madame de la Tribaudiere enleve mon enfant. Elle l'épouſera.

Mad. ARGANTE.

Comment, Monſieur, elle l'épouſera?

MERLIN.

Eſt-ce que vous voudriez l'épouſer, vous, aprés un tel affront.

Mad. ARGANTE.

Cela ne deſ-honnote point un jeune homme : il faut faire vos diligences.

MERLIN.

Elles ſeroient inutiles, Madame, cette Madame de la Tribandiere eſt une étrange femme, & je crains bien qu'on n'ait jamais aucunes nouvelles, ny d'elle, ny de mon fils.

Mad. ARGANTE.

Ah juſte Ciel, que dites-vous !

MERLIN.

Et je ſuis ſi deſeſperé moy-même, que je crois qu'on n'entendra jamais parler du pere.

Mad. ARGANTE.

Je meurs de chagrin, ne m'abandonne pas, Lilette ; je vais faire informer de tout cecy.

MERLIN.

Elle aura peine à trouver des témoins.

ERASTE.

Que je crains ſon reſſentiment quand elle ſera détrompée.

MERLIN.

Il faudra bien qu'elle prenne patience ; ne ſongez qu'à voſtre bonheur. Vous allez poſſeder Angelique, vous devez eſtre content : Je voudrois de tout mon cœur que la Compagnie le fuſt auſſi.

FIN.

LES BOURGEOISES A LA MODE, *COMEDIE.*

PAR

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. C C V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Wessf.

LA
INTRODUCTION
A LA
VIE DU MONDE
CONSIDÉRÉ

A MADAME.
DES HOULIERES.

MADAME,

Le grand ſuccés de cette Comedie eſt qu'une ſuite des applaudiſſemens que vous lui avez donnez dans la lecture que j'ai eu l'honneur de vous en faire. Agréez, je vous prie, que je vous en remercie publiquement, & qu'en vous la dédiant je lui aſſure une éternelle réüſſite pour l'avenir. Tout ce qu'il y auroit jamais de perſonnes d'eſprit, & de bon goût, ſe feront toûjours un devoir de regler leurs ſentimens ſur les vôtres, & vous êtes en droit de decider ſouverainement du prix des Ouvrages & du Merite des Hommes. Je vous avoüe de bonne foi, MADAME, que c'eſt ce qui me fait rechercher avec empreſſement l'honneur de vôtre eſtime, & je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour meriter celle de tout le monde. Je ſuis avec reſpect.

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéiſſant ſerviteur,
DANCOURT.

ACTEURS.

Mr. SIMON, Notaire.
ANGELIQUE, Femme de Mr. Simon.
Mr. GRIFEARD, Commiſſaire.
ARAMINTE, Femme de Mr. Griffard.
MARIANE, Fille de Mr. Simon.
LISETTE, Fille de Chambre d'Angelique.
Me. AMELIN, Marchande.
LE CHEVALIER, Amoureux de Mariane.
FRONTIN, Intriguant.
Mr. JOSSE Orfévre.
JASMIN, Laquais d'Angelique.

La Scene eſt à Paris, dans le Logis de Monſieur Simon.

LES BOURGEOISES A LA MODE.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Frontin, as-tu donné mon billet à Liſette ?

FRONTIN.

J'arrive comme vous, je n'ai encore vû perſonne ; mais j'ai apris en ville une trés-fâcheuſe nouvelle.

LE CHEVALIER.

Quelle nouvelle, de quoi s'agit-il ?

FRON-

FRONTIN.

Il faut quitter ce Païs-ci.

LE CHEVALIER.

Et la raison?

FRONTIN.

Il s'y forme un orage épouvantable.

LE CHEVALIER.

Comment?

FRONTIN.

On a fait de mauvais raports à la Justice.

LE CHEVALIER.

A la justice, que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce jeune homme à qui vous gagnâtes l'autre jour ces deux mille écus qu'il avoit de toutes pour faire cette Compagnie de Cavalerie.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

FRONTIN.

Il est fâché de les avoir perdus.

LE CHEVALIER.

Tu me dis là une belle nouvelle, hé qui en doute.

FRONTIN.

Ce n'est pas tout, il a eu l'indiscretion de s'en plaindre.

LE CHEVALIER.

Tant pis pour lui.

FRONTIN.

Tant pis pour vous, car on informe.

LE CHEVALIER.

Que cela ne t'embaraſſe point, je me soucie bien d'affaire.

FRONTIN.

Ecoutez, vous menez une vie diablement libertine, franchement.

LE CHEVALIER.

Cela commence à me fatiguer, je veux changer.

FRONTIN.

Nous sommes furieusement décriez dans Paris.

LE

LE CHEVALIER.

Si le deſſein que j'ai peut réuſſir, je reparerai cela quelque jour.

FRONTIN.

Il n'y a preſque plus que cette maiſon où vous ne ſoyez pas tout-à-fait connu.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher d'en profiter.

FRONTIN.

C'eſt bien dit, attrapons encore ces gens-ci, & faiſons grace au reſte de la nature.

LE CHEVALIER.

La petite fille de Monſieur le Notaire, chez qui nous ſommes, l'aimable & jeune Mariane, eſt un des meilleurs partis qu'il y ait à Paris.

FRONTIN.

Et ſa belle-mere, Madame la Notaire, une des plus grandes dépenſieres qu'il y ait au monde; il ne lui manque que de l'argent.

LE CHEVALIER.

C'eſt une femme de fort bon ſens, qui aime les plaiſirs, le jeu, la compagnie, & depuis deux jours je me ſuis aviſé de lui perſuader de donner à jouer chez elle, pour avoir occaſion d'y venir plus ſouvent, & pouvoir entretenir Mariane de la tendreſſe que j'ai pour elle.

FRONTIN.

Cela eſt fort bien imaginé; mais Monſieur le Notaire que dira-t-il à cela?

LE CHEVALIER.

Lui? c'eſt un bon homme qui n'a preſque pas le ſens commun.

FRONTIN.

Cependant il n'a pas le goût mauvais; il eſt amoureux d'Araminte, comme vous ſavez.

LE CHEVALIER

De la femme du Commiſſaire?

FRONTIN.

Juſtement. C'eſt moi qui ſuis le confident de cette affaire.

LE

LE CHEVALIER.

Ne le voila pas mal adreſſé, Araminte & ſa femme ſont intimes amies.

FRONTIN.

Cela ne gâtera rien, au contraire, ſi elles ont de l'eſprit elles profiteront de l'avanture; & pour vous ſi vous en uſez bien avec moi, car enfinnous nous connoiſſons comme vous ſçavez. Il faut être bon Prince, nous tâcherons de vous faire épouſer Mariane. Voici deja vôtre billet que je vai donner à Liſette. Allez cependant ſonger à faire taire le petit homme aux deux mille écus dans l'affaire où vous allez vous embarquer; une avanture d'éclat ne vaudroit pas le diable.

SCENE II.

FRONTIN *ſeul.*

L'Heureuſe choſe que d'être né avec de l'eſprit. Oh pour cela Monſieur le Chevalier eſt un des premiers hommes qu'il y ait au monde. Le jeu, les femmes, tout ce qui ſert à ruiner les autres, eſt ce qui lui fait faire figure, & tout ſon revenu n'eſt qu'en fond d'eſprit. Patience, je ne dis mot, mais ma foi s'il ne fait ma fortune avec la ſienne je gâterai bien ſes affaires.

SCENE III.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

AH! ah! c'eſt toi, bonjour, Frontin.

FRONTIN.

Bonjour Liſette. Ta Maîtreſſe eſt-elle habilée.

LISETTE.

Ouy, mais c'eſt une grande merveille, & nous n'avons pas coûtume d'être ſi diligentes.

FRONTIN.

Et ſçais-tu bien qu'il eſt prés de midi?

LISETTE.

Cela ne fait rien. Comme nous ne nous couchons que le matin, nous ne nous levons que le ſoir ordinairement.

FRONTIN.

Et vous vous promenez toute la nuit.

LISETTE.

Oh cela va bien changer. Monſieur le Chevalier a conſeillé à Madame d'établir ici avec Araminte de petites parties de plaiſir & de jeu. Nous ne ſortirons plus ſi ſouvent, & dans le fond il y a quelque raiſon. Il vaut mieux recevoir chez ſoi compagnie que de l'aller chercher en ville.

FRONTIN.

Et le Mari ſçait-il quelque choſe de ce deſſein?

LISETTE.

Non pas encore. Mais quand cela ſera ne le verra-t-il pas bien ſans qu'on lui diſe: c'eſt un homme qui n'eſt pas tout-à-fait le maître, comme tu ſçais.

FRONTIN.

Bon pour faire la femme de qualité. On dit que ta Maîtreſſe le fait quelquefois paſſer pour ſon homme d'affaires.

LISETTE.

Le grand malheur! Eſt-ceci la ſeule maiſon de ta connoiſſance où les Maris ne ſont que les premiers domeſtiques de leurs Femmes?

FRONTIN.

Il y a mille Bourgeois dans ce goût là.

LISETTE.

Il n'eſt rien tel que de mettre les gens ſur un bon pié.

FRON-

FRONTIN.

Oh Diable, pour bien dreſſer un Mari tu es la premiere Fille du monde.

LISETTE.

Venons au fait. Qu'eſt-ce qui t'ameine ici?

FRONTIN.

Bien des choſes. J'y viens de la part d'Araminte, de celle de Monſieur le Chevalier, & de la mienne.

LISETTE.

Comment de la tienne?

FRONTIN.

Oüy, mon enfant, j'ai une impatience terrible de devenir ton premier domeſtique.

LISETTE.

Rien ne preſſe encore. Veux-tu parler à Madame?

FRONTIN.

Oüy, vraiment, comme laquais d'Araminte j'ai un billet à lui rendre.

LISETTE.

Hé bien, viens, tu n'as qu'à me ſuivre.

FRONTIN.

Et attens, attens. Comme Valet de chambre de Monſieur le Chevalier j'ai des affaires ſerieuſes à te communiquer.

LISETTE.

Comment donc, tu te mêles de bien des métiers, à ce qu'il me ſemble?

FRONTIN.

Il eſt vrai, je ſuis le garçon de France le plus employé. Valet de chambre de l'un, laquais de l'autre, gríſon de celle-ci, eſpion de celle-là. Je fais tout avec une diſcretion admirable. Dans la plûpart des avantures dont je me mêle, je ſuis preſque toujours pour & contre, je conduis quelquefois les affaires de la Femme & celles du Mari tout enſemble. Je ſçai toujours tout, & ne dis jamais rien, & je ne cherche qu'à faire plaiſir à tout le monde.

LISETTE.

Voila un fort joli caractere : Mais dis vîte, qu'as-tu à me me faire ſçavoir de la part du Chevalier ?

FRONTIN.

Qu'il eſt amoureux de Mariane.

LISETTE.

De Mariane !

FRONTIN.

Oüy d'elle-même, & il m'a chargé de te la demander en mariage.

LISETTE.

En mariage à moi !

FRONTIN.

Et ce que tu ne ſçais pas que pour épouſer des Filles de Bourgeois ce n'eſt point aux Peres que de jeunes gens de condition s'adreſſent à preſent.

LISETTE.

Mon Dieu, Frontin, que tu as de malice !

FRONTIN.

Non vrriment, cela étoit bon autrefois ; mais aujourd'hui les manieres ſont bien differentes : on prend ſeulement l'avis de la petite Fille, on tâche d'avoir l'agrément de la Fille de chambre, & quand on ne peut plus cacher la choſe, on en informe la famille.

LISETTE.

Cela eſt de fort bon ſens. Monſieur le Chevalier t'a-t-il expliqué ſon amour ?

FRONTIN.

Ses yeux ont tâché de ſe faire entendre.

LISETTE.

Hé bien ?

FRONTIN.

Ceux de Mariane n'ont rien compris : Mais pour rendre la choſe plus intelligible, voila un petit Billet que tu es priée de lui faire lire.

LISETTE.

Tres-volontiers.

FRONTIN.

Nous en aurons bien-tôt réponſe.

LISETTE.

Ceſt ce que je ne ſçai point, Mariane n'eſt pas ſouvent avec ſa belle-mere, Monſieur le Notaire qui eſt Bourgeois depuis les pieds juſqu'à la tête, ne veut pas que ſa Fille prenne les manieres de ſa Femme, & nous n'avons point avec elle tout le commerce qu'elle voudroit bien avoir avec nous.

FRONTIN.

Voici ta Maîtreſſe.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGELIQUE.

Il n'eſt encore venu perſonne? Ah te voila, que veux-tu Frontin?

FRONTIN.

Vous rendre un Billet d'Araminte, Madame. *à Liſette* Songe à celui de Monſieur le Chevalier.

LISETTE.

Ne te mets pas en peine.

ANGELIQUE. *après avoir lû.*

Voila qui eſt bien. Puiſqu'elle doit venir il n'y a point de réponſe, je lui ferai moi-même.

SCE-

A MADAME.
DES HOULIERES.

MADAME,

Le grand ſuccés de cette Comedie n'eſt qu'une ſuite des applaudiſſemens que vous lui avez donnez dans la lecture que j'ai eu l'honneur de vous en faire. Agréez, je vous prie, que je vous en remercie publiquement, & qu'en vous la dédiant je lui aſſure une éternelle réuſſite pour l'avenir. Tout ce qu'il y aura jamais de perſonnes d'eſprit, & de bon goût, ſe feront toûjours un devoir de regler leurs ſentimens ſur les vôtres, & vous êtes en droit de decider ſouverainement du prix des Ouvrages & du Merite des Hommes. Je vous avouë de bonne foi, MADAME, que c'eſt ce qui me fait rechercher avec empreſſement l'honneur de vôtre eſtime, & je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour meriter celle de tout le monde. Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéiſſant ſerviteur,
DANCOURT.

ACTEURS.

Mr. SIMON, Notaire.
ANGELIQUE, Femme de Mr. Simon.
Mr. GRIFEARD, Commissaire.
ARAMINTE, Femme de Mr. Griffard.
MARIANE, Fille de Mr. Simon.
LISETTE, Fille de Chambre d'Angelique.
Me. AMELIN, Marchande.
LE CHEVALIER, Amoureux de Mariane.
FRONTIN, Intriguant.
Mr. JOSSE Orfévre.
JASMIN, Laquais d'Angelique.

La Scene est à Paris, dans le Logis de Monsieur Simon.

on a de l'eſprit, il eſt bien fâcheux, faute de rang & de naiſſance, de ne pouvoir le mettre dans tout ſon jour.

LISETTE.

Hé pourquoi vous contraindre, qui vous retient, abandonnez-vous toute à vôtre genie, commencez par donner à joüer, recevez grand monde; il y a mille Bourgeoiſes des plus roturieres qui n'ont pas d'autre titre pour faire les Femmes de conſequence.

ANGELIQUE.

Hé bien n'en parlons plus, Liſette, c'en eſt fait, me voila déterminée.

LISETTE.

Nous avons déja dans nos interêts un Commiſſaire, Madame, le Mari d'Araminte, & ce n'eſt pas peu de choſe à Paris pour des joüeuſes de profeſſion, que la faveur d'un Commiſſaire.

ANGELIQUE.

Ne comptons point trop là-deſſus, le Mari d'Araminte eſt un homme fort extraordinaire, & qui n'aime point à faire plaiſir à ſa Femme.

LISETTE.

Il n'importe, je veux vous ménager ſa protection moi, laiſſez-moi faire. Ce qui m'embaraſſe le plus, c'eſt que nous ne ſommes pas bien en argent comptant.

ANGELIQUE.

Et que je ne ſçai quel tour faire à mon Mari pour en attraper; l'affaire de mon diamant l'a déja mis dans une colere épouventable.

LISETTE.

Il commence pourtant à croire que vous l'avez en effet perdu, & il me ſemble que nous pourrions à preſent riſquer de le vendre.

ANGELIQUE.

Point du tout, il a fait courir des billets chez les Orfévres.

FRONTIN.

Il faut quitter ce Païs-ci.

LE CHEVALIER.

Et la raison?

FRONTIN.

Il s'y forme un orage épouvantable.

LE CHEVALIER.

Comment?

FRONTIN.

On a fait de mauvais raports à la Justice.

LE CHEVALIER.

A la justice, que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce jeune homme à qui vous gagnâtes l'autre jour ces deux mille écus qu'il avoit de toucher pour faire cette Compagnie de Cavalerie.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

FRONTIN.

Il est fâché de les avoir perdus.

LE CHEVALIER.

Tu me dis là une belle nouvelle, hé qui en doute.

FRONTIN.

Ce n'est pas tout, il a eu l'indiscretion de s'en plaindre.

LE CHEVALIER.

Tant pis pour lui.

FRONTIN.

Tant pis pour vous, car on informe.

LE CHEVALIER.

Que cela ne t'embaraſſe point, je me tirerai bien d'affaire.

FRONTIN.

Ecoutez, vous menez une vie diabolique Albertine, franchement.

LE CHEVALIER.

Cela commence à me fatiguer, je le veux.

FRONTIN.

Nous sommes furieusement décriez dans Paris.

LE

LE CHEVALIER.

Si le dessein que j'ai peut réussir, je reparerai cela quelque jour.

FRONTIN.

Il n'y a presque plus que cette maison où vous ne soyez pas tout-à-fait connu.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher d'en profiter.

FRONTIN.

C'est bien dit, attrapons encore ces gens-ci, & faisons grace au reste de la nature.

LE CHEVALIER.

La petite fille de Monsieur le Notaire, chez qui nous sommes, l'aimable & jeune Mariane, est un des meilleurs partis qu'il y ait à Paris.

FRONTIN.

Et sa belle-mere, Madame la Notaire, une des plus grandes dépensieres qu'il y ait au monde; il ne lui manque que de l'argent.

LE CHEVALIER.

C'est une femme de fort bon sens, qui aime les plaisirs, le jeu, la compagnie, & depuis deux jours je me suis avisé de lui persuader de donner à jouer chez elle, pour avoir occasion d'y venir plus souvent, & pouvoir entretenir Mariane de la tendresse que j'ai pour elle.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé; mais Monsieur le Notaire que dira-t-il à cela?

LE CHEVALIER.

Lui? c'est un bon homme qui n'a presque pas le sens commun.

FRONTIN.

Cependant il n'a pas le goût mauvais, il est amoureux d'Araminte, comme vous l'avez.

LE CHEVALIER

De la femme du Commissaire?

FRONTIN.

Justement. C'est moi qui suis le confident de cette affaire.

M. AMELIN.

Je vous demande pardon, Madame, c'eſt celui d'une Comteſſe dont je ne puis tirer d'argent. Je lui ay depuis ſix mois fourni trois paires de hanches, il n'y a pas moyen que j'en ſois payée.

LISETTE.

Ce ſont pourtant là des choſes qu'on devroit payer comptant, pour ne pas faire crier les Marchands.

M. AMELIN.

Voila vôtre memoire, Madame.

ANGELIQUE.

Voyons. *Pour l'idée d'une coëffure extraordinaire.* Ah je me reconnois à la coëffure : mais vôtre memoire eſt furieuſement long, vous croyez que je lirai tout cela, Madame Amelin, je ſuis trop pareſſeuſe.

M. AMELIN.

Voyez ſeulement le total, Madame, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Somme totale, trois cens dix livres.

LISETTE.

Il n'y a que trois cens dix lives. En verité, Madame, il vous en coûte bien peu pour être mieux miſe que les autres.

ANGELIQUE.

Liſette, allez dire à mon homme d'affaires qu'il vous donne trois cens dix livres, dépêchez, n'entendez-vous pas? trois cens dix livres, cela eſt-il ſi difficile à comprendre.

LISETTE.

Non, Madame, je comprens fort bien trois cens dix livres.

ANGELIQUE.

Hé bien puiſque vous comprenez, cela ſuffit, allez vîte.

LISETTE.

Voila de l'argent bien comptant pour Madame Amelin.

SCE-

SCENE VIII.

ANGELIQUE, Mad. AMELIN.

ANGELIQUE.

LE commerce que vous faites vous donne bien de la peine, Madame Amelin.

M. AMELIN.

Ouy, Madame, & l'on ne gagne pas grand chose, comme vous voyez.

ANGELIQUE.

La pauvre femme. Vous faites quelquefois des pertes considerables?

M. AMELIN.

Il m'est dû plus de dix mille livres, dont je n'aurai jamais dix pistoles.

ANGELIQUE.

La pauvre Femme. Vous avez beaucoup d'enfans, Madame Amelin?

M. AMELIN.

Je n'ai qu'un grand garçon, qui me fera mourir de chagrin, je pense.

ANGELIQUE.

Comment donc?

M. AMELIN.

Je ne sçai où il prend de l'argent; mais il est toujours avec de belles Dames, il joüe avec de grands Seigneurs, & il dit à tous ceux qui me connoissent que je ne suis que sa mere nourrice.

ANGELIQUE.

En verité voila un mauvais petit caractere.

M. AMELIN.

Helas! Madame, c'est comme tout le monde est aujourd'hui. On veut paroître ce qu'on n'est pas, & c'est ce qui perd bien de la jeunesse.

ANGELIQUE.

Elle a raison.

M. AMELIN.

A cela prés Janot eſt bon garçon, & je ne puis m'empêcher de l'aimer.

ANGELIQUE.

Elle parle à merveille. Adieu Madame Amelin, une petite affaire m'oblige à vous quitter. Liſette va vous apporter vôtre argent.

M. AMELIN.

Madame, je vous ſuis bien obligée.

SCENE IX.

M. AMELIN *ſeule.*

AH que voilà une brave Dame, ne ſe pas donner ſeulement la peine de lire des parties. Si toutes les autres étoient comme elle, j'aurois bien-tôt dequoi faire rouler un bon caroſſe.

SCENE X.

LE CHEVALIER, M. AMELIN.

LE CHEVALIER.

JE ne ſçai ſi Liſette aura déja donné à Mariane le Billet.....

M. AMELIN.

Miſericorde, que vois-je!

LE CHEVALIER.

Ah Ciel!

Me.

Mad. AMELIN.

Je ne me trompe point, c'eſt Jannot Hé mon cher enfant, que viens-tu faire ici ?

LE CHEVALIER.

Qu'elle rencontre!

Mad. AMELIN.

Comme le voila brave. Tu as beau faire Jannot, je ſuis ta mere, & quoique tu ſois un méchant enfant, bon ſang ne peut mentir, je t'aime toujours, Jannot, mon pauvre Jannot.

LE CHEVALIER.

Il ne me pouvoit arriver une avanture plus cruelle.

Mad. AMELIN.

Qu'il a bonne mine ! Mais eſt-il poſſible que j'aye fait ce garçon là.

LE CHEVALIER.

Vous perdez toutes mes affaires.

Mad. AMELIN.

Comment, quelles affaires, Jannot.

LE CHEVALIER.

Hé ne m'appellez point ici de ce nom, je vous en conjure.

Mad. AMELIN.

Quoi, qu'eſt-ce à dire, n'eſt-tu pas mon enfant ? ne voudrois-tu point que je t'apelaſſe Monſieur ? Ecoûte, je ſçai les contes que tu fais, tu as honte de m'apeller ta mere.

LE CHEVALIER.

Non, je vous aime, je vous reſpecte ; mais ſi vous me faites connoître ici, vous ruïnez les plus belles eſperances du monde.

Mad. AMELIN.

Quelles eſperances ?

LE CHEVALIER.

Un mariage conſiderable.... Nous ne ſommes point en lieu de nous expliquer.

Mad. AMELIN.

Mon cher enfant.

LE CHEVALIER.

Hé de grace.....

Mad. AMELIN.

Mais dis-moi donc.....

LE CHEVALIER.

J'irai chez vous dans un moment vous informer de toutes choses.

Mad. AMELIN.

Ah! qu'il y aura de gens fâchez dans le quartier, si c'eſt tout de bon que Jannot fait fortune.

LE CHEVALIER.

Voici quelqu'un, contraignez-vous, & ne me trahiſſez point, je vous prie.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, Mad. AMELIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

HE bonjour ma pauvre Liſette.

LISETTE.

Comment donc vous êtes ſeul, Monſieur le Chevalier?

Mad. AMELIN.

Monſieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Ne ſçachant à qui m'adreſſer, en t'attendant j'allois faire connoiſſance avec Madame.

Mad. AMELIN.

Le joli garçon! il eſt effronté comme un Page.

LE CHEVALIER.

Qui eſt cette femme, Liſette?

LISETTE.

C'eſt une eſpéce de Marchande qui fournit des Modes à Madame.

LE CHEVALIER.

Frontin t'a-t'il donné un Billet ?

LISETTE.

Oüy ; mais je n'ai point vû Mariane.

LE CHEVALIER.

Ah juste Ciel !

Mad. AMELIN.

Qu'il entend bien cela.

LISETTE.

Ne voulez-vous pas voir Madame ?

LE CHEVALIER.

Ma vie & ma fortune sont en tes mains, Ma chere Lisette.

LISETTE.

Entrez, entrez, je vous en rendrai bon compte.

Mad. AMELIN.

Comme il les attrape.

LE CHEVALIER.

Adieu Madame.

Mad AMELIN.

Monsieur vôtre tres-humble servante.

SCENE XII.

Mad. AMELIN, LISETTE.

Mad. AMELIN.

Voilà un aimable petit Gentilhomme.

LISETTE

Il vous revient assez à ce qu'il me semble.

Mad. AMELIN.

J'aime les gens de qualité, c'est mon foible ; ils ont toujours de petites manieres qui les distinguent, & l'on fait bien son compte avec eux, n'est il pas vrai ?

LISETTE.

Le bon temps est passé, Madame Amelin, les gens de qualité n'ont point autrefois d'autres

gent de reste. Voila Madame, par exemple.....

Mad. AMELIN.

Hé bien ?

LISETTE.

Elle ne vous doit que trois cens dix livres.

Mad. AMELIN.

Hé bien ?

LISETTE.

Hé bien, il n'y a pas de fonds pour vous les payer.

Mad. AMELIN.

Qu'eſt-ce à dire, il n'y a pas de fonds pour trois cens dix livres ?

LISETTE.

C'eſt une malice de nôtre homme d'affaires, qui n'aime point à donner de l'argent.

Mad. AMELIN.

La vilaine choſe qu'un homme d'affaires.

LISETTE.

Vous êtes bien heureuſe que ce ne ſoit pas un Intendant, vous attendriez bien d'avantage.

Mad. AMELIN.

Mais Madame jouë quelquefois, & quand elle gagne.....

LISETTE.

Oh quand elle gagneroit mille piſtoles, elle aimeroit mieux mourir que d'en acquiter la moindre dette ; c'eſt une choſe ſacrée que l'argent du jeu, dantre ce ſont des fonds pour le plaiſir, où l'on ne touche point pour le neceſſaire.

Mad. AMELIN.

Comment ferons-nous donc ?

LISETTE.

Si vous étiez Femme d'accommodement, Madame Amelin.

Mad. AMELIN.

Hé bien ?

LISETTE.

Madame a beſoin de cent Louis, elle vous en doit

doit trente, faites lui prêter six cens écus, elle vous payera vos trois cens dix livres.

Mad. AMELIN.

L'accommodement est admirable, vous vous moquez de moi, je pense.

LISETTE.

Non, je ne me moque point. Voila un Diamant de trois cens pistoles qu'on vous donneroit pour nantissement; voyez si le parti vous accommode.

Mad. AMELIN.

Un diamant, ah c'est autre chose. Et quand lui faut-il cet argent?

LISETTE.

Dans le moment même si cela se peut.

Mad. AMELIN.

Passez chez moi dans un quart d'heure, & aportez la bague, vous trouverez vôtre argent tout compté. Adieu Mademoiselle Liseste.

SCENE XIII.

LISETTE *seule.*

Adieu Madame Amelin. Nous aurons donc de l'argent comptant, & nous donnerons à joüer, Dieu merci. Tout se dispose à merveilles pour ma petite fortune. La passion du Chevalier, l'humeur de sa Maitresse, qui ne songe qu'à ruiner son Mari: elle achette, chez, vend à bon marché, met tout en gage; je suis son Intendante. Voila comme les Maitresses deviennent soubrettes, & comme les soubrettes deviennent quelquefois Maitresses à leur tour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

MAis quelle distraction, Chevalier, vous paroissez embaraſſé, vous me répondez ſans faire attention à ce que vous dites.

LE CHEVALIER.

Je ſonge à la paſſion de Monſieur vôtre Mari pour Araminte, Madame.

ANGELIQUE.

S'il étoit un peu moins vilain, & qu'Araminte eut l'eſprit....

LE CHEVALIER.

Pour l'eſprit d'Araminte, j'oſe quaſi vous en répondre, & malgré l'avarice de vôtre Epoux, ſi vous n'étiez point un peu trop intéreſſée dans les dépenſes qu'il pourroit faire....

ANGELIQUE.

Intéreſſée dans ſes dépenſes moi, qu'on le ſache, Chevalier, pourvû que j'en profite, je n'y prendrai d'autre intérêt que celui de ménager ſes dépoüilles.

LE CHEVALIER.

En verité, Madame, vous êtes une Femme de bon eſprit.

ANGELIQUE.

Cela nous mettoit en fond pour l'établiſſement de jeu que nous voulons faire.

LE

LE CHEVALIER.

Vous avéz raiſon.

ANGELIQUE.

Que vous veut Frontin?

SCENE II.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

A-tu quelque choſe à me dire?

FRONTIN.

L'affaire des deux mille écus va mal, Monſieur, on decrete.

ANGELIQUE.

Que dit-il?

LE CHEVALIER.

Je ne ſçai, Madame. Veux-tu parler haut.

FRONTIN.

Monſieur.....

LE CHEVALIER.

Hé bien, Monſieur.

FRONTIN.

Je vous dis Monſieur que.....

LE CHEVALIER.

L'impertinent. Quelqu'un m'attend au logis, n'eſt-ce pas?

FRONTIN.

Oüy, Monſieur, juſtement, deux Marquiſes, une Comteſſe, un Partiſan; trois Abbez autant de faineants; ce Commis de la Doüane, & ce petit Epicier ſont au logis qui vous attendent.

LE CHEVALIER.

Ce maraut là fait toujours miſere de rien. Ce ſont

ſont des gens qui me perſecutent, Madame, pour ſçavoir quand on commencera à joüer chez vous.

ANGELIQUE.

Allez vîte leur dire que nous ouvrirons demain ſans faute, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame.... ..

ANGELIQUE.

Ne faites point façon de me laiſſer ſeule, je ne ſerai pas long-temps ſans compagnie.

SCENE III.

ANGELIQUE, JASMIN

ANGELIQUE.

HOla Jaſmin.

JASMIN.

Que vous plaît-il, Madame.

ANGELIQUE.

Qu'on diſe à Mariane de deſcendre.

JASMIN.

Son Maître de Claveſſin eſt avec elle.

ANGELIQUE.

Liſette ne revient point de chez Madame Amelin. Cette folle d'Araminte me fait attendre. La fatigante choſe que le moindre moment d'inquietude.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AH te voila, tu as bien tardé.

LISETTE.

C'eſt l'impatience d'avoir de l'argent qui vous a fait trouver le tems ſi long.

ANGELIQUE.

M'en apportes-tu?

LISETTE.

Madame Amelin a pris ſes trois cens dix livres. : voila ce qui vous reſte des ſix cens écus.

ANGELIQUE.

Prenons bien garde que mon Mari ne ſoupçonne rien de tout ceci. Liſette.

LISETTE.

Que vous êtes bonne, Madame.

ANGELIQUE.

Je lui épargne ces ſortes de petits chagrins autant qu'il m'eſt poſſible.

LISETTE.

Et cependant il ſe plaint encore.

ANGELIQUE.

Tous les hommes en ſont logez là, ce ſont des animaux grondans que les Maris.

LISETTE.

Que vous les définiſſez bien.

ANGELIQUE.

Je les connois, le mien me divertit quelquefois avec ſon humeur bouruë, & je voudrois qu'il lui prit envie de quereller aujourd'hui pour me deſennuyer.

LISETTE.

C'eſt un plaiſir qu'il eſt facile de vous faire

faire avoir, & je me charge de cela, moi.

ANGELIQUE.

Des coëffes, Liſette, une écharpe.

LISETTE.

Où allez vous donc.

ANGELIQUE.

Je vai dépenſer de l'argent, puiſque j'en ai. J'ai beſoin de mille choſes. des tables, des cornets, des dez, & des cartes. Il faut de tout cela dans une maiſon où l'on veut recevoir compagnie.

LISETTE.

Nous allons donc bien nous ennuïer.

ANGELIQUE.

Le mieux du monde. J'attens Araminte, je veux qu'elle m'aide à faire toutes mes emplettes.

LISETTE.

Vous n'attendez pas long-tems, la voici.

SCENE V.

ANGELIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE.

HE' bonjour mon aimable petite.

ANGELIQUE.

Ma chere bonne, comment te portes-tu?

ARAMINTE.

Comme une Femme qui n'a pas dormi vingt-quatre heures.

LISETTE.

Vous voila pourtant bien éveillée.

ANGELIQUE.

Qui a donc troublé ton repos?

ARA-

ARAMINTE.

Ne t'allarmes point, ce n'eſt pas ton Mari, je ne l'aime pas au moins.

ANGELIQUE.

Tu as fait une belle conquête, & je t'en felicite.

ARAMINTE.

Il ne tient qu'à moi de le ruiner, tout ſon bien eſt à mon ſervice.

LISETTE.

Hé mort de ma vie prénez toûjours à bon compte, il n'y a point de mal à ruiner un Mari quand ſa femme partage les revenans bon de l'avanture.

ARAMINTE

Qu'il ne ſçache pas que vous êtes mes confidentes, je vous prie.

ANGELIQUE.

Je n'abuſerai pas de ton ſecret. A quoi es-tu paſſé la nuit?

ARMINTE.

A chercher dans ma tête tous les moyens imaginables de faire enrager mon Mari.

LISETTE.

Voila un amuſement fort agreable.

ANGELIQUE.

Ah ces idées t'ont fait plaiſir, je ne m'étonne plus de te voir un ſi bon viſage.

ARAMINTE.

C'eſt un homme qui perd l'eſprit, & qui me le fait perdre. Il veut & ne veut plus dans le moment même. Tantôt complaiſant juſques à l'excés, puis auſſi-tôt brutal à la fureur: quelquefois content d'une choſe que lui déplait un quart d'heure aprés. Il querelle toûjours ſans ſujet, & pour vivre en repos avec lui on ne ſçait jamais quel parti prendre.

ANGELIQUE.

Voila des inégalitez impardonnables

A RA-

ARAMINTE.

Il faut que vous m'aidiez à le rendre raisonnable, & à me vanger de ses caprices.

LISETTE.

Que ce soit donc en tout bien & en tout honneur : pour mettre un Mari à la raison on s'en écarte quelquefois ; & ces biais-là ne vallent jamais rien, quoi qu'ils soient les plus à la mode.

ARAMINTE.

Pour moi je ne sçaurois mieux faire enrager mon bourru qu'en lui arrapant de l'argent.

LISETTE.

En ce cas nous sommes de la partie. Un Mari fâcheux & avare est un ennemi public, contre qui toutes les Femmes ont interêt de se declarer : ç'a voyons, comment faut-il s'y prendre ?

ANGELIQUE.

Nous le verrons tantôt. Tu as la bas un carosse.

ARAMINTE.

Oüy vraiment, où veux-tu aller ?

ANGELIQUE.

Je te le dirai, sortons ensemble.

ARAMINTE.

Que Lisette vienne donc avec nous, tout en roulant nous parlerons de nos affaires.

LISETTE.

Non pas s'il vous plaît, j'ai ici les miennes, & vous vous passerez bien de moi.

ANGELIQUE.

Tu n'as qu'à me dire tes projets, je te ferai confidence des miens, & nous trouverons moyen de les mettre en œuvre.

LISETTE.

Et je corrigerai le plan moi, s'il en est besoin.

ARAMINTE.

Adieu Lisette.

SCE-

SCENE VI.

LISETTE. *seule.*

LEs aimables petites perſonnes. Elles vont tenir entr'elles un petit conſeil contre leurs Maris, & ſans cela que feroient-elles. Grace à l'avarice & à la bizarrerie des hommes, c'eſt aujourd'hui la plus neceſſaire occupation qu'ayent les Femmes. Mais voici Mariane fort à propos, n'ai-je point perdu le Billet du Chevalier, non. Sçachons un peu ce qu'elle a dans l'ame avant que de lui parler de cette affaire.

SCENE VII.

LISETTE, MARIANE.

MARIANE.

QUe me veut ma belle-mere, Liſette, on m'a dit qu'elle me demande?

LISETTE.

Elle vient de ſortir, & apparemment elle ne vous vouloit rien de fort preſſé.

MARIANE.

Je venois lui donner le bonjour, & je retourne dans ma chambre.

LISETTE.

Hé non non, je vous veux quelque choſe moi, & Madame n'avoit rien de ſi intereſſant à vous dire.

MA-

MARIANE.

Dépêches-toi donc, tu ſçais bien que mon Pere ne veut pas que je te parle, & qu'il dit que tu me gâtes.

LISETTE.

Moi je vous gête ! il eſt bien injuſte de vous donner ces mauvaiſes impreſſions.

MARIANE.

Oh ne te fâches point, je ne le croi pas ; mais ſes remontrances perpetuelles me chagrinent terriblement.

LISETTE.

Et quelles remontrances peut-il faire ?

MARIANE.

Je ne ſçai ; comme je ne les merite point, je ne les écoute pas le plus ſouvent, & quand il a bien long-temps parlé, il me ſemble que je n'ai entendu que du bruit.

LISETTE.

Ah puiſque vous prenez ſi bien les choſes, vous n'êtes pas ſi fort à plaindre.

MARIANE.

Je ne ſuis pas à plaindre ! eſt-il agreable à mon age de vivre éternellement dans la ſolitude ; je n'ai pour toute compagnie que des Maîtres qui ne m'aprennent que des choſes inutiles, la Muſique, la Fable, l'Hiſtoire, la Geographie, cela n'eſt-il pas bien divertiſſant.

LISETTE.

Cela vous donne de l'eſprit.

MARIANE.

N'en ay-je pas aſſez ; ma belle-mere ne ſçait point toutes ces choſes, & elle vit heureuſe.

LISETTE.

Sa deſtinée vous fait donc envie.

MARIANE.

Oüy, je te l'avouë, & ſi elle vouloit, au hazard d'être tous les jours grondée de mon Pere, je lui promettrois de ne la quitter de ma vie.

LI-

LISETTE.

Quoi pas même pour être mariée ?

MARIANE.

Oh c'eſt autre choſe ; quand je ſerai mariée ne ferai-je pas la Maîtreſſe ? ne ferai je pas comme elle tout ce qui je voudrai.

LISETTE.

Selon le Mari que vous prendrez.

MARIANE.

Comment ſelon, oh je veux un bon mari, ou je n'en veux point.

LISETTE.

Mais ſi vôtre Pere vous en veut donner un à ſa fantaiſie ?

MARIANE.

Je ne le prendrai point s'il n'eſt à la mienne.

LISETTE.

Fort bien, & vôtre belle-mere ſi elle vous propoſoit....

MARIANE.

Mais, Liſette, un Mari de ſa main me conviendroit aſſez, je penſe.

LISETTE.

Et de la mienne craindriez-vous d'être trompée ?

MARIANE.

De la tienne ?

LISETTE.

Oüy, prrlez.

MARIANE.

Hom ; je devine ce que tu me veux, Liſette.

LISETTE.

Vous le devinez.

MARIANE.

Oh que oüy, cela n'eſt pas bien difficile.

LISETTE.

Et que devinez-vous encore ?

MARIANE.

Que quelqu'un eſt amoureux de moi, & qu'on t'a priée de me le dire.

LISETTE.

Cela eſt admirable.

MARIANE.

Et c'eſt pour ſçavoir ce que je penſe que tu me parles de mariage?

LISETTE.

Quelle vivacité!

MARIANE.

Oh je ne ſuis plus une petite fille, & quoique je ne voye pas le monde, quand je ſuis ſeule je rêve à bien des choſes? Mais dis vite, qu'as-tu à me faire ſçavoir?

LISETTE.

Hé puiſque vous êtes ſi habile, ne pouvez-vous pas deviner le reſte.

MARIANE.

J'aurois trop à rougir, Liſette, ſi mes conjectures n'étoient pas juſtes.

LISETTE.

Oh pour le coup je devine à mon tour, & je ne ſuis pas moins penetrante que vous.

MARIANE.

Et que penetres-tu?

LISETTE.

Que vous êtes amoureuſe.

MARIANE.

Paix Liſette.

LISETTE.

Ne craignez rien, perſonne ne peut nous entendre.

MARIANE.

Ne m'impatiente donc point, je t'en conjure. Serieuſement que me veux-tu?

LISETTE.

Vous rendre un petit Billet.

MARIANE.

Un Billet!

LISETTE.

Ouy. Voyez ſi cela vous accommode.

MA-

MARIANE.

S'il n'eſt pas de Monſieur le Chevalier, je ne le veux point voir Liſette.

LISETTE.

Hé voyez-le, il eſt de lui-même; l'heureuſe choſe que la ſimpathie. Hé bien? comment le trouvez vous? ſon ſtile?

MARIANE.

Il écrit comme ſes yeux parlent, ils m'avoient déja dit tout ce qui eſt dans ſa lettre.

LISETTE.

Mais les vôtres n'ont point fait réponſe, & c'eſt une réponſe dont il eſt queſtion.

MARIANE.

Mais Liſette.....

LISETTE.

Quoi mais? c'eſt un Mari de ma main, qu'avez-vous à dire, allez vîte écrire ſeulement.

MARIANE.

Sera-t'il de la bienſeance.....

LISETTE.

Comment de la bienſeance? on vous aime, vous aimez; on vous écrit, vous faites réponſe; y a-t'il rien là qui ne ſoit dans les formes.

MARIANE.

Ecrire à un homme!

LISETTE.

Le grand malheur: ah que de façons pour une petite perſonne qui devine ſi juſte, ne vous en fiez-vous pas bien à moi, je ſçai les régles comme celui qui les a faites.

MARIANE.

J'entens quelqu'un.

LISETTE.

C'eſt Monſieur le Commiſſaire.

MARIANE.

Le Mari d'Araminte?

LISETTE.

Lui même. Ne perdez point de temps, allez faire réponſe.

SCENE VIII.

Mr. GRIFFARD, LISETTE.

Mr. GRIFFARD.

BOnjour, ma chére enfant.

LISETTE.

Monſieur je ſuis vôtre très-humble ſervante.

Mr. GRIFFARD.

Ta belle Maîtreſſe eſt-elle viſible, & Monſieur le Notaire eſt-il au logis?

LISETTE.

Il n'y a perſonne Monſieur depuis le matin; Monſieur eſt en ville, & Madame vient de ſortir avec Madame vôtre Epouſe.

Mr. GRIFFARD.

Le hazard m'eſt bien favorable, Je ſuis ravi de te trouver ſeule, Liſette, & j'ai mille choſes à te dire.

LISETTE.

Me voila prête à vous écouter. Voila un bouru bien radouci, à ce qu'il me ſemble.

Mr. GRIFFARD.

Comment ton Maître & ta Maîtreſſe vivent-ils enſemble, dis.

LISETTE.

Comme un Mari & une femme. Ils ſont toujours fâchez, ſe querellent ſouvent, ſe racommodent peu, boudent ſans ceſſe, ſe plaignent fort l'un de l'autre, & peut-être ont tous deux raiſon. C'eſt tout comme chez vous enfin, & n'eſt-ce pas par tout de même?

Mr. GRIFFARD.

Mais quel parti prens-tu dans leurs differens toi?

LISETTE.

Quel parti moi? Je ſuis pour Madame, & ſi vous

vous voulez que je vous parle net, je ne croi. pas qu'un Mari puisse avoir raison.

Mr. GRIFFARD.

J'en convien, il y a des gens insupportables

LISETTE.

De petits bourus éternels, par exemple.

Mr. GRIFFARD.

Il est vrai.

LISETTE.

Qui ne sont faits que pour damner le genre humain.

Mr. GRIFFARD.

Et pour se tourmenter eux mêmes.

LISETTE.

Toujours grondans, de mauvaise humeur.

Mr. GRIFFARD.

C'est une chose horrible.

LISETTE.

Si j'avois un mari comme cela je lui ferois voir bien du païs, sur ma parole.

Mr. GRIFFARD.

Que ne donnes-tu ces conseils à ta Maitresse, Lisette.

LISETTE.

Et si vôtre femme qui ne la quitte point les prenoit pour elle?

Mr. GRIFFARD.

Tu me crois donc de ses insuportables.

LISETTE.

Hé vous n'êtes pas le moins capricieux mortel que je connoisse.

Mr. GRIFFARD.

Si tu sçavois la cause de mes caprices, tu serois la premiere à les excuser.

LISETTE.

Cela se pourroit, je suis fort humaine, & je voudrois de tout mon cœur que vous eussiez raison.

Mr. GRIFFARD.

Non, tu n'es pas de mes amies.

LISETTE.

Où ce petit reproche nous menera-t'il ?

Mr. GRIFFARD.

Tu as du pouvoir sur l'esprit de ta Maîtresse.

LISETTE.

Je ne vous entens point.

Mr. GRIFFARD.

J'entre comme elle dans tous les chagrins qu'on lui donne.

LISETTE.

Cela est obscur.

Mr. GRIFFARD.

Et si elle sçavoit combien je m'y interesse, elle seroit sensible à ceux qu'elle me cause.

LISETTE.

C'est de l'Hebreu, je n'y comprens rien.

Mr. GRIFFARD.

Si tu voulois l'en instruire, Lisette, je ne serois point ingrat d'un bon office.

LISETTE.

Vous vous rendez un peu plus intelligible.

Mr. GRIFFARD.

J'en mourrois quitte sur ma parole.

LISETTE.

On meurt subitement quelquefois.

Mr. GRIFFARD.

De peur d'accident voila ma bourse que je te prie de garder pour l'amour de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous me dites, un Commissaire qui donne sa bourse est terriblement amoureux.

Mr. GRIFFARD.

Me promets-tu de parler en ma faveur ?

LISETTE.

Je comprens vôtre affaire à merveilles, vous dis-je, vous n'aimez point vôtre Femme.

Mr. GRIFFARD.

C'est une folle qui me fait enrager.

LISETTE.

Celle de votre voisin vous plaît d'avantage.

Mr. GRIFFARD.

N'est elle pas la plus-charmante personne du monde.

LISETTE.

Assurément, c'est grand dommage qu'on ne puisse troquer de Femmes, qu'il y auroit de troqueurs au monde; mais comme cela n'est pas tout à fait permis; prenez garde à vous, Monsieur le Commissaire.

Mr. GRIFFARD.

Ah pour moi je ne demande que l'estime de sa Maitresse.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus honnête.

Mr. GRIFFARD.

Qu'elle me regarde comme le meilleur ami, qu'elle puisse avoir.

LISETTE.

Il n'y a que de la délicatesse dans cette passion.

Mr. GRIFFARD.

Qu'elle dispose absolument de mon bien, de ma vie.

LISETTE.

Vous m'attendrissez trop, Monsieur.

Mr. GRIFFARD.

Je sacrifierai toujours tout pour lui plaire.

LISETTE.

Je vais pleurer.

Mr. GRIFFARD.

Quelle sçache tout cela, Lisette.

LISETTE.

Elle le sçaura, je vous en répons. J'entens son Mari. Remettez-vous un peu, vous voilà tout hors de vous-même.

Mr. GRIFFARD.

Je suis trop ému, je ne veux point qu'il me voye, cache-moi dans le cabinet de sa Maitresse.

LISETTE.

Dans son cabinet, vous y étoufferiez d'amour.

Mr. GRIFFARD.

Mais.....

LISETTE.

Mais descendez par ce petit escalier, & allez prendre l'air, vous en avez besoin sur ma parole. Ma foi l'avanture est trop drole, & voila de quoi bien divertir nos faiseuses d'emplettes.

SCENE IX.

Mr. SIMON, LISETTE.

Mr. SIMON.

AH te voila coquine, que fait ma femme?

LISETTE.

Le beau debut, elle est sortie.

Mr. SIMON.

Déja sortie, à l'heure qu'il est elle n'est pas éveillée le plus souvent.

LISETTE.

Il faut apatemment qu'elle ait aujourd'hui des affaires plus pressantes que de coûtume.

Mr. SIMON.

Des affaires pressantes! Oh si elle ne change ses manieres.....

LISETTE.

Et pourquoi les changer puisque'elle s'en trouve bien? elle n'en fera rien, Monsieur, je vous assure.

Mr. SIMON.

Elle s'en trouve bien, mais je n'en suis pas content moi.

LISETTE.

C'est que vous êtes furieusement difficile; car enfin qu'y a t'il donc de si extraordinaire dans sa conduite?

Mr.

Mr. SIMON.

Ce qu'il y a d'extraordinaire ?

LISETTE.

Une Femme qui ne fait pas le moindre embarras dans vôsre maiſon.

Mr. SIMON.

Elle n'y vient que pour dormir.

LISETTE.

L'entendez vous jamais quereller ?

Mr. SIMON.

Comment l'entendrois-je, je ſuis quelquefois quinze jours ſans la voir.

LISETTE.

La grand merveille ! vous dormez quand elle reviént, vous voulez la voir quand elle dort, ou vous êtes ſorti quand elle s'éveille, le moyen de vous rencontrer.

Mr. SIMON.

Et c'eſt cela dont je me plains, au lieu de prendre le ſoin de ſon ménage.....

LISETTE.

De ſon ménage, Monſieur ! eſt-ce que vous voudriez qu'elle s'abeſſat à ces ſortes de bagatelles, & eſt-ce pour cela que l'on prend aujourd'hui des Femmes ?

Mr. SIMON.

Aſſurément.

LISETTE.

Bon.

Mr. SIMON.

Comment bon ?

LISETTE.

Hé fy, Monſieur, vous eſtes Notaire, & vous ne ſçavez pas la coûtume de Paris.

Mr. SIMON.

Mais quelle demeure au moins dans ſa maiſon, quelle y reçoive compagnie, qu'elle voye.... Araminte, par exemple, c'eſt une Femme raiſonnable que celle là.

LISETTE.

Assurément.

Mr. SIMON.

Je ne lui demande autre chose que de demeurer chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment il n'y a rien de plus raisonnable ; il faudra bien qu'elle le fasse ; allons, tâchez de la persuader.

Mr. SIMON.

Je n'en viendrai point à bout si je ne querelle.

LISETTE.

Hé bien il y a long-temps que vous n'avez querellé à ce qu'il me semble.

Mr. SIMON.

Depuis l'affaire du diamant. . . .

LISETTE.

Depuis le diamant, il y a un siecle.

Mr. SIMON.

Aussi je créve, & l'on ne sçait pas tout que je souffre.

LISETTE.

Oh querellez, Monsieur, querellez cela vous soulagera, dés qu'elle sera venuë j'aurai soin de vous faire avertir.

Mr. SIMON.

N'y manque pas au moins.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine, je veux vous aider aussi à la quereller moi, & je vous répons quasi de la reduire.

Mr. SIMON.

Que je t'aurois d'obligation!

LISETTE.

Allez vous preparer, Monsieur, allez : Ah que les pauvres Maris sont bien nez pour être dupes ! il va quereller sa Femme pour lui faire faire une chose qu'elle souhaite, & dont il aura peut-être plus à enrager que de tout ce qu'elle a jamais pû faire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

SI tu ne crois pas qu'il m'aime tout de bon, ne lui donne pas mon Billet, Liſette.

LISETTE.

Laiſſez-moi faire.

MARIANE.

Qu'il te le rendre aprés l'avoir lu.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Ne parle de rien à ma belle-mere.

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Quand nous nous aimerons d'avantage, nous lui en ferons confidence.

LISETTE.

C'eſt fort bien dit.

MARIANE.

Au moins, comme c'eſt toi qui me fais faire tout ceci, s'il m'en arrivoit quelque chagrin dans la ſuite, c'eſt à toi que je m'en prendrois.

LISETTE.

Je me charge de tout.

MARIANE.

Je ſuis toute jeune, & tu as de l'experience; c'eſt à toi de me bien conduire.

LISETTE.

Soit de ma vie quelle innocente.

MARIANE.

Mais tout de bon, eſt-il vrai qu'il m'aime, dis Liſette ?

LISETTE.

C'eſt moi qui vous le dis, & vous en doutez ?

MARIANE.

Je voudrois bien qu'il me le dit lui-même.

LISETTE.

On manegera des momens pour cela.

SCENE II.

MARIANE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

VOſtre Maître de Geographie vous attend, Mademoiſelle.

MARIANE.

Ah que je ſuis laſſe de tous ces Maîtres-là, Liſette.

LISETTE.

On vous en débaraſſera.

MARIANE.

Ne me laiſſe donc point tromper, c'eſt tout ce que je te demande.

LISETTE.

Allez vîte, voici quelqu'un, il ne faut pas qu'on nous voye enſemble.

SCENE III.

LISETTE, Mad. AMELIN.

LISETTE.

HE' comment, c'eſt Madame Amelin ! hé qui vous rameine ici, Madame Amelin,

Mad. AMELIN

Ma pauvre Mademoiſelle Liſette, je ſuis furieuſement intriguée.

LISETTE.

Qu'y a-t'il donc ?

Mad. AMELIN.

Je ne ſçai ce que j'ai fait du diamant que vous avez tantôt apporté chez moi, me l'avez-vous laiſſé ma chere enfant ?

LISETTE.

Si je vous l'ai laiſſé, Madame Amelin ! la queſtion eſt admirable, ſi je vous l'ai laiſſé ?

Mad. AMELIN.

Ne faites point de bruit, ma chere, & n'en parlez point à Madame, il ſe retrouvera ; en tout cas il n'y aura que moi qui perdrai ; c'eſt mon coquin de fils qui aura mis la main deſſus, ſans doute.

LISETTE.

Comment donc vôtre fils, vous avez des enfans qui ſe portent au bien comme cela, Madame Amelin ?

Mad. AMELIN.

Que voulez-vous, c'eſt un enfant gâté que Janot, qui fait quelquefois de petites miévreteez, & dans le fond pourvû qu'il le mette à bien je ne m'en ſoucie pas.

LISETTE.

Oh à ce compte vous avez raiſon, & Monſieur Janot auſſi, Madame Amelin.

Mad. AMELIN.

Vous ne ſçavez pas tout ce qu'il ſçait faire ; c'eſt un petit drôle qui en ſçait bien long.

LISETTE.

Je n'avois point encore remarqué que Madame Amelin fut folle.

Mad. AMELIN.

Dites-moi un peu ſeulement, il y a ici une grande Fille à marier ?

LISETTE.

Oüy. Pourquoi demandez-vous cela, Madame Amelin ?

Mad. AMELIN.

Par converſation ſeulement, je n'y prens au-

cun interêt, je vous assure; mais elle ne sera point mariée que je ne sois de la Nopce, c'est moi qui vous le dis, qui ne suis que Madame Amelin.

LISETTE.

Vous serez de la Nopce, vous, vous?

Mad. AMELIN.

Moi, moi. Ne parlez point à Madame de son Diamant, il ne sortira point de la famille. Adieu Mademoiselle Liserte.

SCENE IV.

LISETTE *seule.*

LA bonne Femme a perdu l'esprit, quel galimatias me vient-elle faire? nôtre Diamant perdu, son fils Janot, une fille à marier, elle sera de la Nopce, je croi, Dieu me pardonne qu'elle veut demander Mariane à son Pére pour ce petit mievre de Janot. La vieille folle.

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

HE' bien où en sommes-nous, Mariane a-t'elle fait réponse, Monsieur le Chevalier est dans une impatience épouvantable.

LISETTE.

Hé que diantre ne vient-il lui-même.

FRONTIN.

Il est avec de jeunes gens de ses amis, qui veulent l'obliger, malgré qu'il en ait, à re-

remonter une compagnie de Cavalerie.

LISETTE.

A remonter une Compagnie !

FRONTIN.

Oüy, mon enfant, une Compagnie que le trois dez & le lansquenet ont démontée. Ces Messieurs pretendent que ce soit Monsieur le Chevalier qui la remonte, il est diablement affairé.

LISETTE.

Il n'y a qu'un moment que Mariane & moi nous étions ici seules, & peut-être n'aura-t'il de long-temps une si belle occasion de l'entretenir.

FRONTIN.

Tant pis pour lui de l'avoir manquée, ce sont ses affaires, parlons des nôtres. Je t'aime furieusement au moins; & si tu voulois.....

LISETTE.

Tu prens toûjours mal ton temps pour parler d'amour, j'ai à present bien d'autres choses en tête.

FRONTIN.

Ah, aa, hé quelles affaires importantes te sont survenuës depuis que je t'ai quittée?

LISETTE.

Ce sont des affaires où je prevois que j'aurai besoin d'un associé.

FRONTIN.

Parbleu je suis ton fait, dequoi s'agit-il? je ne te demande que la preference.

LISETTE.

Avant toutes choses dis-moi, te sens-tu de la disposition à ruiner un homme en faveur d'une femme.

FRONTIN.

Ce sont les premiers amusemens de ma jeunesse, mon enfant, & à l'heure que je te parle j'ai deux ou trois affaires en main de cette nature là.

LISETTE.

Hé bien va donc vite porter à Monsieur le

Chevalier ne Billet de Mariane, & reviens ici ; je te dirai la choſe.

FRONTIN.

Non pas ; s'il te plaît, je veux la ſçavoir avant que de te quitter.

LISETTE.

Monſieur le Chevalier s'impatientera.

FRONTIN.

J'aime mieux qu'il s'impatiente que moi, dis vite.

LISETTE.

Le Mari d'Araminte eſt amoureux de ſa Maîtreſſe.

FRONTIN.

Le Mari d'Araminte, Monſieur le Commiſſaire ?

LISETTE.

Oüy te dis-je.

FRONTIN.

Oh bien, mon enfant, à bon chat bon rat, le Mari de ta Maîtreſſe eſt amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Qui t'a déja dit cela ?

FRONTIN.

C'eſt une negociation dont je ſuis chargé ; ne t'ay-je pas dit que je travaillois pour tout le monde. Il y a dix ans que je fais les affaires de Monſieur le Notaire.

LISETTE.

Ces deux Meſſieurs ſont de fort bons ſujets au moins.

FRONTIN.

Aſſurément, & pour peu que les Femmes ſoient d'intelligence.....

LISETTE.

Elles aiment la dépenſe, & n'ont point d'argent ; laiſſe-moi faire, les voici, elles ne s'attendent pas aux nouvelles que je vais leur dire.

SCE-

SCENE VI.

ANGELIQUE, ARAMINTE, FRONTIN, LISETTE, un Laquais.

ANGELIQUE.

Portez tout cela dans mon cabinet. Ah te voila, que fais-tu ici Frontin ;

FRONTIN.

Je n'y suis venu qu'en passant, Madame, & quelques petites propositions que m'a fait Mademoiselle Lisette m'ont arrêté pour vous offrir mes petits services.

ARAMINTE.

Comment, quelles propositions ?

FRONTIN.

Elle vous dira tout, donnez vous patience.

ANGELIQUE.

Y a-t'il quelque chose de nouveau, Lisette ?

LISETTE.

Oüy, Madame, & de fort particulier même.

ANGELIQUE.

Dis-nous donc vîte ce que c'est.

LISETTE.

Monsieur le Commissaire est amoureux de vous, Madame.

ARAMINTE.

Quoi mon Mari, Lisette !

LISETTE.

Oüy vôtre Mari, Madame. Il ne faut point que vous faſſiez tant la fiere, & ſi vous nous débauchez le nôtre, nous vous rendrons le change à merveilles.

ANGELIQUE.

Tu plaisantes, peut-être, Lisette.

LISETTE.

Non, Madame, je ne plaisante point.

FRONTIN.

Voila les proposition qu'elle m'a faites, & c'est la-dessus que j'attens vos ordres.

ANGELIQUE.

Ma chere.

ARAMINTE.

Ma mignonne.

ANGELIQUE.

Il y a de la fatalité dans cette avanture.

ARAMINTE.

Cela est trop plaisant.

LISETTE.

N'est il pas vrai que cela est fort drôle.

FRONTIN.

Cela deviendra bien plus divertissant dans la suite.

ANGELIQUE.

Mais c'est une gageure je pense.

FRONTIN.

Elle ne vaudra rien pour les parieurs si l'on m'en veut croire.

ARAMINTE.

Nous ne pouvions souhaiter une meilleure occasion pour nous vanger de l'avarice de ces Messieurs là.

ANGELIQUE.

Toutes tes idées de cette nuit ne valent pas celle que le hazard nous présente.

ARAMINTE.

Frontin nous sera necessaire dans tout ceci ma mignonne.

FRONTIN.

Il est tout à vôtre service, Madame.

ANGELIQUE.

Lisette ne nous sera pas inutile, ma bonne.

LISETTE.

Vous n'avez qu'à me commander.

ARAMINTE.

Pour moi je te recommande Monſieur mon Mari, je ne veux pas que tu lui laiſſes une piſtole.

LISETTE.

Je tâcherai de vous obéir.

FRONTIN.

Si vous me donnez les mêmes ordres pour Monſieur le Notaire; je les executerai fort exactement, je vous aſſure.

ANGELIQUE.

Oh ſi tu épargnes ſa bourſe, je ne te le pardonnerai de ma vie.

FRONTIN.

Vous n'aurez rien à me reprocher.

LISETTE.

Mais de quelle maniere traiterons-nous les choſes?

ANGELIQUE.

De quelle maniere?

FRONTIN.

Oüy, Madame, bruſquerons-nous la bourſe de ces Meſſieurs, ou ſi nous la vuiderons tout doucement.

ARAMINTE

Non, bruſquer, bruſquer, c'eſt le plus ſeur. J'ai furieuſement affaire d'argent comptant.

ANGELIQUE.

Et moi auſſi, le plutôt vaut le mieux aſſurément.

FRONTIN.

C'eſt mon avis, & le tien, Liſette?

LISETTE.

J'opine du bonnet; il faut les expedier dans la regle des vingt-quatre heures.

FRONTIN.

Pour vous, mes Dames, il faudra vous mettre en dépenſe de quelques petites faveurs, s'il vous plaît.

ARA-

ARAMINTE.

Des faveurs, Frontin.

FRONTIN.

Oüy, Madame, mais ſans conſequence.

ANGELIQUE.

Voila un article qui m'effarouche.

LISETTE.

Hé de quoi vous embaraſſez-vous, puiſque vous êtes toutes deux d'accord, n'êtes-vous pas les parties intereſſées.

ANGELIQUE.

Vous eſtes une extravagante, Liſette.

LISETTE.

Hé mort de ma vie qu'eſt-ce donc qu'on vous demande de ſi terrible?

FRONTIN.

Un regard favoraqle ſeulement.

ARAMINTE.

Cela n'eſt pas fort criminel.

LISETTE.

Quelques paroles obligeantes.

ANGELIQUE.

Cela ne coûte pas grand choſe.

FRONTIN.

Un doux ſoûrire fait à propos.

ARMINTE.

C'eſt un air qu'on ſe donne.

LISETTE.

Un petit Billet tendre peut être?

ANGELIQUE.

Nous en ſerons quittes pour du papier.

FRONTIN.

Se laïſſer prendre les mains.

LISETTE.

Ce ſont des choſes qu'on ne peut empêcher.

FRONTIN.

M'en pas témoigner de colere.

LISETTE.

Ce ſeroit manquer de politeſſe.

FRON-

FRONTIN.

Souffrir par avanture.....

ANGELIQUE.

Oh demeurons-en là, Frontin, je te prie.

ARAMINTE.

Ils nous mettent là dans un chemin qui meine loin quelquefois ma mignonne.

FRONTIN.

Comment donc, vous n'y songez pas, les plus sages Coquettes ne refusent point aujourd'hui ces bagatelles à leurs soupirans, & tout le secret ne consiste qu'à les faire payer si cher qu'il ne reste jamais de quoi finir l'intrigue.

ANGELIQUE.

Mais vraiment Frontin sçait le monde, & il a de l'esprit, ma bonne.

ARAMINTE.

Nous ne hazarderons donc rien de nous remettre à sa conduite.

LISETTE.

Non assurément.

FRONTIN.

Les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez, & vous en viendrez aux éclaircissemens quand il vous plaira.

LISETTTE.

Mais n'allez pas vous piquer d'estre plus reconnoissante l'une que l'autre; dans ces sortes de traitez il faut de la bonne foi sur tout.

ANGELIQUE.

Vous devenez insolente, Lisette.

LISETTE

Ma foi, Madame, je dis ce que je pense. Oh ça, quand commencerons-nous à travailler, Monsieur Frontin?

FRONTIN.

Le plûtôt que nous pourrons. Il n'y a pas un moment à perdre. Je vais dire un mot à Monsieur le Chevalier, & je reviens dans le moment même.

ANGELIQUE.

Ne lui parle point de tout ceci, Frontin.

FRONTIN.

Non, non, Madame.

SCENE VII.

ANGELIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

JE veux avoir moi-même le plaisir de lui conter cette avanture.

ARAMINTE.

Il en sera ravi, ma mignonne, c'est le meilleur enfant du monde que le Chevalier.

ANGELIQUE.

Il nous amenera demain bonne compagnie, des Comtesses, des Abbez, des Marquises, nous ne manquerons pas de joueurs sur ma parole, & ton Mari nous sauvera les amandes.

LISETTE.

Je croi que le voici, Madame, laissez-moi seule avec lui, je vai lui porter une botte qu'il aura de la peine à parer.

SCENE VIII.

LISETTE *seule*.

OH par ma foi, Monsieur le Commissaire, nous vous pillerons, vous qui pillez les autres.

SCE-

SCENE IX.

Mr. GRIFFARD, LISETTE.

Mr. GRIFFARD.

HE' bien, Liſette, ta Maîtreſſe eſt-elle revenuë?

LISETTE.

Oüy, Monſieur, elle eſt reſſortie même.

Mr. GRIFFARD.

Lui as-tu parlé de moi, ma chere enfant?

LISETTE.

Ah vraiment, Monſieur, je me ſuis fait de belles affaires.

Mr. GRIFFARD.

Comment donc?

LISETTE.

Je ne ſçai pas quel gré vous m'en ſçaurez, mais j'ai été furieuſement querellée.

Mr. GRIFFARD.

Eſt-ce que....

LISETTE.

Quand on dit à de jolies Femmes que quelqu'un les eſtime, il eſt bien difficile de leur perſuader qu'on n'a pour elle, qu'une paſſion deſintereſſée.

Mr. GRIFFARD.

Elle s'eſt donc miſe en colere?

LISETTE.

Oüy vraiment, elle m'a traitée de ridicule, d'impertinente; mais cependant je ne la croi pas ſi heteroclite que d'être fâchée qu'on l'aime, & je croi que j'ai mal pris mon temps, je vous l'avouë.

Mr. GRIFFARD.

Oüy.

LI-

LISETTE.

Oüy, Monſieur, quand on a de certains chagrins, & qu'on ne ſçait à qui s'en prendre.

Mr. GRIFFARD.

Elle a quelques chagrins, Liſette?

LISETTE.

Eſt-ce qu'elle eſt jamais ſans cela?

Mr. GRIFFARD.

Et de quelle nature ſont-ſes chagrins encore?

LISETTE.

D'une nature..... d'une nature bien chagrinante, Monſieur.

Mr. GRIFFARD.

En ſçais-tu la cauſe?

LISETTE.

Je la ſoupçonne; car avec elle, Monſieur, on ne ſçait jamais rien certainement, elle n'ouvre ſon cœur à perſonne.

Mr. GRIFFARD.

Mais enfin que ſoupçonnes-tu?

LISETTE.

Ah, Monſieur, que me demandez-vous ſi elle ſçavoit que je vous fiſſe des confidences de la ſorte? elle ne me pardonneroit jamais. C'eſt une petite diſſimulée qui ſeroit au deſeſpoir qu'on ſçût les mauvaiſes ſituations où la mettent preſque tous les jours ſes extravagances.

Mr. GRIFFARD.

Je t'entens, elle a beſoin d'argent.

LISETTE.

Je ne vous parle pas de cela, Dieu m'en garde, n'interpretez point mal ce que je vous dis, s'il vous plaît. Comme vous ſaiſiſſez les choſes, Monſieur.

Mr. GRIFFARD.

Hé bien n'en parlons plus; voila qui eſt fini.

LISETTE.

Madame eſt une Femme qui n'a jamais beſoin de rien.

Mr. GRIFFARD.

J'en ſuis perſuadé.

LISETTE.

Il eſt bien vrai que ſon Mari eſt un vilain qui lui donne fort peu de choſe, & que la fortune des joüeuſes eſt ſujette à de petites revolutions quelquefois.

Mr. GRIFFARD.

Auroit-elle fait quelque perte conſiderable?

LISETTE.

Ne me faites point trop parler, Monſieur, je vous prie, je devine fort bien vos deſſeins, vous ſeriez ravi d'avoir occaſion de faire le Galant, & d'étaler vôtre humeur liberale; mais gardez vous-en bien, je vous en avertis vous perdriez toutes vos affaires.

Mr. GRIFFARD.

Mais vraiment cela eſt extraordinoire.

LISETTE.

Qu'il eſt fâcheux d'avoir affaire à de petites perſonnes trop ſcrupuleuſes.

Mr. GRIFFARD.

Elles ſont ſi rares. Il faut juſtement que j'en trouve une moi.

LISETTE.

Attendez, Monſieur, tâchons de l'attraper, il me vient une idée....

Mr. GRIFFARD.

Hé quelle?

LISETTE.

Elle donnera là dedans aſſurément, quelque fine qu'elle puiſſe être.

Mr. GRIFFARD.

Hé bien dis vîte.

LISETTE.

Supoſons qu'elle ait perdu deux cens piſtoles.

Mr. GRIFFARD.

Deux cens piſtoles?

LISETTE.

Oüy cela va bien là tout au moins.

Mr.

Mr. GRIFFARD.

Je les ai fort à ſon ſervice.

LISETTE.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les lui faire accepter, c'eſt là le difficile. De vous les emprunter, c'eſt ce qu'elle ne fera pas; de les prendre à titre de preſent, il n'y a pas d'apparence, & pour moi je ne voi qu'une façon de reſtitution dont on pût ſe ſervir ſeulement.

Mr. GRIFFARD.

Comment une façon de reſtitution.

LISETTE.

Oüy, Monſieur, les joüeurs ſont un peu ſujets à caution, comme vous ſçavez, & Madame n'a pas joüé toujours avec les plus honnêtes perſonnes du monde, voulez-vous lui faire plaiſir ſans effarouche r ſa pudeur.

Mr. GRIFFARD.

Si je le veux.

LISETTE.

Envoyez-lui de l'argent qu'elle puiſſe recevoir comme un remords de conſcience de quelque fripon converti. Il n'y a pas de maniere plus ſeure & plus galante que celle là.

Mr. GRIFFARD.

Mais je ſerois bien-aiſe, Liſette, qu'elle ſçût que c'eſt à moi qu'elle aura l'obligation.

LISETTE.

Hé allez, allez Monſieur, elle le ſçaura de reſte dans la ſuite, je me charge de lui dire moi.

Mr. GRIFFARD.

Mais ſcrupuleuſe, comme elle eſt, elle ſera peut être fâchée qu'on la trompe.

LISETTE.

Hé mort de ma vie trompez-la toujours de même: Il y a des affaires où les femmes ſont ravies d'être trompées.

Mr. GRIFFARD.

Et par qui luy faire tenir cet argent.

LISETTE.

C'eſt encore une difficulté. De vôtre part, cela ſeroit ſuſpect, & le métier d'un Commiſſaire n'eſt pas de faire des reſtitutions. Adreſſez-moy la bourſe, j'ajuſteray tout cela.

M. GRIFFARD.

N'eſt-ce pas deux cens piſtoles que tu dis.

LISETTE.

Mettez, mettez deux cens Louïs neufs, la reſtitution en ſera plus honnête.

M. GRIFFARD.

Je vay te les envoyer tout-à-l'heure.

LISETTE.

Et vous viendrez quelques momens aprés pour parler vous-même à Madame.

M. GRIFFARD.

C'eſt fort bien dit, adieu Liſette.

LISETTE.

Adieu, Monſieur : ah que les jolies femmes ſont heureuſes, il ſemble aux hommes qu'en les ruinant elles leur font grace, & de pauvres diables bien amoureux ne donnent toûjours que trop aiſément dans tous les panneaux qu'on veut leur rendre.

SCENE X.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

J'Attendois qu'il fut ſorty, comment vont les affaires, as-tu déja travaillé pour la bourſe commune.

LISETTE.

Cela ne commence pas trop mal: on va nous faire une reſtitution de deux cens piſtoles.

Mr. GRIFFARD.

Je les ai fort à ſon ſervice.

LISETTE.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les lui faire accepter, c'eſt là le difficile. De vous les emprunter, c'eſt ce qu'elle ne fera pas; de les prendre à titre de preſent, il n'y a pas d'apparence, & pour moi je ne voi qu'une façon de de reſtitution dont on pût ſe ſervir utilement.

Mr. GRIFFARD.

Comment une façon de reſtitution.

LISETTE.

Oüy, Monſieur, les joüeurs ſont un peu ſujets à caution, comme vous ſçavez, & Madame n'a pas joüé toujours avec les plus honnêtes perſonnes du monde, voulez-vous lui faire plaiſir ſans effarouche[illegible] ſa pudeur.

Mr. GRIFFARD.

Si je le veux.

LISETTE.

Envoyez-lui de l'argent qu'elle puiſſe recevoir comme un remords de conſcience de quelque fripon converti. Il n'y a pas de maniere plus ſeure & plus galante que celle là.

Mr. GRIFFARD.

Mais je ſerois bien-aiſe, Liſette, qu'elle ſçût que c'eſt à moi qu'elle aura l'obligation.

LISETTE.

Hé allez, allez Monſieur, elle le ſçaura de reſte dans la ſuite, je me charge de lui dire moi.

Mr. GRIFFARD.

Mais ſcrupuleuſe, comme elle eſt, elle ſera peut être fâchée qu'on la trompe.

LISETTE.

Hé mort de ma [illegible] même: Il y [illegible] ravies d'[illegible]

LISETTE.

C'eſt encore une difficulté. De vôtre part, cela ſeroit ſuſpect, & le métier d'un Commiſſaire n'eſt pas de faire des reſtitutions. Adreſſez-moy la bourſe, j'ajuſteray tout cela.

M. GRIFFARD.

N'eſt-ce pas deux cens piſtoles que tu dis.

LISETTE.

Mettez, mettez deux cens Louïs neufs, la reſtitution en ſera plus honnête.

M. GRIFFARD.

Je vay te les envoyer tout-à-l'heure.

LISETTE.

Et vous viendrez quelques momens aprés pour parler vous-même à Madame.

M. GRIFFARD.

C'eſt fort bien dit, adieu Liſette.

LISETTE.

Adieu, Monſieur : ah que les jolies femmes ſont heureuſes, il ſemble aux hommes qu'en les ruinant elles leur font grace, & de pauvres diables bien amoureux ne donnent toujours que trop aiſément dans tous les panneaux qu'on veut leur rendre.

SCENE X.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Attendois qu'il fut ſorty, comment vont affaires, as-tu déja travaillé pour la commune.

LISETTE.

[illegible] trop mal : on va nous [illegible] deux cens piſtoles.

FRON-

Mr. GRIFFARD.

Je les ai fort à ſon ſervice.

LISETTE.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les lui faire accepter, c'eſt là le difficile. De vous les emprunter, c'eſt ce qu'elle ne fera pas; de les prendre à titre de preſent, il n'y a pas d'apparence, & pour moi je ne voi qu'une façon de reſtitution dont on pût ſe ſervir aiſément.

Mr. GRIFFARD.

Comment une façon de reſtitution.

LISETTE.

Oüy, Monſieur, les joüeurs ſont un peu ſujets à caution, comme vous ſçavez, & Madame n'a pas joüé toujours avec les plus honnêtes perſonnes du monde, voulez-vous lui faire plaiſir ſans effaroucher ſa pudeur.

Mr. GRIFFARD.

Si je le veux.

LISETTE.

Envoyez-lui de l'argent qu'elle puiſſe recevoir comme un remords de conſcience de quelque fripon converti. Il n'y a pas de maniere plus ſeure & plus galante que celle là.

Mr. GRIFFARD.

Mais je ſerois bien-aiſe, Liſette, qu'elle ſçût que c'eſt à moi qu'elle aura l'obligation.

LISETTE.

Hé allez, allez Monſieur, elle le ſçaura de reſte dans la ſuite, je me charge de lui dire moi.

Mr. GRIFFARD.

Mais ſcrupuleuſe, comme elle eſt, elle ſera peut être fâchée qu'on la trompe.

LISETTE.

Hé mort de ma vie trompez-la toujours de même: Il y a des affaires où les femmes ſont ravies d'être trompées.

Mr. GRIFFARD.

Et par qui luy faire tenir cet argent.

LISETTE.

C'eſt encore une difficulté. De vôtre part, cela ſeroit ſuſpect, & le métier d'un Commiſſaire n'eſt pas de faire des reſtitutions. Adreſſez-moy la bourſe, j'ajuſteray tout cela.

M. GRIFFARD.

N'eſt-ce pas deux cens piſtoles que tu dis.

LISETTE.

Mettez, mettez deux cens Louïs neufs, la reſtitution en ſera plus honnête.

M. GRIFFARD.

Je vay te les envoyer tout-à-l'heure.

LISETTE.

Et vous viendrez quelques momens aprés pour parler vous-même à Madame.

M. GRIFFARD.

C'eſt fort bien dit, adieu Liſette.

LISETTE.

Adieu, Monſieur : ah que les jolies femmes ſont heureuſes, il ſemble aux hommes qu'en les ruinant elles leur font grace, & de pauvres diables bien amoureux ne donnent toujours que trop aiſément dans tous les panneaux qu'on veut leur rendre.

SCENE X.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

J'Attendois qu'il fut ſorty, comment vont les affaires, as-tu déja travaillé pour la bourſe commune.

LISETTE.

Cela ne commence pas trop mal : on va nous faire une reſtitution de deux cens piſtoles.

FRONTIN.

Tu nommes cela une restitution ?

LISETTE.

Ouy, c'est une nouvelle maniere de faire des presens sans consequence, où je trouve qu'il y a beaucoup plus de bien-seance que dans toutes les autres.

FRONTIN.

Tu as raison, celle qui reçoit ne s'engage à rien, & le donneur est pris pour dupe. Où est Monsieur le Notaire, il faut que je décharge aussi sa conscience de quelque petite restitution.

LISETTE.

Ne precipitons rien, donne toy patience : Il est allé dans son cabinet se preparer à une querelle que je luy ay conseillé de faire à Madame pour authoriser les petites parties qu'on veut faire icy.

FRONTIN.

Comment donc ?

LISETTE.

C'est luy qui veut absolument que sa femme demeure chez elle.

FRONTIN.

Il n'aura pas de peine à la persuader.

LISETTE.

Non vrayment, mais il est toujours bon de luy faire valoir les choses, & quelque chagrin qu'il en puisse avoir dans la suite, il n'aura pas le mot à dire, ce sera luy qui l'aura voulu.

FRONTIN.

Tu as raison. Voicy Monsieur le Chevalier.

SCE-

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que j'ay de graces à te rendre ma chere Lisette.

LISETTE.

Estes-vous content de la réponse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien qu'elle ne me donne lieu d'esperer, je suis le plus heureux des hommes.

LISETTE.

Ouy, mais je croy que vous avez un Rival, je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Un Rival Lisette.

LISETTE.

Ouy vrayment, & des plus dangereux même.

LE CHEVALIER.

Et quel est donc ce Rival, dis?

LISETTE.

Un petit miévre de par le monde qu'on appelle Janot, le fils de cette femme à qui vous avez tantôt parlé. Cela vous allarme, vous vous effarouchez de bien peu de chose.

FRONTIN.

Bon, si nous n'avons point d'autre Rival à craindre, nous sommes bien sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Puis-je parler à Mariane.

LISETTE.

Je ne sçay, car elle a toujours quelqu'un de ses maitres avec elle. Je vay voir si elle est seule, & je viendray vous en avertir.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

MA bonne femme de mere aura dit quelque choſe mal-à-propos Frontin.

FRONTIN.

Il n'y a rien de gaſté encore ; mais il faut ſe haſter de conclure le mariage ; le billet s'explique-t'il en bods termes.

LE CHEVALIER.

Si j'en juge par le billet, mes affaires iront le mieux du monde.

FRONTIN.

Aſſurément ?

LE CHEVALIER.

Aſſurément.

FRONTIN.

Puiſqu'il eſt ainſi ſans façon, Monſieur le Chevalier * commençons par bannir la ceremonie.

Frontin ſe couvre.

LE CHEVALIER.

Hé que fais-tu Frontin, veux-tu me perdre.

FRONTIN.

Non, ce n'eſt pas mon intention ; mais vous voila en train d'attraper un bon mariage. Comment pretendez-vous que cela ſe paſſe entre vous & moy.

LE CHEVALIER.

Hé quel temps choiſis-tu ?

FRONTIN.

Parlons net, ou je vous trahiray. On a déja ouy-parler de Monſieur Janot, comme vous voyez.

LE

LE CHEVALIER.

Voilà un pernicieux maroufle.

FRONTIN.

Ne vous fâchez point & soyez bon Prince. Je suis vostre serviteur, vostre valet même, quelquefois dont j'enrage; car enfin nous avons esté camarades d'école, nous estions Clercs chez le même Procureur. On vous mit dehors pour la maîtresse, on me chassa moy pour la servante, & j'en conviens; vous avez eu de tout temps les inclinations plus nobles que les miennes; mais cependant il me déplairoit fort de vous voir Monsieur, pour toujours, & d'être pour toujours Frontin moy.

LE CHEVALIER.

Ah, je te jure qu'aussi-tôt l'affaire terminée....

FRONTIN.

Quand une affaire est terminée, elle est finie pour tout le monde; il n'est rien tel que de faire marché, composons d'avance; assurez-moy ma petite fortune, & je vous permets d'achever la vostre.

LE CHEVALIER.

Dépêche-toy seulement.

FRONTIN.

Vous m'avez donné ce matin un Billet de soixante pistoles pour les aller recevoir de ce commis de la Doüane.

LE CHEVALIER.

Je te donne les soixante pistoles, voilà qui est fini.

FRONTIN.

Point, Monsieur, il y a encore ce Diamant que vous avez tantôt pris chez vôtre mere, & que vous m'avez dit de troquer contre de l'argent.

LE CHEVALIER.

Ah, Frontin?

FRONTIN.

Ah, Monſieur, point de conteſtations, s'il vous plaît, je n'aime pas qu'on me contredise moi.

LE CHEVALIER.

J'enrage: hé bien le Diamant te demeurera, ſeras-tu content?

FRONTIN.

Il me faudra du Linge, & quelque juſte-au-corps un peu propre, pour me mettre en équipage ſeulement.

LE CHEVALIER.

J'auray ſoin de tout cela, je te le promets.

FRONTIN.

Vous me donnerez avec cela quelques bonnes habitudes, & tout ira bien. J'ai de l'eſprit, vous ſerez pourvû, je vous demande vos vieilles pratiques.

LE CHEVALIER.

Je feray pour toi toutes choſes.

FRONTIN.

Sur ce pied là reprenons la ceremonie, j'oublie l'égalité de nos naiſſances, & je vous regarde comme le Gentil-homme de France le moins roturier.

LE CHEVALIER.

Et ſi l'affaire ne reüſſit point?

FRONTIN.

En ce cas j'ai la conſcience bonne, je vous rens tout, il faut que chacun vive.

FRONTIN.

Tais-toi, Frontin, voici Liſette.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

JE vous ai fait attendre, mais j'ai attendu moi-même que le Maître de Geographie fut parti, ne perdez point de temps, montez par ce petit escalier, Frontin sçait les êtres, qu'il vous conduise.

FRONTIN.

Hé, qu'ai-je affaire là moi, s'il te plaît.

LISETTE.

Tu feras le guet pour assûrer leur conversation.

LE CHEVALIER.

Tu ne viens donc pas avec nous, toi Lisette.

LISETTE.

Non vraiment, j'ai ici de l'argent à recevoir. En attendant la restitution allons sçavoir de ma Maîtresse quand elle aura la commodité d'être querellée.

Fin du Troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARIANE.

ENTRONS ici Monsieur le Chevalier, je ne suis point tranquille dans ma chambre, on pourroit nous y surprendre, & l'on m'en feroit un crime. Ici l'on peut penser que le hazard nous aura fait rencontrer, & que vous ne m'aurez abordée que par civilité; que Frontin prenne garde seulement que personne ne nous écoute.

FRONTIN.

Causez en repos; je suis en sentinelle.

LE CHEVALIER.

Hé bien, charmante Mariane, qu'elle sera ma destinée?

MARIANE.

S'il ne tenoit qu'à moi seule de la rendre heureuse, vous n'auriez pas lieu de vous en plaindre.

LE CHEVALIER.

Hé ne pouvez-vous pas faire tout mon bonheur? Je vous adore, si vous étiez un peu sensible à ma tendresse.

MARIANE.

Tenez Monsieur le Chevalier, je ne sçay ce que c'est que de l'amour, je ne puis dire que je vous aime, mais je suis bien aise que vous m'aimiez.

LE CHEVALIER.

Et consentirez-vous, sans repugnance, que je devienne vôtre époux.

MARI-

MARIANE.

Voila encore une chose que je ne sçaurois vous dire, il me semble qu'on ne s'aime plus quand on est mariez.

LE CHEVALIER.

On ne s'aime plus, qui vous a dit cela?

MARIANE.

Araminte, & ma belle mere ne disent tous les jours autre chose, elles chagrinent leurs maris, leurs maris les haïssent, moi je voudrois vous aimer toujours, & il faudroit pour cela que vous m'aimassiez toute vôtre vie.

LE CHEVALIER.

Et vous croyez que le mariage pourroit faire finir ma tendresse, ah! je vous jure....

FRONTIN.

Changez de conversation, Monsieur, j'entens quelqu'un.

MARIANE.

Separons-nous Monsieur le Chevalier.

FRONTIN.

Non, rapprochez-vous c'est Lisette.

SCENE II.

LE CHEVALIER, MARIANE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

QUoy vous voila, je vous croyois là haut, que faites-vous donc ici, vôtre pere va venir, je vous en avertis.

MARIANE.

Adieu Monsieur le Chevalier.

SCENE III.

ANGELIQUE, MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

ANGELIQUE.

DEmeurez, Mariane, où alliez-vous?

MARIANE.

On m'a dit que vous m'aviez demandée, Madame; j'ai ſçû que vous étiez revenuë, j'allois me rendre auprés de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien, Chevalier, la compagnie qui vous attendoit eſt-elle avertie pour demain?

LE CHEVALIER.

Je venois vous en rendre compte, Madame, & tout Paris viendra chez vous ſi tôt qu'on ſçaura qu'on y joüe.

LISETTE.

Cela divertira bien vôtre mari, Madame.

ANGELIQUE.

Il faudra bien qu'il en paſſe par où nous voudrons, je vais le mettre à la raiſon. Luſi as-tu dit que j'étois revenuë?

LISETTE.

Oüi, Madame, & en en remontant, on m'a donné ces deux cens piſtoles que vous ſçavez.

ANGELIQUE.

Porte-les à Araminte, elles viennent de ſon mari, c'eſt à elle d'en diſpoſer, & vous, Mariane, allez lui tenir compagnie pendant que je ſerai obligée d'eſſuyer la fatigante converſation de vôtre Pere, vous, ne ſortez pas, Monſieur le Chevalier.

LE

LE CHEVALIER.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, Madame.

ANGELIQUE.

Entrez auſſi dans mon cabinet, je veux vous faire part d'une avanture que vous trouverez divertiſſante.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FRONTIN.

FRONTIN.

ET moi, Madame, que deviendrai-je ? quand vous aurez fait de Monſieur le Notaire, vous me le livrérez, s'il vous plait.

ANGELIQUE.

Va faire un tour, & revien, Frontin.

FRONTIN.

Dépêchez-vous donc, Madame, je ſuis honteux que Liſette ſoit plus expéditive que moi; mais je reparerai cela par la ſomme.

ANGELIQUE.

J'entens mon mari, ſors vite.

FRONTIN.

Voila un pauvre diable en bonne main.

SCENE V.

Mr. SIMON, ANGELIQUE.

Mr. SIMON.

AH! vous voila donc au logis, Madame, c'eſt une grande merveille, oüi.

ANGELIQUE.

Bon jour mon cher petit mari, Liſette dit que vous étes de mauvaiſe humeur, & que vous voulez gronder, eſt-il vrai. J'ai un mal de tête épouvantable, au moins je vous en avertis.

Mr. SIMON.

Hé le moyen de vous bien porter, vous devriez être morte, depuis le temps que vous vivez comme vous faites, ne rougiſſez-vous point de.....

ANGELIQUE.

Ah, mon fils, vous m'ébranlez tout le cerveau! adouciſſez l'aigreur de vôtre ton, je vous prie, ou je renonce à vous écouter.

Mr. SIMON.

Comment, Madame, vous croyez....

ANGELIQUE.

Oh querellez donc de ſens froid, je vous prie, je vous promets de vous écouter de même.

Mr. SIMON.

Il faut que j'aye une belle patience.

ANGELIQUE.

Serez-vous long temps dans vos remontrances, mon fils?

Mr. SIMON.

Oüi, Madame, & tres-long....

ANGELIQUE.

Si vous vouliez quereller en abrégé, mon petit mari, je vous aurois bien de l'obligation.

Mr. SIMON.

En abregé, Madame, & le moyen de renfermer en peu de paroles tous les ſujets de plaintes que vous me donnez tous les jours.

ANGELIQUE.

Moi, je vous donne des ſujets de plainte, mon fils?

Mr. SIMON.

Oh que diantre, mon fils, mon petit mari, ſupri-

ſuprimons tous ces termes-là, s'il vous plaît, trêve de douceurs, je vous prie.

ANGELIQUE.

Comment donc, Monſieur, quelles manieres ſont les vôtres, plus j'ai d'honnêteté pour vous, plus vous avez d'aigreur pour moi, en verité je n'y comprens rien, & je ſuis fort ſcandaliſée de vôtre procedé.

Mr. SIMON.

Hé morbleu, je ſuis outré du vôtre, moi.

ANGELIQUE.

Ah, que les maris ſont incommodes avec leurs bizarreries perpetuelles. Je voudrois bien ſçavoir qui peut cauſer vos ſemportemens.

Mr. SIMON.

Comment donc, mes emportemens? Je n'ai que trop de douceur, de par tous les Diables.

ANGELIQUE.

Ah juſte Ciel! toujours dans la bouche des mots à effaroucher les perſonnes les moins timides.

Mr. SIMON.

Morbleu!

ANGELIQUE.

Vous jurez, Monſieur, vous jurez, vous me faites trembler: Liſette, hola, quelqu'un.

Mr. SIMON.

Vous perdez l'eſprit, Madame.

ANGELIQUE.

Liſette.

SCENE VI.

Mr. SIMON, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HE', à qui diantre en avez-vous donc?

ANGELIQUE.

Demeurez auprés de moi Lisette, Monsieur eſt dans une fureur qui ne ſe conçoit pas.

LISETTE.

Seroit-il poſſible?

Mr. SIMON.

Ah la méchante femme, Liſette, la méchante femme.

ANGELIQUE.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeurer chez moi, ce ſont vos violences, & vos caprices qui m'en écartent.

Mr. SIMON.

Mes violences.

LISETTE.

Hé bien moderez-vous un peu, on verra ce que cela produira.

Mr. SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit, c'eſt un pretexte pour avoir raiſon d'être toujours dehors.

ANGELIQUE.

Oüi, fort bien un pretexte, en verité Monſieur vous vous ſervez de termes bien offençans, & ſi ma famille ſçavoit les duretez que vous avez pour moy....

Mr. SIMON.

Oh pour le coup je perds patience.

LISETTE.

Hé doucement, Monſieur, n'y auroit-il

pas

pas moyen de vous accommoder. vous êtes tous deux si raisonnables.

ANGELIQUE.

Hé bien, je te fais juge de nos differens, Liſette.

LISETTE.

C'eſt bien de l'honneur que vous me faites, Madame.

Mr. SIMON.

Oüi, tu as de l'eſprit, & je te permets de me condamner ſi j'ai tort.

LISETTE.

Oh pour cela je le ferai, je vous aſſure, voyons, dequoi vous plaignez-vous premierement?

Mr. SIMON.

Ne le ſçais-tu pas?

LISETTE.

Que répondez vous à cela?

ANGELIQUE.

Ignores-tu toutes mes raiſons?

LISETTE.

Hé mort de ma vie que ne parlez-vous? vous voila d'accord, Monſieur n'a qu'à vouloir.

Mr. SIMON.

Moi?

LISETTE.

Vous-même. Tenez Monſieur, Madame eſt la femme de France la plus complaiſante, laiſſez-la vivre à ſa fantaiſie, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

Mr. SIMON.

Hé bien qu'elle faſſe, pourvu qu'elle demeure chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment cela eſt trop juſte, Madame, Monſieur eſt le meilleur homme du monde, il aime à vous voir, donnez lui cette petite ſatisfaction le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible.

A N-

ANGELIQUE.

Hélas, de tout mon cœur, mon enfant, je ne cherche point à le chagriner, qu'il ſoit toujours de bonne humeur, je ſerai toujours au logis.

LISETTE.

Vous l'entendez, Monſieur, je ne lui fais pas dire.

Mr. SIMON.

Hé bien, qu'elle me tienne parole, & je ne querellerai de ma vie.

ANGELIQUE.

Cela me fera de la peine aſſurément, mais puiſque vous le voulez abſolument, Monſieur, je tâcherai de trouver les moyens de me rendre ma priſon ſupportable.

LISETTE.

La pauvre petite femme, ſa priſon! vous devez être bien content, Monſieur.

Mr. SIMON.

Je ne m'attendois pas à la trouver ſi raiſonnable, je te l'avoüe.

LISETTE.

Oh, Monſieur, tôt ou tard il vient de bons momens aux femmes. Il ne faut aux maris que la patience de les attendre.

ANGELIQUE

Le ſeul plaiſir que je me propoſe, eſt de joüer, & de recevoir compagnie.

LISETTE.

Comme elle ſe borne.

Mr. SIMON.

Hé va va, tu n'auras pas le temps de t'ennuyer, il faudra faire en ſorte qu'Araminte ſoit preſque toujours avec toi premiérement.

ANGELIQUE.

Ah, mon cher petit mari, que j'en ſerai contente, tâchons de l'engager à cela, je vous prie, c'eſt la plus aimable perſonne du monde qu'Araminte.

Mr.

Mr. SIMON.

N'eſt-il pas vrai ?

LISETTE.

Le vieux ſatire.

Mr. SIMON.

Nous aurons ſon mari quelquefois, nous verrons ma niéce, la Greffiere, qui fait des vers, ma couſine l'Avocate, ſon beau-frere, qui eſt plaiſant ſa ſœur la Conſeillere, mon oncle le Medecin, ſa femme & ſes enfans, nous nous divertirons à merveilles.

LISETTE.

Voila dequoi bien paſſer ſon temps, Madame.

ANGELIQUE.

Oh pour cela, non, mon fils, je vous prie hors Araminte. qui a les manieres de condition, je ne veux voir que des femmes de qualité, s'il vous plaît.

Mr. SIMON.

Hé bien oüi, de femmes de robe.

ANGELIQUE.

Non, Monſieur, des femmes d'épée C'eſt mon foible que les femmes d'épée, je vous l'avoüe.

LISETTE.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

Mr. SIMON.

Hé bien ſoit des femmes d'épée, tout comme tu voudras

ANGELIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

Mr. SIMON.

Des concerts ici dans ma maiſon.

ANGELIQUE.

Oüi, mon fils, comme vous voulez que j'y demeure toujours, il faut bien que je m'y divertiſſe.

LI-

LISETTE.

Elle a tant de complaiſance pour vous que vous ne ſçauriez vous deffendre d'en avoir un peu pour elle.

Mr. SIMON.

Mais...

ANGELIQUE.

Mais, Monſieur, il me faut de la Muſique trois jours de la ſemaine ſeulement, trois autres aprés diſnées; on joüera quelques reprises d'ombre & de lanſquenet, qui ſeront ſuivies d'un grand ſouper, de maniere que nous n'aurons qu'un jour de reſte, qui ſera le jour de converſation; nous lirons des ouvrages d'eſprit; nous debiterons des nouvelles, nous nous entretiendrons des modes, nous medirons de nos amies; enfin, nous emploirons tous les momens de cette journée à des choſes purement ſpirituelles.

LISETTE.

Quel ordre, Monſieur, elle veut vivre reguliérement, comme vous voyez.

Mr. SIMON.

Quelle chienne de regularité.

ANGELIQUE.

Et comme cette vie aiſée, douce, agreable, pourroit attirer trop grand monde, pour n'être point accablée de viſites importunes, il faudra que nous ayons un Portier, s'il vous plaît.

Mr. SIMON.

Miſericorde, un Portier chez moy, chez un Notaire; un Portier, Madame?

ANGELIQUE.

Oüi, Monſieur, un Portier chez un Notaire, la grandre merveille.

Mr. SIMON.

Liſette.

LISETTE.

Ne l'obſtinez point, Monſieur, elle prendroit un Suiſſe.

Mr.

Mr. SIMON.

Mais, Madame.

ANGELIQUE.

Mais, Monsieur, je veux un Portier, sans cela marché nul, le sortirai, & tout à l'heure.

LISETTE.

Hé passez luy cette bagatelle, faut-il rompre un traité pour un malheureux Portier.

Mr. SIMON.

Je me ferai moquer de moi, & d'ailleurs, souvenez vous cy de cette dépense.

ANGELIQUE.

Hé, Monsieur, qui vous demande rien, de quoi vous effarouchez-vous ?

Mr. SIMON.

De quoi je m'effarouche, Madame.

LISETTE.

Allez, Monsieur, qu'il vous suffise que Madame joüe. Les joüeuses ont des ressources inépuisables, & les femmes à qui leurs maris ne donnent point d'argent, ne sont pas toujours celles qui en dépensent le moins.

Mr. SIMON.

Pour moi je n'en saurois donner, car je n'en ay point.

LISETTE.

Frontin vous en fera pourtant bien trouver.

ANGELIQUE.

Allez, Monsieur, ne vous meslez de rien que de me laisser faire. Adieu mon fils, je vay me recueillir dans mon cabinet, & songer à prendre toutes les mesures imaginables, pour vous donner la satisfaction de demeurer au logis sans m'y ennuyer.

SCE-

SCENE VII.

Mr. SIMON, LISETTE.

LISETTE.

Quelle complaisance! Vous êtes bien heureux d'avoir une femme si bonne & si judicieuse.

Mr. SIMON.

Je payeray bien cher cette complaisance-là, peut-être.

LISETTE.

Oh point du tout, elle est bien revenue de la bagatelle.

Mr. SIMON.

Il faut en essayer Lisette. Tu vois tout ce que je fais pour la mettre dans son tort.

LISETTE.

Oh pour cela, Monsieur, vous êtes le meilleur mary qu'il y ait au monde.

ANGELIQUE *derriere le Theatre.*

Lisette!

LISETTE.

Madame m'appelle, adieu Monsieur, tenez-vous en joye, vous avez bien sujet d'y être.

SCENE VIII.

Mr. SIMON

HOm, je ne sçay comment tout cela tournera, mais un honneste homme est bien embarassé quand il est amoureux, & qu'il a des mesures à prendre avec sa femme.

SCE-

SCENE IX.

Mr. SIMON, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! Monsieur, que je vous trouve à propos.

Mr. SIMON.

Qu'est-ce qu'il y a.

FRONTIN.

Ne peut-on point nous écouter.

Mr. SIMON.

Non, non, parle, cette salle est grande.

FRONTIN.

Vous n'avez point veu Araminte depuis le dernier Billet que je luy ay rendu de vôtre part.

Mr. SIMON.

Non vraiment. Je ne precipite rien moy, & je ne fais point l'amour en jeune homme.

FRONTIN.

Mais serieusement, Monsieur, en estes-vous bien amoureux.

Mr. SIMON.

plus que je ne sçaurois te le dire.

FRONTIN.

Et s'il falloit renoncer à la voir, cela vous feroit-il bien de la peine.

Mr. SIMON.

Comment renoncer à la voir? qu'y a-t'il donc? qu'est-il arrivé?

FRONTIN.

Ah! que vous aimez cette femme là, Monsieur. Je ne puis m'empescher de vous plaindre.

Mr. SIMON.

Mais à qui en as-tu.

FRONTIN.

Vous ne sçauriez croire combien je suis dans vos interêts.

Mr. SIMON.

Je t'en estime davantage, mais....

FRON-

FRONTIN.

J'aimerois autant que le diable vous eust emporté, que de vous voir amoureux de cette force là.

Mr. SIMON.

Tu me ferois perdre patience, ne veux-tu pas t'expliquer.

FRONTIN.

Araminte, Monsieur

Mr. SIMON.

Hé bien, Araminte.

FRONTIN.

Elle est dans une situation la plus fâcheuse du monde.

Mr. SIMON.

Comment, quelle situation.

FRONTIN.

Elle m'a bien defendu de vous rien dire, & je ne sçai si je fais bien de vous en parler

Mr. SIMON.

Ouy, ouy, parle.

FRONTIN.

Je meurs de peur que vous ne soyez assez amoureux pour la vouloir tirer de l'embarras où elle se trouve.

Mr. SIMON.

Quoy, quel embarras, si je l'en tireray, oh je t'en répons.

FRONTIN.

Ne voilà-t'il pas. Oh bien, Monsieur, puisqu'il est ainsi, vous ne sçaurez rien.

Mr. SIMON.

Mon pauvre Frontin.

FRONTIN.

Non, Monsieur, il ne sera pas dit, que parce qu'une femme vous estimera plus qu'un autre, j'aurai contribué à vous ruiner pour l'amour d'elle.

Mr. SIMON.

Me ruiner; qu'est-ce que cela signifie.

FRONTIN.

Cela signifie que la plûpart des jolies femmes

mes ruinent tous ceux qu'elles eſtiment, Monſieur. C'eſt la regle.

Mr. SIMON.

C'eſt la regle.

FRONTIN.

Hé vraiment oüy, voudriez-vous qu'elles ruïnaſſent ceux qu'elles n'eſtiment point; cela ſeroit bien malhonneſte.

Mr. SIMON.

Ah, ah, & eſt-ce une neceſſité de ruïner quelqu'un.

FRONTIN.

Oüy vraiment, cela ne ſe peut pas autrement même, c'eſt une choſe inconcevable que les dépenſes prodigieuſes qu'Araminte fait tous les jours, ſans reflexion, ſans conduite. Elle s'endette de tous côtez, les Marchands crient pour être payez, ſi cela vient aux oreilles du mary c'eſt une femme perduë; pour ſe mettre à couvert de ſes emportemens, elle eſt dans la reſolution de s'aller jetter dans un Couvent, & de n'en ſortir de ſa vie.

Mr. SIMON.

Dans un Couvent, Frontin.

FRONTIN.

Dans un Couvent. Quand une jolie femme eſt embaraſſée, & qu'elle ne ſçait comment ſortir d'affaires, elle a toujours recours au Couvent; c'eſt encore une Regle.

Mr. SIMON.

Mais voilà une reſolution bien precipitée.

FRONTIN.

Je vous en répons; elle m'a même dit de lui mener un caroſſe, pour y aller tout de ce pas; elle ne veut dire adieu à perſonne.

Mr. SIMON.

Comment tout de ce pas il faut empêcher cela, Frontin.

FRONTIN.

Oh, Monſieur, cela eſt bien difficile; elle doit plus

Plus de mille écus, afin que vous le ſçachiez.

Mr. SIMON.

Mille écus!

FRONTIN.

Oüi vraiment, mille écus, valant trois mille deux cens cinquante livres. Hé croyez-moy, laiſſez-la faire, ne mettez point là vôtre argent, prenez une bonne reſolution de ne la jamais voir.

Mr. SIMON.

De ne la jamais voir?

FRONTIN.

Oüi, vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous vous l'imaginez.

Mr. SIMON.

Je ne l'aime pas? j'en perdrois l'eſprit.

FRONTIN.

Quelle fatalité! perdre l'eſprit, ou donner trois mille deux cens cinquante livres.

Mr. SIMON.

Cela eſt chagrinant.

FRONTIN.

Ecoutez, l'eſprit eſt une belle choſe Adieu, Monſieur, je vais chercher un caroſſe.

Mr. SIMON.

Attens, Frontin.

FRONTIN.

Hh, que je connois de gens à Paris qui voudroient avoir une occaſion comme celle-ci: mais je ne leur en parlerai point: Je ſuis trop de vos amis pour ne vous pas laiſſer la preference... Je vais lui chercher un Caroſſe.

Mr. SIMON.

Attens-moi là, te dis-je, je vai prendre dans mon cabinet un Billet payable au porteur que je lui veux donner moi même.

FRONTIN.

Comment, vous-même, ah! ſi Monſieur, ou eſt la politeſſe, de ne ſçavoir pas épargner à une femme la confuſion de vous avoir obligation en face? vous la feriez mourir de chagrin.

Mr.

Mr. SIMON.

Hé bien, mais connois-tu les gens à qui elle doit ?

FRONTIN.

Si je les connois ?

Mr. SIMON.

Meine-moi chez eux, je les payerai ſans lui en rien dire.

FRONTIN.

Cela eſt fort bien imaginé.

Mr. SIMON.

Cela ſera aſſez galant, oüi.

FRONTIN.

Aſſurément il n'y a qu'un petit inconvenient qui s'y rencontre.

Mr. SIMON.

Comment ?

FRONTIN.

Ce ſont des gens à qui Madame vôtre femme doit auſſi de l'argent, il ne ſeroit pas dans la bienſéance qu'on vous vît acquitter les dettes des autres, quand vous ne payez pas les ſiennes.

Mr. SIMON.

Malepeſte tu as raiſon, elle le ſçauroit peut-être.

FRONTIN.

Je ſuis prudent, comme vous voyez.

Mr. SIMON.

Comment ferons-nous donc ?

FRONTIN.

Mais il me ſemble que vous me donnant le Billet, & moi promettant de vous en faire tenir compte....

Mr. SIMON.

Mais Frontin.

FRONTIN.

Qu'eſt-ce à dire mais ? ne craignez-vous point que je vous friponne vôtre Billet.

Mr. SIMON.

Je ne te dis pas cela, mais enfin.

FRONTIN.

Parbleu, Monſieur, je n'y entens point de

fineſſe, puiſque vous faites tant de façons, je vous baiſe les mains, je ſuis vôtre ſerviteur, je m'en vais chercher un caroſſe.

Mr. SIMON.

Que tu as l'eſprit mal tourné, je vais chercher le Billet, vien t'en le prendre.

FRONTIN.

Oh diable, vous faites-là un grand effort, Monſieur eſt amoureux, à perdre l'eſprit, on veut le conſerver dans ſon bon ſens, il en eſt quitte pour mille écus.

Mr. SIMON.

Voici quelqu'un, veux-tu te taire, & me ſuivre.

FRONTIN.

Tout-à-l'heure, je vais vous joindre.

SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

AH, mon pauvre Frontin, je ſuis dans le plus grand embarras du monde.

FRONTIN.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

LE CHEVALIER.

Cette folle de Liſette s'eſt aviſée de parler à ſa maîtreſſe, & à Araminte, de la paſſion que j'ai pour Mariane.

FRONTIN.

Hé bien.

LE CHEVALIER.

Et dans la vûë de me faire plaiſir, elles veulent malgré que j'en aye propoſer la choſe à ſon pere.

FRONTIN.

Cela ne vaut pas le diable, vous voila gâté; on ira aux enquêtes, & la reputation de Monſieur Janot fera tort à Monſieur le Chevalier, aſſurément.

LE

LE CHEVALIER.

Elle ne plaisante point, je le crois.

FRONTIN.

Je ne plaisante point, cela ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

J'avois toujours compté sur les soins de Lisette; sur la tendresse de Mariane, & je me proposois de terminer la chose par un enlevement, pour faire consentir le pere au Mariage.

FRONTIN.

Voilà comme j'ai toujours conçu la chose, & il n'y avoit pas d'autre dessein que celui-là même.

LE CHEVALIER.

Non vraiment, mais quel parti prendre?

FRONTIN.

Celui de precipiter une chose que nous aurions pû faire à loisir.

LE CHEVALIER.

Mais il faut pour cela de l'argent comptant, je n'en ai point assez.

FRONTIN.

Bon, je vous en prêterai moy, qu'a cela ne tienne. Il y a à Paris quelques Orfevres de ma connoissance, & avec la Banque, dont je suis garant, je ne m'embarasse pas de trouver deux cens pistoles en un quart d'heure.

LE CHEVALIER.

Mais il faut persuader Mariane.

FRONTIN.

Laissez moi parler à Lisette, & allez m'attendre à l'Auberge.

LE CHEVALIER.

Mais...

FRONTIN.

Mais allez m'attendre, vous dis-je, pour être heritier de vos veilles pistoles, il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

MA pauvre Liſette, je n'en puis plus, je ne ſçaurois me ſoûtenir, je tremble.

LISETTE.

Qu'avez-vous?

MARIANE.

Mon Pere eſt là-dedans avec Araminte, & ma belle-Mere, je ne l'ai jamais vû de ſi mauvaiſe humeur.

LISETTE.

Et c'eſt-là ce qui vous rend ſi interdite?

MARIANE.

On va lui parler de mon mariage avec Monſieur le Chevalier.

LISETTE.

On va lui en parler, tant mieux, on ſe preſſe trop.

MARIANE.

Oh, point, point, Liſette, je ſuis ſortie pour les laiſſer dire: je voudrois déja que cela fut fini.

LISETTE.

Cela eſt trop precipité, vous dis-je, rentrez dans le cabinet pour rompre la converſation.

MARIANE.

Ma chere enfant, je n'en ai pas la force, je ne me connois plus. Et je n'ai jamais été dans l'état où je me trouve.

LISETTE.

C'eſt que vous n'avez jamais été mariée.

MARIANE.

Oh, pour cela non, mais ſi je ſuis ſi tremblante, pendant qu'on en parle, comment

ſerai je donc, quand on me mariera tout de bon.

LISETTE.

On vous raſſurera, ne vous mettez pas en peine, mais ſi vous voulez que je vous parle naturellement, je meurs de peur que vôtre Pere ne reçoive mal la propoſition.

MARIANE.

C'eſt cette crainte là, je penſe, qui me met ſi hors de moi-même.

LISETTE.

Allez donc empêcher qu'on ne lui en parle, nous avons depuis tantôt raiſonné Frontin & moi, & nous avons trouvé un moyen ſeur pour vous marier quand vôtre Pere ne le voudroit pas.

MARIANE.

Eſt-il poſſible?

LISETTE.

Oüi, mais il faut pour cela qu'il n'ait entendu parler de rien.

MARIANE.

Mais ce moyen eſt-il infaillible?

LISETTE.

Je vous en réponds, cela dépendra de vous, & vous n'y mettez point d'obſtacle, peut-être?

MARIANE.

Non, je t'en aſſure, oh je m'en vais donc vîte les interrompre.

LISETTE.

Dépêchez-vous, & dites tout bas à Madame, que j'ai quelque choſe de conſequence à lui dire.

MARIANE.

Je vais l'envoyer, laiſſe-moi faire.

SCENE II.

LISETTE *ſeule.*

La pauvre petite perſonne, nous en ferons tout ce que nous voudrons. He, que ne

font point de jeunes filles pour être mariées. Oh pour moi je croi, Dieu me pardonne, qu'il y a un âge où elles ne pensent qu'à cela, & il entre du mariage dans tous leurs songes.

SCENE III.

Mr. GRIFFARD, LISETTE.

Mr. GRIFFARD.

HE bien, ma cheve enfant, comment s'est-on reçu la restitution.

LISETTE.

Le mieux du monde, cela se reçoit-il autrement, il faudroit avoir l'esprit bien mal tourné.

Mr. GRIFFARD.

Sçait-elle que c'est moi qui...

LISETTE.

Je lui en ai voulu donner quelque legere idée.

Mr. GRIFFARD.

Hé bien ?

LISETTE.

Hé, bien, elle commençoit déja à prendre un certain ton aigre doux, qui m'a fait rengaîner mon compliment. Il ne faut se déclarer que bien à-propos : La voici.

SCENE IV.

Mr. GRIFFARD, ANGELIQUE, LISETTE.

Mr. GRIFFARD.

CE n'est pas une petite fortune, Madame, que celle de vous rencontrer au logis.

ANGELIQUE.

Si l'on recevoit souvent de vos visites, on deviendroit volontiers plus sedentaire, Monsieur.

Mr. GRIFFARD.

Madame....

LISETTE.

Voila vôtre chapeau par terre, prenez garde.

ANGELIQUE.

Vous êtes, de tous les hommes du monde, celui qu'on voit avec le plus de plaisir, je vous assûre.

Mr. GRIFFARD.

Ah! Madame....

LISETTE.

Vous marchez sur vos gands, Monsieur.

ANGELIQUE.

Je vous parle naturellement, au moins.

Mr. GRIFFARD.

Vous avez bien de la bonté, Madame, si j'osois vous parler de même....

ANGELIQUE.

Je vous soupçonne pourtant de m'avoir fait une petite sripponnerie, dont je vous punitois si j'en étois bien persuadée.

Mr. GRIFFARD.

Oh, pour cela, Madame, je ne prétens pas que vous m'en ayez obligation.

ANGELIQUE.

Ecoutez, vous avez de l'esprit, vous donnez un tour galant & delicat à ce que vous faites; mais si vous voulez qu'on vous en sçache gré, il faut me laisser toujours dans l'incertitude.

Mr. GRIFFARD.

Oh, Madame, je vous répons de....

ANGELIQUE.

Je ne suis que trop penetrante, je vous l'avouë; mais on ferme quelquefois les yeux pour ne pas rompre avec ses amis, une parfaite connoissance de la verité me mettroit serieusement en colere.

Mr. GRIFFARD.

Il est constant, Madame, que....

ANGELIQUE.

N'usons par cette conversation, de grace.

Il me fâche ſeulement de penſer à ces ſortes de choſes, paſſez là dedans, je vous prie, j'ay quelques ordres à donner à Liſette, vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Quel animal, il ne m'a jamais paru ſi ridicule.

LISETTE.

Voila un mortel bien payé de ſes deux cens piſtoles.

ANGELIQUE.

Que me veux tu? qu'as-tu à me dire, mon mari eſt là dedans de trop bonne humeur pour un homme qui a donné ſon argent; je meurs de peur que Frontin n'ait pas ſi bien réüſſi que toi.

LISETTE.

Il a mieux fait que vous ne croyez, & voilà un Billet de mille écus que Monſieur lui a donné pour Araminte.

ANGELIQUE.

Le monſtre, mille écus ne luy font point de peine à ſacrifier pour une autre; il me refuſeroit une piſtole.

LISETTE.

Nous nous vangeons aſſez bien de ſon avarice, il ne faut pas ſe plaindre.

ANGELIQUE.

Mais comment toucher cét argent, Araminte, ni toi, ni moi, nous ne pouvons l'aller recevoir, il falloit que Frontin....

LISETTE.

Que cela ne vous embaraſſe point, Madame; Amelin negociera la choſe à merveille.

ANGELIQUE.

Il faut envoyer chez elle, Hola, Jaſmin.

SCE-

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, JASMIN.

ANGELIQUE.

Vous savez où Madame Amelin demeure.

JASMIN.

Celle qui est venuë tantost est ici, Oüi, Madame.

ANGELIQUE.

Allez lui dire que je l'attens, & que j'ai affaire d'elle, qu'elle vienne au plus vite.

LISETTE.

Avec tout cela, Madame, ce n'est pas une connoissance inutile que celle de cette Madame Amelin.

ANGELIQUE.

Non vraiment.

LISETTE.

Nous aurions eû peine sans elle à nous deffaire du Diamant.

ANGELIQUE.

Il étoit dangereux de le vouloir vendre: mais je m'arrête ici trop long-temps, je vais les rejoindre: quand Madame Amelin sera venuë, tu lui diras bien toi-même ce qu'il faut faire.

SCENE VII.

LISETTE, Mr. JOSSE.

LISETTE.

C'Est de l'argent comptant, ou peu s'en faut; mais que veut cét homme-là? demandez-vous-lui quelque chose?

Mr. JOSSE.

Je voudrois bien parler à Monsieur Simon, on m'a dit là-bas qu'il y étoit.

LISETTE.

Est-ce pour quelque affaire un peu longue? quelque Testament? quelque Inventaire? nous en debarasserez-vous pour long-temps?

Mr. JOSSE.

C'est pour une chose que je ne puis dire qu'à luy-même, qu'on l'avertisse, je vous prie.

LISETTE.

Je vais lui dire; vous n'avez qu'à attendre ici.

SCENE VIII.

Mr. JOSSE *seul.*

VOila une soubrette qui me paroit bien verte, & elle pourroit bien, si je me trompe, avoir quelque part à la visite que je viens rendre à Monsieur le Notaire.

SCENE IX.

Mr. SIMON, Mr. JOSSE.

Mr. SIMON.

AH, ah, c'est Monsieur Josse, le qui vous amene ici mon voisin?

Mr. JOSSE.

Monsieur, voila un Diamant qu'on vient d'apporter chez moi pour le vendre. Il me paroît tout-à-fait semblable à celui que vous avez fait reconnoître, voyez.

Mr. SIMON.

C'est justement le mien, Monsieur Josse, qui vous l'a apporté, il falloit retenir ces gens-là.

Mr. JOSSE.

C'est un garçon que je connois, qui me connoît aussi, & je n'ai même gardé la Bague que pour prétexte de la faire voir avant que de l'acheter à quelqu'un de mes confreres, que j'ai dit

dit qui ſe connoiſſoit en pierreries mieux que moi. Il ne faut effaroucher perſonne.

Mr. SIMON.

Hé qui eſt-il, s'il vous plaît, Mr. Joſſe? cét honnête garçon, que vous connoiſſez.

Mr. JOSSE.

Ne vous mettez point en peine, nous avons la bague, il reviendra.

Mr. SIMON.

Il faut le faire arrêter. Il y a ici fort à propos un Commiſſaire de mes amis, vous n'durez qu'à nous envoyer avertir.

SCENE X.

Mr. SIMON, Mr. JOSSE, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! vous voila, je viens de repaſſer chez vous, que faites-vous donc ici, Monſieur Joſſe.

Mr. JOSSE.

Je feſois voir à Monſieur ce Diamant que vous venez d'aporter chez moy.

Mr. SIMON.

Quoi c'eſt-là celui qui...

FRONTIN.

Oüi, vous vous mettez dans le goût de la pierrerie: ah; je vous en felicite, je voi bien ce que cela ſignifie.

Mr. SIMON.

Où as-tu pris cela?

FRONTIN.

Que cela ne vous embaraſſe point, je vous en ferai bon marché, ne vous mettez pas en peine.

Mr. SIMON.

Tu m'en feras bon marché, pendart?

FRONTIN.

Comment donc, pendart? Eſt-ce vous, ou moi

moi, qu'on apostrophe, Monsieur Josse?

Mr. JOSSE.

A vôtre avis, que vous en semble?

FRONTIN.

Moi, par ma foi je ne sçai qu'en dire.

Mr. SIMON.

Tu me feras bon marché d'un vol que tu m'as fait, infame.

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire un vol? ho... que.... écoutez... hé, si Monsieur, je n'aime point ces plaisanteries là, je vous en avertis, que diable! si le Diamant ne vous accommode pas, il n'y a qu'à me le rendre, je ne suis pas embarassé de m'en défaire.

Mr. SIMON.

Oh tu n'auras pas cette peine là, sur mon honneur, mon cher Monsieur Josse, vous pouvez me laisser la Bague, je passerai chez vous, & je reconnoîtrai vôtre exactitude.

Mr. JOSSE.

Je vous baise les mains, Monsieur.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur Josse, oh diable, je n'entens point de raillerie, c'est à vous que....

SCENE XI.

Mr. SIMON, FRONTIN.

Mr. SIMON.

OH ne pensés pas m'échaper, nous avons d'autres comptes encore à vuider ensemble.

FRONTIN.

Monsieur, commençons par vuider celui là, rendez-moi la Bague, ou la peste m'étouffe, je ferai beau bruit, &... si.

Mr. SIMON.

Là rassures-toi, ne t'effraye point.

FRON-

FRONTIN.

Cela me feroit damner.

Mr. SIMON.

Je ne ferai point d'éclat de cette affaire-ci, je te le promets.

FRONTIN.

Vous n'en ferez point, mais j'en ferai moi.

Mr. SIMON.

Je ne veux point te perdre, te dis-je.

FRONTIN.

Et moi je ne veux point perdre ma Bague, de par tous les diables.

Mr. SIMON.

Parlons doucement, comment eſt-elle à toi? d'où vient-elle? qui te l'a donnée?

FRONTIN.

Un Gentilhomme de mes amis.

Mr. SIMON.

Que tu apellos.

FRONTIN.

Monſieur Janot, connoiſſez-vous cela?

Mr. SIMON.

Tu es un effronté maraut, tu as volé ce Diamant à ma femme, & c'eſt celui qu'elle perdit il y a ſix ſemaines.

FRONTIN.

Du diable! Monſieur Janot auroit-il fait ce tour-là?

Mr. SIMON.

Que rumines-tu?

FRONTIN.

Que cela ne ſe peut pas. J'étois tantôt avec lui.... chez ſa mere.... cela ne ſe peut pas, encore une fois.

Mr. SIMON.

Cela eſt, & je te ferai pendre ſi tu diſputes.

FRONTIN.

Je n'y comprens rien.

Mr. SIMON.

Venons à preſent au reſte.

FRONTIN.

Monsieur, encore un petit mot sans nous emporter, ou j'ai perdu l'esprit, moi qui vous parle, ou vous l'avez perdu vous-même. Je ne l'ai pas perdu moi, assurément. Ergo....

Mr. SIMON.

Oui, je l'ai perdu moi, de t'avoir tantôt sottement confié un Billet de mille écus.

FRONTIN.

Oh, pour cela Monsieur, je me suis fort loyalement acquité de la commission.

Mr. SIMON.

Tu es un fripon, passe maître.

FRONTIN.

Monsieur....

Mr. SIMON.

Je ne te connoissois pas encore.

FRONTIN.

N'embroüillons point l'affaire de la Bague.

Mr. SIMON.

Il me falloit cette aventure pour me détromper.

FRONTIN.

Revenons à la Bague, je vous prie.

Mr. SIMON.

Araminte est là-dedans, tu as mon Billet, il faut me le rendre.

FRONTIN.

Ne confondons rien, s'il vous plaît.

Mr. SIMON.

Il faut me le rendre tout à l'heure.

FRONTIN.

Je n'ai point le Billet, & vous avez la Bague.

Mr. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me l'a rendrez.

Mr. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me l'a rendrez.

Mr.

Mr. SIMON.

Oh tu me le rendras, ou je t'étranglerai, assurément.

FRONTIN.

Au secours, miséricorde.

SCENE XII.

ANGELIQUE, Mr. SIMON, MARIANE, ARAMINTE, Mr. GRIFFARD, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

ANGELIQUE.

Qui te fait crier de la sorte?

FRONTIN.

Monsieur votre mari, Madame, qui a la fiévre chaude.

Mr. SIMON.

Bourreau.

MARIANE.

Mon pere.

FRONTIN.

Et une fiévre chaude, intelligente même: il me dérobe une Bague.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

Mr. SIMON.

Cela veut dire, que votre Diamant est retrouvé, ma femme.

ANGELIQUE.

Mon Diamant.

Mr. SIMON.

C'est ce coquin là qui l'avoit volé.

ANGELIQUE.

Frontin, lui?

Mr.

Mr. SIMON.

Lui-même.

FRONTIN.

Moi ? moi ? vous voyez bien le transport au cerveau ? il n'y a rien de plus clair.

Mr. SIMON.

Misérable !

FRONTIN.

Eh, ça, là, là.

GRIFFARD.

Ne vous emportez point.

Mr. FRONTIN.

Si on ne prend garde à lui, il fera quelque sottise.

Mr. SIMON.

Coquin ! Monsieur le Commissaire, il faut pendre ce fripon-là.

Mr. GRIFFARD.

Je ferai le dû de ma charge.

LISETTE.

Frontin seroit pendu ? quel dommage !

FRONTIN.

Laisse-moi en repos, toi, avec ton pendu.

ANGELIQUE.

Mais qui vous fait penser de lui de que vous nous dites ?

Mr. SIMON.

Le Diamant que voilà vraiment, me prenez-vous pour un visionnaire ? Il est allé pour le vendre, j'avois fait courir des Billets, comme vous sçavez, l'Orfévre est venu m'avertir, vous n'aurez pas de peine à le reconnoître : voyez.

FRONTIN.

J'enrage. Il y a de l'apparence à tout ce qu'il dit, & je sçais le contraire.

ANGELIQUE.

Lisette.

LISETTE.

Ce n'est, Madame, il y a là quelque chose que je ne comprens point

Mr.

Mr. SIMON.

Hé bien, ai-je tort ? qu'en dites-vous ?

ANGELIQUE.

Je dis qu'il ne me paroit point que celà ait jamais été à moi, vous vous mépresez.

FRONTIN.

Ah, vivat j'ai gagné ma cause : Allons, Monsieur le Commissaire, faites le dû de vôtre charge, faites rendre à Frontin ce qui lui appartient, vous êtes fort pour les restitutions, vous.

GRIFFARD.

Oüais.

Mr. SIMON.

Oh bien, quoi que vous en disiez, je m'en croirai plûtôt qu'un autre, & je ne me dessaisirai point du Diamant.

FRONTIN.

Et puisqu'il est ainsi, moi je vais faire venir la personne à qui il appartient ; s'il est écrit qu'il sera perdu pour moi, j'aime mieux qu'il retourne à son vray maître.

SCENE XIII.

Mr. SIMON, Mr. GRIFFARD, ANGELIQUE, ARAMINTE, Mad. AMELIN, FRONTIN, LISETTE, MARIANE.

Mad. AMELIN.

UN de vos gens vient de me dire que vous me vouliez parler, Madame, je suis accourue tout au plus vîte.

FRONTIN.

Oh parbleu, il y a de la fatalité dans tout ceci, & vous venez tout à propos pour deffendre vos droits, Madame Amelin.

Madi

Mad. AMELIN.

Quelle ce qu'il y a donc ? de quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

On vous a pris tantôt une Bague, elle eſt entre les mains de Monſieur, faites vous la rendre.

LISETTE.

Et voici bien d'un autre.

Mad. AMELIN.

Elle eſt entre les mains de Monſieur ! le Ciel en ſoit loüé, je ne ſuis pas malheureuſe ; & Monſieur eſt trop honnête-homme, pour vouloir la retenir.

Mr. SIMON.

Quoi vous ne ſoutiendrez que ce Diamant vous appartient, Madame ?

Mad. AMELIN.

Non, Monſieur, le Ciel m'en preſerve.

LISETTE.

Madame Amelin.

Mad. AMELIN.

J'ai ſeulement donné ce matin ſix cens écus deſſus à Mademoiſelle Liſette, Monſieur.

FROETIE.

Oh pour celui-là je ne m'y attendois pas, je ne ſuis qu'une bête.

Mr. SIMON.

A Liſette, ſix cens écus.

Mad. AMELIN.

Oui, Monſieur, la voila qui peut vous le dire ?

LISETTE.

Moi, je n'ai rien à dire, on vous croira de reſte.

Mad. AMELIN.

Madame avoit affaire d'argent, j'ai été bien aiſe de lui faire plaiſir.

FROETIN.

Voila une maudite Bague qui cauſera quelque revolution.

Mr. SIMON.

Hé bien, Madame, que me direz-vous pour excuſer une conduite ſi blâmable, dont il faut mal-

malheureusement que nos meilleurs amis soient les témoins, ne rougissez-vous point....

ANGELIQUE.

Moi, je rougis de vos manieres, Monsieur, & j'ai honte pour vous que l'excés de votre avarice me reduise à mettre en gage mes pierreries, vous m'auriez épargné cette confusion, en me donnant ce Billet de mille écus, dont vous avez fait present à Madame.

Mr. SIMON.

Je suis trahi.

FRONTIN.

Je l'ai donné fidellement, comme vous voyez.

Mr. GRIFFARD.

Comment donc, quoi? qu'entens-je, ma femme a reçû un present de mille écus.

ARAMINTE.

Ne vous mettez point en colere, Monsieur, je ne sai pas si je vous assurerai que pour vous dédommager des deux cens Louïs que vous avez envoyez tantôt à Madame.

Mr. GRIFFARD.

On se moquoit de moi, j'ai ce que je mérite.

Mr. SIMON.

Vous avez accepté deux cens Louïs de Monsieur le Commissaire, Madame.

ANGELIQUE.

Oh, je sçavois bien que vous les rendriez à sa Femme, Monsieur.

FRONTIN.

La belle chose que la prévoyance.

Madame AMELIN.

Voila bien du tintamare à ce qu'il me semble, mais mes six cens écus, sera-ce aussi Monsieur qui me les rendra, Madame.

Mr. SIMON.

Vos six cens écus, moi?

ANGELIQUE.

Oh ce n'est point de rancune, payez Madame Amelin, & je vous pardonne l'affaire des

des mille écus, ne suis-je pas bonne personne?

Mr. SIMON.

Madame, Madame, vous allez faire un bon compte de cette avanture, mais.....

LISETTE.

Ma foi vous n'avez qu'à chatier droit, si vous ne voulez pas qu'on la sçache.

Mr. SIMON.

J'enrage: Je crève, & je renonce à toutes les femmes.

MARIANE.

Lisette, voici Monsieur le Chevalier.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, ANGELIQUE, ARAMINTE, Mad. AMELIN, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

MAdame, je viens vous dire qui....

Mad. AMELIN.

Ah te voilà donc, bon vaurien, je t'attendois pour te regaler, tu viens m'amuser avec des contes, & tu me fais de belles affaires, vraiment.

LE CHEVALIER.

Madame.

MARIANE.

Elle lui parle bien familierement, Lisette.

FRONTIN.

Monsieur Janot aura aussi son fait. La maudite Bague.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

Mad. AMELIN.

Ce que cela signifie? vous voyez bien ce petit gar-

rassement là, c'eſt mon fils, Madame, ſans que vous le ſachiez.

ANGELIQUE.

Quoi Monſieur le Chevalier...

Mad. AMELINA

C'eſt Janot, Madame, dont je vous ay tant prié ce matin.

ANGELIQUE.

Monſieur le Chevalier Janot...

ARAMINTE.

Elle extravague, ma mignonne, cela ne ſe peut pas.

Mad. AMELIN.

Qu'eſt-ce à dire? cela ne ſe peut pas! Oſeras-tu dire le contraire, répons.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous que je vous réponde? vous avez voulu me perdre, & vous y réuſſiſſez à merveille.

Mad. AMELINA

Vraiment oüi, te perdre, voilà de beaux myſteres, tu ſeras peut-être cauſe que je perdrai ſix cens écus, toi, & tu crois que je ſonge à des balivernes.

ANGELIQUE.

Vous êtes le fils de Madame Amelin!

MARIANE.

Et vous n'êtes point un vrai Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ſuis au deſeſpoir.

ANGELIQUE.

Par où méritoit-elle Monſieur Janot, que vous vouluſſiez la tromper.

Mad. AMELIN.

Comment donc, la tromper, Treda..., Monſieur Janot, puiſque Monſieur Janot y a; aura quand je le voudrai une bonne charge de vingt mille écus que je lui mettrai ſur la tête.

ANGELIQUE.

Vingt mille écus, Madame, Amelin?

Mad.

Mad. AMELIN.

Oüi, Madame, vingt mille écus, quand je perdrois ceux que je vous ai donnez encore.

FRONTIN.

Comment diable!

ANGELIQUE.

Avez-vous du panchant pour lui, Mariane?

MARIANE.

Quand il n'auroit pas les vingt mille écus, je ne l'en aimerois pas moins, je vous assure.

LISETTE.

La naïve enfant!

ANGELIQUE.

Et moi je vous promets de trouver les moyens de faire consentir votre Pere à ce mariage.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame!

FRONTIN.

Trouvez donc aussi le secret de faire ma paix avec mon mari.

ANGELIQUE.

Je me chargerai de tout.

FRONTIN.

Ma foi nous sommes plus heureux que sages.

LISETTE.

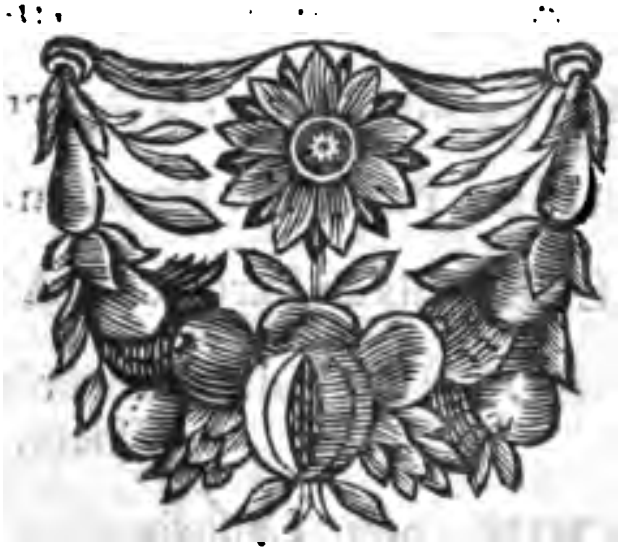
Hors les maris tout le monde sort toujours bien d'intrigue. Par ma foi si les hommes donnoient à leurs femmes ce qu'ils dépensent pour leurs maîtresses, ils feroient mieux leurs comptes de toutes manieres.

FIN.

LES EAUX DE BOURBON,

COMEDIE.

DE MR. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

ACTEURS.

LE BARON DE S. AUBIN.

Mr. GROGNET Medecin.

Mad. GUIMAUVIN, veuve d'Apotiquaire.

LA PRESIDENTE.

LE CHEVALIER de la Breſſandiere.

LE MARQUIS de Fourbanville.

BABET, fille de Mr. Grognet.

BLAISE, Payſan de Bourbon.

VALERE, fils du Baron de S. Aubin.

LA ROCHE, Valet de chambre de Valere.

JASMIN, petit Laquais.

Pluſieurs Muſiciens & Danſeurs.

La Scene eſt à Bourbon lez-Bains.

LES EAUX DE BOURBON, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

BLAISE *ſeul.*

PAlsanguenne il faut avoüer que je ſis un grand fou de me meſler des affaires d'un homme auſſi fou que ce vieux Monſieur le Baron de Saint Aubin qui loge cheux nous. Il viant icy prendre des yaux pour ſe rétablir le foye, & il y deviant eſtropié par la carvelle; les Medecins le guariſſont d'une façou, & les filles & les femmes le rendont malade d'une autre. Je croi, Dieu me pardon-

ne, qu'il eſt amoureux de trestoutes, mais il n'y en aura pas une qui devienne amoureuſe de ly. Le vela qui viant ici. Queu peſte de figure.

SCENE II.

LE BARON, BLAISE.

LE BARON.

ME voila quitte de mes petites fonctions de la matinée. J'ay beu mes eaux, pris mon boüillon, rendu mon remede, & mangé ma petite ſoupe, je me ſens gay comme un Pinçon. Hé bien mon pauvre Blaiſe as-tu ſongé...

BLAISE.

Ouy, Monſieur, mais ne vous en déplaiſe, vous n'y ſongez pas, vous courir les ruës dans l'equipage où vous vela.

SAINT AUBIN.

Pourquoy non. C'eſt ici un pays de liberté où l'on vit ſans façon & ſans contrainte, ah l'aimable ſejour, on donne une partie du temps au ſoin de ſa ſanté, & le reſte au plaiſir & à la galanterie. Les Malades ſe divertiſſent mieux à Bourbon, que les gens bien ſains ne font ailleurs. Oh que j'ay eſté bien conſeillé de venir aux eaux cette année.

BLAISE.

Ouyda il y a bonne Compagnie n'eſt-il pas vray.

SAINT AUBIN.

Tous gens d'eſprit, de gouſt, de plaiſir, de bonne chere, cette Preſidente par exemple à ſoixante & dix ans, quelle humeur de femme.

BLAISE.

C'eſt une gaillarde ouy.

SAINT AUBIN.

Et ce Chevalier qui eſt ſi beau joüeur, & qui me gagne tous les jours mon argent, l'agreable homme!

BLAISE.

Ouyda, il ayme itou bian ce pays-cy; ſtila, il viant aux yaux deux fois l'année, & l'an ne ſçait pour queu maladie; morgué s'il a la goute, ce n'eſt pas au bout des doigts, je vous en avertis.

SAINT AUBIN.

C'eſt encore un bon original que ce vieux Intendant qui ameine ici ſa femme pour avoir des enfans.

BLAISE.

Alle n'en aura point de ce voyage-cy; c'eſt moy qui vous le dis.

SAINT AUBIN.

Elle n'en aura point, comment ſçais-tu cela.

BLAISE.

Bon, tarigué, eſt-ce que je n'avons pas l'experience! Tenez Monſieur, quand

des maris amenont ici leurs femmes, pour ça les yaux n'y font rian, quand les femmes venont toutes ſeules les yaux operont que c'eſt des marveilles.

SAINT AUBIN.

Elles ſont admirables, & depuis que j'en prens, je me ſens le corps & l'eſprit tout rajeuni.

BLAISE.

C'eſt ce que je diſois tout ſeul tout à l'heure, vous devenez auſſi fou qu'un jeune homme.

SAINT AUBIN.

Quand on veut plaire à une jeune fille, il faut avoir des maniéres jeunes, mon enfant.

BLAISE.

Vous voulez plaire à une jeune fille, Monſieur.

SAINT AUBIN.

Et je luy plaiſray, je t'en répons. Je ne m'y prens pas mal, & les petits regals que je luy donne...

BLAISE.

Quoy! c'eſt pour ç'a que vous faites tant de ſortiſes.

SAINT AUBIN.

Comment des ſortiſes, ce maraut là...

BLAISE.

Dame acoutez, je vous demande pardon. Je ſommes francs en ce pays-cy: mais qui eſt cette jeune fille, s'il vous plaiſt, je connoiſſons tout le monde, &

je

je vous diray bian ſi alle ſera aſſez ridicule.

SAINT AUBIN.

Pour m'aimer n'eſt-ce pas?

BLAISE.

Ouy Monſieur.

SAINT AUBIN.

Ce ne ſont pas là tes affaires. M'as-tu amenè ces flutes, ces Muſiciens...

BLAISE.

Ils attendont vôtre commodité tout icy proche.

SAINT AUBIN.

Fais les venir, & aporte-moy une chaiſe. Je ſuis ſi foible, que j'ay toutes les peines du monde à me tenir ſur mes jambes.

BLAISE.

Tatigué que vela des manieres bian jeunes.

SCENE III.

SAINT AUBIN *ſeul.*

VOici la maiſon de mon Medecin Monſieur Grognet, les feneſtres de l'aimable Babet Grognet ſa fille, donnent ſur cette Place cy juſtement, je vais me mettre tout vis à vis, afin qu'elle me voye. Ah qu'elle va eſtre aiſe d'enten-

dre de la Muſique faite exprés pour elle. Voila comme on les attrape. Oh pour cela je ſçai bien faire l'amour, c'eſt grand dommage que je vieilliſſe, je ſuis un joly homme.

SCENE IV.

SAINT AUBIN, BLAISE, DES MUSICIENS, &c.

BLAISE.

TEnez. Monſieur, vela une chaiſe pour vos jambes, & de la Muſique pour vos oreilles. Je fait tout ce que vous me dites, comme vous voyez.

SAINT AUBIN *s'aſſied à un des bouts du Theatre.*

Allons enfans, ce trio de flutes & cet air Italien ſeulement. Nous verrons tantôt la petite Maſcarade que je vous ay commandée pour le Bal de ce ſoir.

BLAISE.

Un Bal aux yaux, morgué que je varrons danſer de fluxions & de rhumatiſſes.

Saint Aubin s'endort dans le fauteuil pendant le Concert.

AIR

AIR Italien.

QUe giôva
Tra l'aquâ
Cercar la ſanita,
Quando il Côre
Del fuoco d'amore
S'eſtrugge è s'avampa.

O Belta Cara Belta
Deh per pieta
Sanate me.

Un Ciglio Vivace
Mi tolze
La pacé
Et con ſtrali ſeveri
Ardenti,
Pungenti,
Il côr mi feri.

O Belta Cara Belta
Deh per pieta
Sanate me.

SCENE V.

SAINT AUBIN, Mr. GROGNET, BLAISE, LES MUSICIENS.

Mr. GROGNET.

C'Eſt une choſe étrange que la manie de ce pays cy. Toûjours des flutes, des haut-bois, des violons, de la Muſique, cela me fera renoncer à la Medecine. Le grand plaiſir d'avoir des malades qui ne ſont rien moins que leur métier, & qui ne ſongent qu'à ſe divertir.

BLAISE.

Le Medecin Grognet n'aime pas la joye.

Mr. GROGNET.

Eſt ce toy gros coquin qui m'aimeine ici ces canailles-là faire leur charivary, qui eſt le ſot qui les paye.

BLAISE.

C'eſt Monſieur que vela qui viant dormir en Muſique, pour plaire à une jeune fille. Ne ſeroit-ce pas la vôtre.

Mr. GROGNET.

C'eſt Monſieur le Baron de Saint Aubin, je penſe.

SAINT

SAINT AUBIN *s'eveillant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt, qu'y a-t'il, ils ont déja finy ?

Mr. GROGNET.

Hé à quoi ſongez-vous donc Monſieur le Baron, puiſque vous avez envie de dormir, vous ſeriez mieux dans vôtre lit que dans la ruë.

SAINT AUBIN.

Dans mon lit, Monſieur Grognet, quand on donne un petit régal de Muſique à quelque belle, la regle eſt qu'on ſoit ſous les feneſtres.

BLAISE.

Ouy, mais la regle n'eſt pas qu'on y dorme.

Mr. GROGNET.

Vous avez de l'émotion.

SAINT AUBIN.

Le moyen de n'en pas avoir, je ſuis tout feu Monſieur Grognet.

Mr. GROGNET

Entrez chez moi pour vous repoſer.

SAINT AUBIN.

Très-volontiers, j'ay mes raiſons pour m'y trouver mieux qu'en lieu du monde.

BLAISE.

C'eſt à Babet Grognet qu'il en veut, je gage.

SAINT AUBIN.

Allez enfans, voila qui eſt bien; tantôt ſur le ſoir ne manquez pas de venir

aux Fontaines, & que la Mascarade soit jolie, nous y danserons, nous y danserons.

SCENE VI.

Mr. GROGNET, SAINT AUBIN.

Mr. GROGNET.

VOus prenez trop sur vous Monsieur le Baron, & vous me débauchez tous mes Malades, vous n'y songez pas au moins. Leur donner le Bal, vous m'en ferez crever plus de la moitié.

SAINT AUBIN.

La joye & le plaisir ne font jamais de mal Monsieur Grognet, demandez à Madame la Presidente que voila, c'est bien la femme la plus enjoüée que je connoisse.

SCENE VII.

LA PRESIDENTE, Mr, GROGNET, SAINT AUBIN, BLAISE.

LA PRESIDENTE.

OH cela eſt bien changé mon pauvre Monſieur le Baron, je n'en puis plus, les eaux me ſont mortelles, & l'on m'enterrera ici je penſe.

Mr. GROGNET.

J'ai paſſé chez vous ce matin ſur les dix heures, Madame, mais vous n'eſtiez pas encore éveillée.

LA PRESIDENTE.

Je venois de me coucher Monſieur Grognet, nous avons joüé toute la nuit à la Baſſette.

SAINT AUBIN.

Joüé toute la nuit Madame la Preſidente.

LA PRESIDENTE.

Rien ne me fait tant de bien Monſieur le Baron. Avez-vous veu ma ſœur aiſnée Monſieur Grognet, Madame la Comteſſe de la Ratatiniere qui arriva hier, & qui vient prendre des eaux pour ſon inflammation de poitrine.

Mr. GROGNET.

Elle dormioit auſſi Madame, ſans cela j'aurois eu l'honneur...

LA PRESIDENTE.

Vrayment je le croi bien qu'elle dormoit. Cette vieille folle, malade comme elle eſt, qui s'enyvra hier de vin de Canarie.

BLAISE.

Tatigué que vela de biaux regimes de vie pour de vieilles malades.

LA PRESIDENTE.

On dit que vous donnez le Bal aujourd'hui Monſieur le Baron.

SAINT AUBIN.

Ouy, Madame.

LA PRESIDENTE.

Il n'eſt pas mal-aiſé de deviner pour qui la feſte ſe fait, vous eſtes amoureux petit badin.

SAINT AUBIN.

C'a toûjours eſté vôtre foible & le mien ma chere Preſidente.

LA PRESIDENTE.

Oh c'a, dites-moi donc, Monſieur Grognet, que faut-il que je faſſe pour mes maux de teſte, & pour ce rhumatiſme, car je m'en meurs, je vous en avertis.

Mr. GROGNET.

Je vous l'ai déja dit Madame, la diete eſt une des choſes, qui contribuera le plus...

LA PRESIDENTE.

A propos de dieze, nous faisons cette nuit Medianox chez le Chevalier de la Bressandiere, il vous l'a fait dire Monsieur le Baron.

SAINT AUBIN.

Ouy, Madame.

LA PRESIDENTE

C'est un joly homme que ce Chevalier. La teste me fend Monsieur Grognet, vos eaux de Bourbon me rendent plus malade que je ne l'estois quand je suis arrivée.

BLAISE.

Morgué la vieille Presidente crevera de débauche, & les yaux de Bourbon en auront le blâme.

Mr. GROGNET.

Entrez au logis, Madame, nous y parlerons de vôtre maladie, & nous prendrons des mesures. . .

LA PRESIDENTE.

Donnez-moi donc la main Monsieur le Baron.

BLAISE.

Pargué le Bal de tantôt sera drole. Vela déja deux bons Mascarades. Qui est celle-ci encore.

SCE.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, JASMIN, BLAISE.

LA MARQUISE, *avec une ſervante & un petit Laquais portant des hardes.*

Allez petit garçon allez, vous ſçavez bien où j'ai coutume de loger, menez-y cette fille.

JASMIN.

N'eſt-ce pas là bas, en tournant du côté gauche.

LA MARQUISE.

Ouy, chez la veuve de cet Apotiquaire là, auprès de la Fontaine, qu'on vous donne les mêmes chambres que j'avois l'année paſſée.

JASMIN.

Je lui dirai Madame.

SCENE IX.

LA MARQUISE, BLAISE.

BLAISE.

HE! pergué, c'eſt encore une beureuſe d'yau de noſtre connoiſſance.

LA MARQUISE.

C'eſt toi Blaiſe. Hé bon jour mon enfant.

BLAISE *en l'embraſſant.*

Vôtre valet. Madame la Marquiſe, & comment vons en va?

LA MARQUISE.

Tu vois, je viens encore en ce Pays cy.

BLAISE.

J'avons le bonheur de vous y voir tous les ans, c'eſt une rente; mais ce n'eſt pas les yaux que vous venez prendre cette fois cy peut-eſtre.

LA MARQUISE.

Non, mon enfant.

BLAISE.

Tant mieux pour vous. Cet abcez que vous aviais à la hauche eſt donc refarmé pour le coup.

LA MARQUISE.

Ouy, ne parle point de cela, je te prie. Je me porte à merveilles.

BLAI-

BLAISE.

A merveilles bon, j'en ſis bien aiſe, & je comprens ce qui vous ameine. C'eſt queuque Mary ou queuque galand que vous venez chercher à Bourbon; acoutez je n'avons quaſi que des malingres cette année, & j'ai bian peur que vous ne trouviais pas vôtre affaire.

LA MARQUISE.

Tu me crois donc bien difficile.

BLAISE.

Ouy, vous avez la meine d'une connoiſſeuſe: il nous faut de bonne marchandiſe, je gage; mais vôtre hoſteſſe, Madame Guimauvin, vous aidera à chercher: C'eſt une habile femme.

LA MARQUISE.

Pour une perſonne de Province, elle a autant d'eſprit & de ſçavoir vivre...

BLAISE.

Oh morguenne ouy, pour ce qui eſt d'en fait d'en cas de ç'a, c'eſt la parle du Pays. Auſſi alle a fait ſes études à Paris, & dans le Faux-bourg S. Germain encore. Tatigué quelian dit que c'eſt une bonne école.

LA MARQUISE.

La voila je penſe.

BLAISE.

Vous penſez bian, c'eſt elle-même juſqu'au revoir, vous avez queuque affaire enſemble, morgué dépeſchez vous, je vous en prie, j'ai trou queuque choſe à lui dire.

SCE-

SCENE X.

Mad. GUIMAUVIN, LA MARQUISE.

Mad. GUIMAUVIN.

JE ne me trompe point, c'eſt Madame la Marquiſe de Fourbanville.

LA MARQUISE.

C'eſt moy-mêmes, Madame Guimauvin, que j'ay de joye de te revoir, & de t'embraſſer.

Mad. GUIMAUVIN.

Vous arrivez apparemment.

LA MARQUISE.

Je deſcens de caroſſe, & je viens d'envoyer mes hardes chez toy.

Mad. GUIMAUVIN.

Que vous vous portez bien à preſent, c'eſt plus par habitude que par neceſſité que vous venez à Bourbon, n'eſt-ce pas.

LA MARQUISE.

J'y viens, j'y viens faire comme beaucoup d'autres, changer de plaiſir & d'occupation, reſpirer un autre air que celuy de Paris, faire quelque nouvelle connoiſſance pour paſſer l'Hyver agreablement, & que ſçait-on ce qui peut arriver; avec un peu d'eſprit, quelque agrément des manieres tendres, engageantes...

Mad. GUIMAUVIN.

Je vous entens. C'eſt une dupe que vous

vous venez chaſſer en ce Pays cy. Il s'y en rencontre quelquefois de bonnes; & ſi vous eſtiez arrivée trois jours plutoſt ſeulement, il y avoit un vieux gouteux de quinze mil livres de rente, dont on auroit tâché de vous mettre en poſſeſſion. C'eſt un Gentilhomme de Quimpercorantin, Seigneur Banneret de Kergrohinizouarn, qui vous auroit fort accommodée.

LA MARQUISE.

Je ſerois partie plutoſt de Paris, ſans une partie de Lanſquenet qui a duré huit jours plus que nous ne penſions.

Mad. GUIMAUVIN.

Une partie de Lanſquenet, qui dure huit jours,

LA MARQUISE.

Ouy mon enfant. Un petit Chevalier de la ruë S. Denis, & un jeune orphelin de la huitiéme des Enqueſtes, ſe ſont adonnez chez moy pour ſe mettre dans le monde.

Mad. GUIMAUVIN.

C'eſt une des belles portes par où l'on y puiſſe entrer, Madame, à ce que j'ay ouy dire.

LA MARQUISE.

Nous avons eſté prés de trois ſemaines à leur gagner cinq ou ſix cens mauvaiſes piſtoles qu'ils avoient. Tant que leur argent a duré, il auroit eſté de mauvaiſe grace de ne leur pas tenir Compagnie.

Mad.

Mad. GUIMAUVIN.

Que vous eſtes complaiſante, Madame, pourquoy ne les pas expedier plus viſte. J'ay vû le temps qu'une bagatelle comme celle là n'auroit pas tenu vingt-quatre heures.

LA MARQUISE.

Tout déperit à Paris, ma chere enfant, nous n'avons preſque plus de beaux joüeurs, les meilleurs même ſont en Province, à Turin, à Lion, à Chamberry; depuis la paix de Savoye, nous avons de gros détachemens ſur la route.

Mad. GUIMAUVIN.

Il y a ici depuis quelque temps auſſi un Chevalier de vôtre connoiſſance, & qui fait vraiment bonne figure.

LA MARQUISE.

Qui donc?

Mad. GUIMAUVIN.

Hè la, celui qui faiſoit l'Abbé l'année paſſée.

LA MARQUISE.

Ah vraiment oui je le connois, c'eſt ſon département que les eaux de Bourbon, il en rend quelque choſe à la bourſe commune; il y a deux ans qu'il y étoit encore en Officier Suiſſe.

Mad. GUIMAUVIN.

Je m'en ſouviens, vous avez raiſon, il faiſoit l'hydropique, ſi je ne me trompe.

LA MARQUISE.

Juſtement, c'eſt lui-même.

Mad.

Mad. GUIMAUVIN.

J'ai auſſi quelque idée de l'avoir veu faire le Marchand de bœufs dans le Coche d'Auxerre.

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas impoſſible. Et ſur quel pretexte vient-il aux eaux cette année, quel nom s'eſt-il donné ?

Mad. GUIMAUVIN.

On l'appelle Monſieur le Chevalier de la Breſſandiere, il eſt ici pour une jambe qu'il a eu caſſée en Catalogne par un parti de Miquelets, à ce qu'il dit, à la deſcente d'une montagne ; mais...

LA MARQUISE.

Il ne ment que dans les circonſtances ; la jambe caſſée n'eſt pas un conte ; mais ce fut à Paris dans la ruë de l'Univerſité, par un parti de Laquais, à la deſcente d'une feneſtre par où les maîtres l'avoient prié de ſortir : il eſt un peu ſujet aux avantures d'éclat, c'eſt un de ces fripons de diſtinction..

Mad. GUIMAUVIN.

Le voila Madame.

LA MARQUISE.

Oui je le connois, c'eſt lui-même.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, Mad. GUIMAUVIN, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

MAdame la Marquiſe de Fourbanville encor à Bourbon cette année!

LA MARQUISE.

J'y trouve Monſieur l'Abbé Trafiquet changé en Chevalier de la Breſſandiere.

Mad. GUIMAUVIN.

Vous venez ſouvent ici l'un & l'autre; mais ce ne ſont pas les mêmes raiſons qui vous y amenent.

LA MARQUISE.

La fortune y conduit les uns, & l'Amour y attire les autres.

LE CHEVALIER.

Pour moi malheureuſement une vraye bleſſure...

LA MARQUISE.

Ces canailles-là vous mal-traiterent bien.

LE CHEVALIER.

La Guerre eſt vive en Catalogne. J'étois pourſuivi, je me trouvai ſur une éminence.

Mad. GUIMAUVIN.

Au premier étage peut-être.

LE CHEVALIER.

Oui juſtement de la hauteur d'un premier étage. Je franchis le peril avec intrepidité, je tombai dans une ambuſcade...

Mad. GUIMAUVIN.

Quelque troupe de Laquais qui vous guerroit apparémment.

LE CHEVALIER.

Non, de Miquelets, Madame, de Miquelets en Catalogne, que diable.

Mad. GUIMAUVIN.

Je confonds, Monſieur, je vous demande pardon, c'eſt que Madame la Marquiſe Me contoit dans le moment même une avanture de la ruë de l'Univerſité à peu prés...

LE CHEVALIER.

De la ruë de l'Univerſité. Ah vous tirez ſur vos amis, cela n'eſt pas bien, Madame la Marquiſe; & l'on pourroit par repreſailles...

LA MARQUISE.

Ne vous fâchez pas, elle eſt diſcrete.

LE CHEVALIER.

Elle eſt diſcrete, j'en ſuis bien aiſe, il n'y a donc pas d'inconvenient à lui dire que Madame vôtre mere eſt la Bouquetiére de la pointe S. Euſtache,

LA MARQUISE.

Que vous étes badin Chevalier.

Mad.

Mad. GUIMAUVIN.

Ce ſont des choſes que vous me permettrez Monſieur....

LE CHEVALIER.

Ne vous a-t'elle jamais parlé de Monſieur ſon frere la jambe de bois, ce fameux ouvreur d'huiſtres.

LA MARQUISE.

Vous eſtes un petit Ridicule, je me fâcherai à la fin.

LE CHEVALIER.

C'eſt encore un joly petit Seigneur que Monſieur vôtre couſin, le Valet de chambre. Madame la Marquiſe.

LA MARQUISE.

Oh finiſſez donc, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ne vous chagrinez pas, elle eſt diſcrete.

Mad. GUIMAUVIN.

Ce Chevalier là eſt dangereux, croyez-moy, Madame, paſſez-lui ſa jambe de Catalogne, & qu'il laiſſe en repos vôtre famille. Il me paroiſt que vous avez ici tous deux interêt d'eſtre bien enſemble.

LA MARQUISE.

Ce petit étourdi là prend ſi mal les choſes, & il eſt ſi piquant...

Mad. GUIMAUVIN.

Laiſſons cela, parlons d'autre choſe. Vous avez icy vos vûës l'un & l'autre, au lieu de vous détruire, ne pourriez-vous point travailler enſemble à frais communs pour...

LA MARQUISE.

J'aurai peut-être une confidence à lui faire.

LE CHEVALIER.

J'ai déja nombre de choſes à vous dire & ſi nous eſtions en lieu de pouvoir...

Mad. GUIMAUVIN.

à la Marquiſe.

Vous voila bien embaraſſé. Je vous ay fait garder vôtre appartement ; allez-y conduire Madame, Monſieur le Chevalier : Auſſi-bien voici un de mes comperes qui me veut parler ; car depuis le matin l'on m'a dit qu'il me cherche.

LA MARQUISE

Nous aurons beſoin de toi Madame Guimauvin.

Mad. GUIMAUVIN.

Ne vous inquietez point, & allez m'attendre.

SCENE XI.

Mad. GUIMAUVIN, BLAISE.

BLAISE.

AH, ah, ce Monſieur le Chevalier qui en ſçait ſi long eſt itou de vôtre connoiſſance ma comere l'Apotiquareſſe. Oh morgué vos meilleures pratiques ne

ſont pas celles qui avont affaire des drogues de la Boutique ſur ma parole.

Mad. GUIMAUVIN.

Si l'on a beſoin ſes petites affaires qu'avec les perſonnes qui ont vrayment beſoin de prendre des eaux...

BLAISE.

Je ne gagnerions pas dequoi boire de liau nous mêmes.

Mad. GUIMAUVIN.

Il faut bien ſe prener un peu à l'humeur & au temperament de certains malades.

BLAISE.

Et aux neceſſitez de ceux qui ſe portont bian, n'eſt-ce pas? Morgué que les filles & les femmes qui venont de ce Patis avont d'eſprit, & qu'alles ſont futées.

Mad. GUIMAUVIN.

N'eſt-il pas vray.

BLAISE.

Acoutez, il m'eſt avis que celles de ce Pays-ci commençont à faire de même, allez ſe dégourdiſſont: il y a nôtre Madame la Baillive par exemple.

Mad. GUIMAUVIN.

Hé bien Madame la Baillive?

BLAISE.

Alle loge depis queuque temps cheux elle de çartains drôles de malades qui avont plus de ſanté que Monſieur le Bailly ſur ma parole. Il ne leur faut morgué point d'yaux à ceux-là, & la femme, le ſçait

bian da ; mais ſtanpandant ils ne laiſſont pas d'en boire pour attraper l'homme.

Mad. GUAI MIAUVIN.

La Dame la Baillive n'eſt pas ſotte.

BLAISE.

Hé voirement non, c'eſt le Bailly qui l'eſt. Je ſçavons bian ça, vela encore la fille de Monſieur Grognet qui n'eſt qu'une morveuſe celle-là.

Mad. GUAI MIAUVIN.

Babet Grognet, la fille du Medecin ?

BLAISE.

Ouy, c'eſt pour elle que je vous cherche ; mais motus au moins.

Mad. GUIMAUVIN.

Non, non, ne crains rien. Dequoi s'agit-il.

BLAISE.

Morgué il y a du dégourdiſſement dans ſon affaire. Si alle n'eſtoit pas d'icy encore, nan la menerpit aux yaux ; mais comme alle eſt des yaux, c'a eſt chagrinant, où diable la menerons-je ?

Mad. GUIMAUVIN.

Tu es un fou, tu ne ſçais ce que tu dis.

BLAISE.

La vela elle-même. Jons tous deux de l'eſprit ; voulez-vous que je l'y tirions les vars du nez.

SCENE XIII.

Mad. GUIMAUVIN, BABET, BLAISE.

BABET.

AH que je te rencontre à propos, ma chere Madame Guimauvin : Je suis accablée de chagrins.

Mad. GUIMAUVIN.

Accablée de chagrins vous ? à moins que ce ne soit l'amour qui vous les donne, je ne vois pas. . .

BABET.

Ah ! ma chere Madame Guimauvin.

BLAISE.

Ah morguenne ouy, c'est le mal d'amour qui la tiant sur ma parole.

Mad. GUIMAUVIN.

Ne craignez point de vous expliquer, il n'y a rien que nous ne fassions pour vous rendre service.

BLAISE.

Je vous bouterois pargué dans ma chemise moi pour vous faire plaisir.

Mad. GUIMAUVIN.

Parlez, quel est le sujet de vos chagrins ; & que peut-on faire pour y remedier.

BABET.

Mon pere veut me marier Madame Guimauvin.

Mad. GUIMAUVIN.

Il veut vous marier, & cela vous afflige ?

BABET.

Si vous sçaviez le mary qu'il me destine, & les engagemens où je suis...

Mad. GUIMAUVIN.

Il veut vous donner un magot, & vous aimez quelque joly homme peut-être.

BABET.

Tu connois ce vieux Baron de Saint Aubin, qui est à Bourbon depuis trois semaines, & vous nous souvenez vous deux de ce petit homme qui a été tout le Printemps ici à prendre des eaux.

Mad. GUIMAUVIN.

Qui ? Valere, ce jeune Officier de Dragons ?

BLAISE.

Si je nous en souvenons, il logeoit chez nous, & Monsieur de la Roche son Valet de chambre, étoit l'amoureux de la commere.

Mad. GUIMAUVIN.

C'est ce petit homme là qui vous tient au cœur apparemment, & je vous en ay veu vivement épriſe, ſi je ne me trompe.

BABET.

Il y a plus que tout cela, Madame Guimauvin, je ſuis ſa femme.

BLAISE.

Comment ſa femme, ce ne ſont morgué pas là des jeux d'enfans au moins.

Mad. GUIMAUVIN.

Et la Roche ne m'a jamais parlé de cela ! eſt-il poſſible.

BLAI-

BLAISE.

Mais palſangué vôtre pere a tort de vous vouloir marier ly, puiſque vous vous mariez ſi bian toute ſeule.

BABET.

Juge de l'embarras où je ſuis, Madame Guimauvin.

Mad. GUIMAUVIN.

Si Valere étoit ici encore.

BABET.

Il y devroit être, il y a quinze jours que je n'ay receu de ſes nouvelles.

Mad. GUIMAUVIN.

Quinze jours, être ſi long temps ſans vous écrire.

BABET.

Je ne ſçais à quoi l'imputer.

BLAISE.

A quoi? à ce que vous eſtes ſa femme. Si vous n'eſtiez que ſa maîtreſſe...

SCENE XIV.

LA ROCHE botté, BLAISE, BABET, Mad. GUIMAUVIN.

LA ROCHE botté.

OHé, ohé, ohé, à la maudite voiture que la Poſte, cela n'eſt bon que pour les lettres, ouf.

BLAISE.

Oh palsangué vela des nouvelles, c'eſt Monſieur de la Roche en perſonne.

LA ROCHE.

Vôtre ſerviteur Monſieur Blaiſe.

BABET.

C'eſt toi la Roche. Hé bien mon enfant où eſt ton Maître? vient il, eſt il arrivé, quand le verrai je? n'as-tu rien à me dire.

LA ROCHE.

Sa chaiſe de Poſte vient de rompre à demi lieuë d'ici Mádame : Il eſt au deſeſpoir, & il m'a dit de prendre les devants pour...

BABET.

Tu veux me flater mon pauvre la Roche ; il n'a pas tant d'empreſſement que tu me le dis.

LA ROCHE.

Il n'a pas tant d'empreſſement. Je me donne au diable ſi ſur la route nous n'avons crevé trois chevaux, & prés de deux Poſtillons. La peſte en revenant de l'armée nous autres amoureux, nous ſommes bien plus preſſez que quand nous y allons.

BABET.

Il va trouver en arrivant des chagrins qu'il n'a pas prévûs.

LA ROCHE.

Comment des chagrins, qu'eſt-ce à dire, Monſieur le Medecin ſçauroit-il quelque choſe. Le mariage n'a pas eu l'in-

diſ-

diſcretion de ſe declarer de lui-même, peut-être, & vous voila encore d'aſſez belle taille à ce qui me ſemble.

BABET.

Voici mon pere, éloigne-toi, va te debotter, & revien ici parler à Madame Guimauvin, ou à moi, on a des choſes de conſequence à te dire.

BLAISE.

Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCENE XV.

Mr. GROGNET, BABET, Mad. GUIMAUVIN.

Mr. GROGNET.

AVec qui étiez-vous donc là, Mademoiſelle ma fille, vous avez toûjours quelque affaire que je ne ſçai point; voila qui eſt étrange.

BABET.

Je ſuis avec Madame Guimauvin, mon pere.

Mr. GROGNET.

Avec Madame Guimauvin, & avec un maître fripon que je reconnois pour le Valet de chambre de ce petit Officier qui vous muguetoit ce Printemps, & que je vous ai deffendu de voir.

BABET.

Mon pere...

Mad. GUIMAUVIN.

Il en a quelque air Monsieur, cela est vrai, vous avez raison; mais il me semble pourtant que ce n'est pas lui: L'autre a le nez plus grand, & la barbe plus longue.

Mr. GROGNET.

La barbe plus longue. Oh bien pour éviter les querelles que nous pourrions avoir là dessus, je vous marie dés demain, je vous en avertis.

BABET.

Dés demain, mon pere.

Mr. GROGNET.

Et de grand matin même, Monsieur le Baron va vous donner le Bal, une vingtaine de mes malades avec qui nous ferons medianox, signeront le Contract que je vai faire dresser, & vous serez mariée en sortant de table, en sortant de table.

BABET.

Quelle extremité.

Mad. GUIMAUVIN.

Il n'y a rien de mieux concerté. Que Monsieur vôtre pere prend bien ses mesures.

Mr. GROGNET.

Ce Monsieur le Baron Saint Aubin est un homme riche, sans enfans, qui lui assure la moitié de son bien, & qui n'a pas deux mois à vivre.

Mad. GUIMAUVIN.

Quelle trouvaille? une demi douzaine de maris comme cela seulement, voila une fortune faite au bout de l'année.

Mr.

Mr. GROGNET.

N'eſt-il pas vrai ?

Mad. GUIMAUVIN.

Aſſurément.

BABET.

Je ſuis contente de la mienne, je n'en veux point d'autre, &, je me donnerai plûtôt la mort, que de conſentir à ce mariage.

Mr. GROGNET.

Comment inſolente.

Mad. GUIMAUVIN.

Ne vous emportez pas Monſieur, & laiſſez-moi lui parler en particulier, je la reduirai je vous en répons.

Mr. GROGNET.

Oui tu as de l'eſprit, tâche de lui faire entendre raiſon, je te prie.

Mad. GUIMAUVIN.

Je le ferai, je vous aſſure. Je vous la garantis mariée avec moi, vous pouvez compter là deſſus : C'eſt une affaire faite.

Mr. GROGNET.

Si tu viens à bout de la perſuader ; je reconnoîtrai ce ſervice là, je te le promets.

Mad. GUIMAUVIN.

Ce n'eſt point l'interêt qui me fait agir Monſieur, &c.

Mr. GROGNET.

Tu as chez toi de vieilles drogues gâtées, je les ferai toutes conſommer à mes malades, je t'en donne ma parole.

SCENE XVI.

Mad. GUIMAUVIN, BABET.

BABET.

QUe devenir, comment faire Madame Guimauvin.

Mad. GUIMAUVIN.

Le bon homme eſt preſſant, cela eſt incommode.

BABET.

Conçois-tu rien de plus embaraſſant que l'état où je ſuis.

Mad. GUIMAUVIN.

L'arrivée du petit Officier nous tirera d'intrigue: on ne peut ſe marier en ſecondes noces avant que d'être veuve une fois, & les maris ne ſont pas comme les amans, on ne les prend que les uns aprés les autres.

SCENE XVII,

Mad. GUIMAUVIN, BABET, LA ROCHE.

LA ROCHE.

ME voila debotté Madame, & en diſpoſition de recevoir vos ordres. C'a dequoi s'agit-il, voyons.

Mad.

Mad. GUIMAUVIN.

Il s'agit de faire entendre raiſon à Monſieur Grognet.

LA ROCHE.

Cela ſera difficile, & à propos dequoi s'il vous plaît, fait-il le ridicule, & trouve-t'il mauvais que nous ayons pris une alliance ſecrete dans ſa famille.

BABET.

Il ne ſçait rien de cette alliance, mais il veut m'en faire prendre une autre.

LA ROCHE.

Quoi! ce n'eſt que cela? voila une belle bagatelle.

BABET.

Tu traites cela de bagatelle.

LA ROCHE.

Oui, Madame, la poligamie eſt un cas pendable, à la verité, mais à cela prés elle a ſon merite; & moi qui vous parle, moi dans toutes nos Villes de quartier d'hyver, je ne manque jamais de faire quelque alliance; c'eſt là ma folie.

Mad. GUIMAUVIN.

Oh ceſſe de plaiſanter la Roche: on n'eſt point dans une ſituation aſſez tranquille pour....

LA ROCHE.

Je me donne au diable ſi je plaiſante; cela eſt comme je vous le dis. Je ſuis un garçon fort reglé, moi; j'aime à tenir ménage par tout où je me trouve.

Mad. GUIMAUVIN.

Fort bien, ſi le maître & le valet ſont

de même caractere, vous avez beau jeu Madame.

LA ROCHE.

Oh Diable zot, c'eſt un petit poli que mon Maître, un fidelle, un Paſteur... ſans la fureur qu'il a pour le vin, le jeu, & les femmes, ce ſeroit bien le garçon le mieux m'originé...

BABET.

Je meurs de peur que mon pere revienne, & qu'il ne le voye encore avec nous.

Mad. GUIMAUVIN.

Voila un beau ménagement. Ne faudra t'il pas bien qu'il ſçache vos affaires.

BABET.

Qu'il les ſçache du moins le plus tard qu'il ſera poſſible. Allons chez toi Madame Guimauvin.

Mad. GUIMAUVIN.

Tres-volontiers, allons, auſſi bien y a-t'il des gens qui m'y attendent.

BABET.

Demeure ici la Roche pour attendre ton Maître, & ſi-tôt qu'il ſera venu, dy lui qu'il nous vienne trouver, je te prie.

LA ROCHE.

Je n'aurai pas la peine de lui dire deux fois, je vous aſſure.

SCENE XVIII.

LA ROCHE *seul.*

VOici pourtant une affaire assez delicate, & si Monsieur mon Maître, par avanture, étoit las de son mariage, comme ce n'est qu'un mariage à la Dragonne, nous pourrions bien...

SCENE XIX.

SAINT AUBIN, LA ROCHE.

SAINT AUBIN.

J'Ai promis à Monsieur Grogneta... N'est-ce pas là ce pendart de la Roche.

LA ROCHE.

Voila Monsieur de Saint Aubin, je pense.

SAINT AUBIN.

C'est le Valet de Chambre de mon coquin de fils; c'est lui-même.

LA ROCHE.

Qu'est-ce que le bon-homme vient faire ici? lui auroit-on donné quelque avis de nôtre mariage...

SAINT

SAINT AUBIN.

Hé la Roche, la Roche.

LA ROCHE.

Comment c'eſt vous Monſieur; quelle ſurpriſe! à Bourbon, vous? qui diantre vous y ameine.

SAINT AUBIN.

Tu ne t'attendois pas de m'y voir, n'eſt ce pas? mais j'y ſuis venu pour vivre long temps, & pour vous faire enrager tous tant que vous êtes à force de ſanté.

LA ROCHE.

Nous faire enrager à force de ſanté! helas, Monſieur, vous n'en ſçauriez tant avoir qu'on vous en ſouhaite, & vous en creveriez, que nous en ſerions ravis, je vous aſſure.

SAINT AUBIN.

Tu es un bon maraut, & qui te fait venir ici toi? que fait ton Maître à preſent? où eſt-il, dis?

LA ROCHE.

A preſent, Monſieur, il eſt dans ſa chaiſe de poſte.

SAINT AUBIN.

Voila une plaiſante réponſe, dans ſa chaiſe de poſte.

LA ROCHE.

Oui, Monſieur, & ſi vous en voulez ſçavoir davantage, ſa chaiſe de poſte eſt dans une orniere; mais j'eſpere qu'elle en ſortira, & qu'ils arriveront bien-toſt ici tous deux de Compagnie.

SAINT AUBIN.

Il vient à Bourbon?

LA ROCHE.

Ouy, Monſieur.

SAINT AUBIN.

Le fâcheux contre temps ! Ecoute, va dire à ton Maiſtre que je ſuis ici, que je ne l'y veux point voir, entens-tu ?

LA ROCHE.

Cela ne l'empeſchera pas d'y venir, Monſieur; au contraire, il n'a point d'argent, & nous vous trouvons le plus à propos du monde.

SAINT AUBIN.

Quy, ouy, je lui en donnerai, il n'a qu'à s'y attendre. Ecoute, s'il s'aviſe de ſe renommer de moi, ni de dire à perſonne que je ſuis ſon pere.

LA ROCHE.

Il ne manquera pas ſi-tôt qu'il ſera arrivé, Monſieur.

SAINT AUBIN.

Je ne le veux point voir, te dis-je.

LA ROCHE.

Vous le verrez, je vous le meneray moi-même.

SAINT AUBIN.

Je le desheriteray ſi je le vois, & je te feray donner cent coups d'étrivieres à toy, ſi tu me l'amenes.

LA ROCHE.

Adieu donc Monſieur, ſur ce pied-là je me tiens diſpenſé de la viſite.

SCENE XX.

LA ROCHE *seul.*

OUais, que veut dire cecy, je n'y comprens rien : Comme on nous traite.

SCENE XXI.

BLAISE, VALERE, LA ROCHE.

BLAISE.

TEnez, Monsieur, alle estoit ici tout à l'heure, & vela encore Monsieur de la Roche qui vous dira...

VALERE,

Que viens-je d'aprendre en arrivant, mon pauvre la Roche.

LA ROCHE.

Vous ne sçavez que la moitié des nouvelles, Monsieur, on veut marier vôtre femme, cela n'est rien ; vôtre pere est ici, c'est le Diable.

VALERE.

Mon pere est ici, l'as tu vû.

LA ROCHE.

Ouy vrayment, & nous nous ſommes parlé même.

VALERE.

Que t'a-t'il dit.

LA ROCHE.

Que vous eſtes un coquin, que je ſuis un pendart, qu'il vous desheriteroit, & qu'il me feroit donner les étrivieres.

VALERE.

Il eſt donc inſtruit aparemment...

LA ROCHE.

Non, Monſieur; c'eſt par abondance de cœur ce qu'il en dit, un petit fond d'eſtime & d'amitié qu'il nous conſerve.

VALERE.

Que je ſuis malheureux! Et la charmante Babet l'as-tu veuë? t'a-t'elle expliqué le deſſein de ſon pere, ſçais-tu..

LA ROCHE.

Il veut la marier, c'eſt tout ce que j'en ſçais; elle eſt au deſeſpoir.

BLAISE.

Je le croy bian. Alle pardroit au change, vous valez mieux au bout de vôtre petit doigt, que ſti que n'an l'y veut bailler ne vaut en tout ſon corps, vous le varrez tantoſt, il loge itou cheux nous; c'eſt Monſieur le Baron de Saint Aubin qu'on l'apelle.

VALERE.

Le Baron de Saint Aubin.

BLAISE.

Vous le connoiſſez peut-être.

VALERE.

La Roche, mon pauvre la Roche.

LA ROCHE.

Oh par ma foy en voicy bien d'une autre. Je ne m'étonne plus qu'il ſoit fâché de nous ſçavoir icy. Il ne veut pas que nous ſoyons de la noce.

VALERE.

Mon pere ſe vouloit marier à ſon âge.

BLAISE.

Quoy ce vieux Baron! c'eſt Monſieur vôtre pere.

VALERE.

Luy-même.

BLAISE.

Palſangué vôtre pere eſt un vilain marle.

VALERE.

Quelles meſures prendre mon pauvre le Roche.

LA ROCHE.

Aucunes Monſieur. Vôtre pere ne ſçauroit épouſer vôtre femme premierement.

BLAISE.

Oh parguenne non. On ne baille point de diſpenſe pour ça, il aura biau faire.

VALERE.

Mais pour empêcher ſon mariage, il faudra déclarer le mien.

LA ROCHE.

Sans doute, & comme la grande affaire eſt de le déclarer bien à propos; j'en fais la mienne. Mademoiſelle Babet vous attend chez Madame Guimauvin, qui eſt une femme de conſeil & d'expedition: Allez prendre langue avec elle, & me laiſſez

laiſſez ici attendre le bon homme de pied ferme.

VALERE.

Je ne ſçais ou demeure Madame Guimauvin.

BLAISE.

Je m'en vais vous y mener, c'eſt ma commere.

SCENE XXII.

LA ROCHE *ſeul.*

AH le vieux penart qui vient aux eaux de Bourbon épouſer ſa bru. Il n'y auroit ma foi qu'à le laiſſer faire, nous verrions de belles choſes.

SCENE XXIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LA ROCHE.

LA MARQUISE *au Chevalier.*

VOila qui eſt fait, cela ſe rencontre le mieux du Monde.

LE CHEVALIER.

Executons de bonne foi les conditions au moins, à moi l'argent comptant, à vous la dupe & ſes dépendances.

LA

LA ROCHE.

Voici deux perſonnes de ma connoiſſance, quel marché font-ils enſemble.

LE CHEVALIER.

Hé voila l'homme dont nous parlions tantoſt, Madame, le couſin Valet de chambre. Serviteur Monſieur de la Roche.

LA ROCHE.

Tout valet Ieſpine. Bon jour ma couſine la Marquiſe.

LA MARQUISE.

Bonjour Monſieur, bonjour... Ne vous aviſez pas au moins de faire connoître ici que...

LA ROCHE.

Non, non, je ſuis bon Prince, je ſçais vivre ma couſine.

LE CHEVALIER.

Prens garde auſſi, je te prie...

LA ROCHE.

Ne te mets point en peine. Je n'ignore pas auſſi le reſpect que je te dois devant le monde, pourveu que tu le payes.

LE CHEVALIER.

Je luis en fonds, nous ferons bien les choſes.

LA ROCHE.

Cela rend donc comme il faut. Y a-t'il ici bien des dupes d'amour, & de jeu cette année.

LA ROCHE.

Voila un heureux mortel, il faut qu'il ait bien du merite ce Gentilhomme là, pour s'attirer ainſi une preference ſi avan-

ta-

rageuſe. Hé qui eſt-il, par parentheſe, ne pourrois je point auſſi de mon côté... quand nous ſerions trois à travailler ſur le même ſujet, les choſes n'en iroient pas plus mal à ce qu'il me ſemble.

LE CHEVALIER.

C'eſt un certain vieux Baton de Saint-Aubin.

LA ROCHE

Monſieur de Saint-Aubin ! vous en revenez là... Vous avez donc rompu avec le grand Page.

LA MARQUISE.

Je ne feignois d'aimer celui-là que pour animer la paſſion de l'autre, & pour le déterminer au mariage.

LA ROCHE.

Voſtre deſſein a réüſſi, il va ſe marier; mais à la verité ce n'eſt pas vous que cela regarde.

LA MARQUISE.

Il va ſe marier ?

LE CHEVALIER.

A la fille du Medecin, je gage. Ne vous diſois-je pas bien que j'en ſoupçonnois quelque choſe.

SCENE XXIV.

BLAISE, LA MARQUISE, LA ROCHE LE CHEVALIER.

BLAISE.

HE' viſte, & toſt, dépeſchez-vous, on a affaire de vous chez la commere Guimauvin Monſieur de la Roche...

LA MARQUISE.

Chez Madame Guimauvin, quelles liaiſons....

LA ROCHE.

C'eſt un petit conſeil que nous allons tenir contre le mariage de Monſieur de Saint Aubin apparemment, vous y pouvez venir, ſi vous voulez, vous ne ſerez point ſuſpecte.

LA MARQUISE.

Je prens trop d'interêt à la choſe pour ne pas être du conſeil. Allons.

SCE.

SCENE XXV.

LE CHEVALIER, BLAISE.

LE CHEVALIER.

VOici Monsieur Grognet & le Baron.

BLAISE.

Ils ne s'attendent pas à la piece que n'an leur va faire.

SCENE XXVI.

Mr. GROGNET, SAINT AUBIN, LE CHEVALIER, BLAISE.

Mr. GROGNET.

OUi, ma fille signera tantost, je vous en réponds, on s'est chargé de lui faire entendre raison là-dessus.

SAINT AUBIN.

Ah vous voilà Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Vous voulez bien Messieurs qu'on vous felicite l'un & l'autre de l'heureuse alliance que vous contractez.

SAINT AUBIN.

Comment donc, nous ne venons que de

ſigner le Contract, & vous ſçavez déja la choſe.

BLAISE.

Si n'an la ſçait ? tous les petits enfans du Pays ſe preparont à faire charivary à vôtre nóce. Queu tintamare !

SCENE XXVII.

SAINT AUBIN, Mr. GROGNET, LE CHEVALIER, BLAISE, LA PRESIDENTE.

LA PRESIDENTE.

AH les petits diſſimulez qui vivent enſemble de ſigner au Contract de mariage, & qui ne m'en avoient rien dit.

Mr. GROGNET.

Le ſecret eſt éventé, mon gendre, mais il n'importe.

LA PRESIDENTE.

Vous eſtes bien content de vous Monſieur le Baſoti...

SAINT AUBIN.

Je ne me ſens pas d'aiſe, Madame, & le raviſſement où je ſuis me fait preſque oublier que je ſuis malade.

LE CHEVALIER.

Il faudra pourtant vous ménager, & dans un mouvement

SAINT AUBIN.

Ouy, vous avez raiſon, je ne me porte pas bien. Si nous faiſons commencer nôtre Maſcarade de bonne heure, j'ay un petit ſomme à faire avant le medianox.

BLAISE.

Hé pargué vous n'avez qu'à dire, je m'en vas chercher vos violonneux, & avartir tout le monde, ne vous boutez pas en peine.

SCENE XXVIII.

LA PRESIDENTE, SAINT AUBIN, LE CHEVALIER, Mr. GROGNET.

LA PRESIDENTE.

NE ſeriez-vous point d'avis que nous nous maſquaſſions auſſi nous, pour nous divertir?

SAINT AUBIN.

Ouyda, cela n'eſt pas mal imaginé. Qu'en dites-vous Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Moy? je feray tout ce qu'on voudra. Je ſuis la complaiſance même.

Mr. GROGNET.

Et comment nous maſquer.

SAINT AUBIN

Comment? vous en Cupidon, par ex-

emple ; Monſieur le Chevalier en Chauveſouris, Madame la Preſidente en Satyre, & moy en Berger.

LE CHEVALIER.

J'ay des habits pour Madame, & pour moy, laiſſez nous faire, allons Madame.

SCENE XXIX.

Mad. GUIMAUVIN, BABET, Mr. GROGNET, SAINT AUBIN.

Mad. GUIMAUVIN.

Vivat, Monſieur, j'ay perſuadé, mon eloquence eſt triomphante. Voila Mademoiſelle vôtre fille qui vient de ſigner le Contract, je l'ay menée moy même chez le Notaire.

BABET.

Ouy je me ſoûmets à vos volontez, mon pere, & je n'ay qu'à vous remercier du choix que vous avez bien voulu faire.

Mr. GROGNET.

Je vous l'avois bien dit Monſieur le Baron qu'elle ſeroit raiſonnable.

SAINT AUBIN.

Je ſuis le plus heureux mortel...

SCENE XXX.

SAINT AUBIN, Mr. GROGNET, LA PRESIDENTE, BLAISE.

BLAISE.

TArigué que j'allons nous divartir, vela toute l'Infirmerie de Bourbon que je vous amene. Des Poumoniques qui joüent de la flute, des Enrumez qui chantent, & des Boiteux qui faiſont la capriole.

SAINT AUBIN.

C'eſt la manie du ſiecle, chacun veut faire ce qui ne lui convient point.

BLAISE.

Morgué c'eſt vray. Vous qui épouſez une jeune perſonne, par exemple... Mais n'an vous corrigera, vous n'y eſtes pas encore.

SAINT AUBIN.

Que veut donc dire ce fiquin là?

BLAISE.

Hé morgué ne vous fâchez pas, vela de la joye.

MARCHE de la Maſcarade.

Tous les Acteurs de la Maſcarade chantent en ſe plaçant

Beuvons tous raſade de ces eaux,
On dit que c'eſt un remede à tous maux.

SCENE DERNIERE.

SAINT AUBIN, Mr. GROGNET, LA ROCHE, LA PRESIDENTE, VALERE, Mad. GUIMAUVIN, BLAISE, BABET.

SAINT AUBIN.

VOila une petite drôlerie aſſez bizare, & cela n'eſt pas mal trouſſé pour la Province.

LA ROCHE *déguiſé.*

Oh diable fines gens s'en ſont meſlez auſſi; & voila Monſieur voſtre fils qui a bien volu lui-même ſe donner la peine.

Mr. GROGNET.

Comment ſon fils?

SAINT AUBIN.

Ah pendart que tu es, ne t'avois-je pas deffendu.

LA

LA ROCHE.

Ouy, Monſieur, les viſites ſerieuſes; mais comme tout le monde eſt bien venu au Bal, nous avons pris l'occaſion de vous venir rendre nos devoirs en maſque.

VALERE *ôtant ſon maſque.*

Je ne puis aſſez vous témoigner mon pere la joye que me donne le nouvel établiſſement que vous voulez faire en ce Pays-cy, & je vous aſſure que bien loin de m'oppoſer...

SAINT AUBIN.

Je n'ay que faire de vôtre compliment, ny de vôtre aveu Monſieur mon fils, &...

LA ROCHE.

J'ay pourtant ouy dire que ſi, moy Monſieur, & je ne croy pas que ſans noſtre permiſſion...

SAINT AUBIN.

Qu'eſt-ce à dire, je voudrois bien...

Mad. GUIMAUVIN.

Ils vous la donneront; ne vous fâchez point: Tenez Monſieur, ne ſerez vous pas ravy d'avoir une belle-mere auſſi aimable que cette charmante perſonne.

VALERE.

Ma belle mere! Elle! tu reſves Madame Guimauvin, cela ne ſe peut pas, c'eſt ma femme.

S. AUBIN & Mr. GROGNET.

Sa femme!

BLAISE.

Vous ne ſçaviez pas ſtila. Il y a plus de ſix mois que l'affaire eſt faire.

Mr GROGNET.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Mad. GUIMAUVIN.

Ils n'étoient mariez que ſous ſein privé, je penſe, mais le Contract que vous venez de faire ratifie la choſe.

SAINT AUBIN.

Comment donc le Contract que nous venons de faire.

LA ROCHE.

Ouy, Monſieur, ils l'ont ſigné auſſi, c'eſt une choſe réglée.

Mr. GROGNET.

Mais c'eſt à Guillaume Evarille de Saint Aubin, que j'ay marié ma fille moy.

LA ROCHE.

Hé bien, juſtement voila l'affaire, le pere & le fils portent le même nom, & nous profitons de la reſſemblance.

SAINT AUBIN.

Ouy... mais je ne pretens pas moy.

BLAISE.

Morguy il a dû mal entendu là dedans, vous pretendiez ſigner comme mary, & ils pretendont que vous avez ſigné comme pere.

SAINT AUBIN.

Oh je leur feray bien voir.

Mad. GUIMAUVIN.

Vous perdrez vôtre procez, Monſieur, ils ont ſix mois d'avance.

SAINT AUBIN.

Ah je créve, j'enrage, & voila dequoy déranger tout le bien que les eaux de Bourbon m'auroient pû faire.

BLAI-

BLAISE.

Juſqu'au revoir, allez vous coucher Monſieur le Baron, vous avez un petit ſommeil à faire.

BABET.

C'eſt avec la derniere confuſion mon pere...

Mr. GROGNET.

Les choſes ont mieux tourné que tu ne merites, va je te pardonne.

VALERE.

Et moy, Monſieur, puis-je eſperer auſſi.

Mr GROGNET.

Vous avez pris la place de vôtre pere, faites pour luy les honneurs de la Maſcarade, & de la noce.

Mad. GUIMAUVIN.

Il les fera mieux que perſonne.

BLAISE.

Allons Meſſieurs des yaux de Bourbon, vive la joye, ce que nau ſe baile de plaiſir dans la vie fait morgué plus de bian que toutes les yaux du monde.

DIVERTISSEMENT.

Une des Actrices du Divertiſſement s'avance au bord du Theatre avec trois flutes & chante l'Air ſuivant.

ON trouve dans cette fontaine
La ſource de la ſanté,
Et ſon eau guerit ſans peine
Le mal dont on eſt tourmenté;
Elle ramene
La jeuneſſe & la beauté.

Un Pantalon prend la place de l'Actrice, & chante.

Heureux malades de Bourbon,
Chantez, danſez, banniſſez la triſteſſe,
Contre la maladie eſt il rien de ſi bon
Qu'une priſe d'allegreſſe.

Entrée d'une petite Pantalonne, & de deux petits Apotiquaires.

Une Actrice du Divertiſſement avec une robe rouge de Medecin, une boteille à la main.

De par la Faculté je viens deffendre l'eau.
Contre le mal qui vous poſſede,

Je

Je vous apporte pour remède
Un petit doigt de vin nouveau.

L'Eau n'eſt qu'une liqueur ingrate,
Qui mene tout droit au tombeau;
Les meilleurs juleps d'Hipocrate
Sont ceux qu'on prend dans le tonneau.

Entrée d'un Officier avec des bequilles d'un malade dans une chaiſe, & d'un cul de jatte.

Medecins fermez Boutique
Si l'on nous permet le vin,
Ce jus divin
Fait rire un mélancolique,
Et danſer un Paralitique.
Medecins fermez, &c.

Premiere Entrée d'un Flamand & d'une Flamande.

Un Pantalon & un Polichinelle chantant.

Quel bien devez-vous attendre,
De la rhubarbe & du ſenné,
On veut vous ſurprendre,
Quand on fait prendre
Un tel recipé.

Un bon lavement
Eſt toûjours un tourment
Qui nous fait pouſſer bien des cris;
Qu'il faut rendre quand on l'a pris:

Que le remede eſt precieux,
Qui plaiſt au goût ainſi qu'aux yeux;
Delà je conclus que le Vin,
Malgré Galien eſt le vray Medecin.

Seconde Entrée du Flamand & de la Flamande.

Le Pantalon chante.

Tous les beuveurs d'eau de Bourbon
N'ont pas beſoin d'Apotiquaire,
Ces eaux ſont dans l'occaſion
Un pretexte fort ſalutaire.
Tous les beuveurs, &c.
Un joüeur Normand ou Gaſcon,
Y fait toûjours bien ſon affaire.
Tous les beuveurs, &c.

Prés du beau ſexe un vieux Barbon
Ny fait que de l'eau toute claire.
Tous les beuveurs, &c.

Sont s'attirer mauvais renom;
Plus d'une fille y devient mere.
Tous les beuveurs, &c.

Il s'y fait main petit poupon
Qui bien ſouvent a plus d'un pere.
Tous les beuveurs, &c.

FIN.

LA LOTTERIE, COMEDIE.

DE

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. D C C V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

ACTEURS.

Mr. SBRIGANY.

MARIANE, Fille de Mr. Sbrigany.

LISETTE, Suivante de Mariane.

LE FLAMAND.

PETRONILLO, Garçon de boutique de Mr. Sibrigany.

BASTIEN, Païsan.

LA FRANCE, Valet de Chambre.

ERASTE, Commis. Amant de Mariane.

SIGNOLET, Domestique de Mr. Sbrigany.

LE GASCON.

Mr. DE LA CLOCHE.

LA PROCUREUSE.

LA MARQUISE.

LE FINANCIER, Oncle d'Eraste.

UN LAQUAIS de la Marquise.

LA LOTTERIE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

NOn, te dis-je, il n'y a rien au monde qui soit capable de me faire changer de resolution, & je me donnerai plûtôt la mort que de renoncer à la tendresse qu'on m'a fait prendre pour Eraste.

LISETTE.

Oüais. Vous le prenez là sur un ton bien heroïque vrayement ; & comment l'entendez-vous donc, s'il vous plaît, vous n'estes à Paris que depuis deux ans, & vous voila déja aussi extravagante que si vous y aviez esté élevée toute vostre vie.

MARIANE.

Et quelle extravagante trouve-tu dans une passion toute legitime, autorisée par l'aveu de mon pere, soûtenuë par tout le merite d'Eraste, & qui s'est augmentée de jour en jour par un secret penchant que je ne puis vaincre.

LISETTE.

Hé mort de ma vie, c'est ce penchant-là que je trouve ridicule. Oh pour cela je ne vous comprens point. Est-il possible qu'une fille Napolitaine formée (je ne dirai pas du plus pur ni du plus noble sang de ce païs-là) mais du plus subtil du moins. La fille de Monsieur Sbrigany en un mot connoisse une autre passion que celle de son interêt, & qu'elle puisse être sensible à quelqu'autre chose qu'à sa fortune. Allez, Mademoiselle, vous ne meritez pas l'honnête homme de pere que le Ciel vous a donné, & si j'étois à sa place....

MARIANE.

Mais que veux-tu donc dire, Lisette, n'est-ce pas lui qui m'a permis de recevoir les soins & les assiduitez d'Eraste. Il nous destinoit l'un pour l'autre; il lui a donné sa parole.

LISETTE.

Oüy quand il a crû avoir besoin de lui pour son établissement, & pour son commerce. Eraste est un honnête Commis de la Doüane fort bon garçon, de bonne famille, fort joly homme; vôtre Pere & lui étoient associez pour frauder les droits, &

pour

pour faire paſſer des marchandiſes de contrebande, & vous étiez le nœud de la ſocieté vous. Tant que Monſieur Sbrigany n'a été que Marchand ce party-là vous convenoit à merveilles : Mais à preſent cela eſt bien au deſſous de vous. Il fait une Lotterie, ce n'eſt plus un Commis qu'il lui faut pour gendre, c'eſt un Commiſſaire.

MARIANE.

Moi, je ſerois mariée à un Commiſſaire ?

LISETTE.

Pour mariée je n'en jurerois pas. Mais tant que la Lotterie durera du moins, vous y ſerez promiſe. La voila tirée, quand elle ſera finie, le produit à couvert, les lots diſtibuez tant bien que mal, on congediera le Commiſſaire, & ſelon l'exigence des cas, ou l'occurence des affaires, on vous promettra dans la ſuite à quelqu'autre, à qui l'on ne tiendra pas mieux parole. Malpeſte c'eſt un habile homme que vôtre pere, il n'y a rien qu'il ne mette à profit.

MARIANE.

Que je ſuis malheureuſe.

LISETTE.

Vous comprenez bien par là que pour la tranquilité de vôtre cœur, & pour le bien de vos affaires il ne faut prendre de l'amour pour perſonne, & faire bonne mine à tout le monde : on ne ſçait pas de qui l'on peut avoir beſoin.

MARIANE.

Mon cœur ne dépend plus de moi, ma pauvre Liſette, & quelque choſe que l'on faſſe on ne me reduira jamais à me contraindre, & à épouſer un autre qu'Eraſte.

LISETTE.

Paix, taiſez-vous, voicy quelqu'un.

SCENE II.

LE FLAMAND, MARIANE, LISETTE,

LE FLAMAND.

J'Entrir moi librement, Mameſelle, mais jaure bonne grace di le faire, parce que moi vouloir dire quelque choſe à Monſir li Marchand de Lotterie.

MARIANE.

Ce n'eſt pas à moi qu'il faut s'adreſſer, Monſieur, Liſette faites parler à mon pere.

LE FLAMAND.

Non, non, point précipiter vous, Mondaine, moi attendre commodement ſon commodité, moi faire un petit parlement de converſation avec Mameſelle.

MAIANE.

Voſtre converſation me feroit beaucoup d'honneur & de plaiſir, Monſieur, mais je n'ay pas le temps d'en profiter. Allons, Liſette, mon pere va venir: Monſieur je ſuis voſtre ſervante.

LE FLAMAND.

Adieu donc, Mameſelle.

LISETTE.

Voſtre rres-humble ſervante, Monſieur.

SCENE III.

SBRIGANY, LE FLAMAND.

LE FLAMAND.

ADieu l'autre Mameſelle. Leſtre beaucoup grandement civiliſé, les Mondames deſti païs. Ah bonjour vous Monſieur, comment ſi portir voſtre perſonne?

SBRIGANY.

Fort à voſtre ſervice, Monſieur, demandez vous quelque choſe?

LE FLAMAND.

Oüy, Monſieur, moi venir faire une petite propoſition al Monſir qui fait la lotteric.

SBRIGANY.

C'eſt moi-même, Monſieur, de quoy s'agit-il ?

LE FLAMAND.

Vous ſétranchez en ſti païs, Monſir.

SBRIGANY.

Oüy, Monſieur, je ſuis originaire de Naples.

LE FLAMAND.

Naples bon Païs, mais grandement fripon. Un Marchand de ſti ville maure une fois emprunté cent piſtoles par maniere de banqueroute.

SBRIGANY.

Je le crois bien, Monſieur, il y a bien de la mauvaiſe foi dans le monde.

LE FLAMAND.

Et un autre Marchand de ſti Ville encor al Foire de Guibrai aure une autrefois troqué ſon valiſe pleine de rien contre mon valiſe à moi pleine d'argent, & de bonnes baguetelles. Vous connoiſtre point ces ſtipons-là de vôtre Païs, Monſir ?

SBRIGANY.

Non, Monſieur, je vous aſſure que je n'ai commerce qu'avec d'honnêtes gens. Je fais profeſſion d'une ſi exacte probité....

LE FLAMAND.

Vous faire pourtant une Lotterie, Monſir.

SBRIGANY.

Oüy, Monſieur: Mais....

LE FLAMAND.

Leſtre un fort bon marchandiſe qu'une Lotterie, & ſi vous vouloir bien permettre, Monſir, moi avoir intention de mettre beaucoup al voſtre.

SBRIGANY.

Elle eſt fermée, Monſieur, mais cela n'empêche pas, ſi vous voulez, j'ai des boëtes de reſte, & dequoi faire de nouveaux lots. Vous étes le maiſtre, donnez toujours vôtre argent; combien voulez-vous de billets?

LE FLAMAND.

Ah! Monſir.

SBRIGANY.

Ils ſont tous noirs premierement.

LE FLAMAND.

Oüy, Monſir, mais....

SBRIGANY.

Il n'y en a pas un de blanc, Monſieur, autant de billets, autant de lots. Je fais cela pour me divertir.

LE FLAMAND.

Moi le ſçavoir bien le divertiſſement bien joli, mon foi, mais point vouloir diſti billets noirs moi. Moi entendre un peu la manigance: moi neſtre pas un pariſien, Monſir.

SBRIGANY.

Que voulez-vous donc dire, Monſieur, & comment l'entendez vous, s'il vous plaît?

LE FLAMAND.

Avec vôtre permiſſion, Monſir, moi

leſtre un Marchand de Bruxelles, & comme j'aure des bijoux, des montres, des diamans, des tabletieres, moi les prêter à vous pour montre ſeulement à la Lotterie, afin d'attraper les bonnes perſonnes de ſti grande bonne Ville. Aprés vous me rendre tout; & me bailler mon part de l'attrapement.

SBRIGANY.

Pour qui me prenez-vous, Monſieur, je vous trouve admirable.

LE FLAMAND.

Monſir, Monſir.

SBRIGANY.

Je ne ſuis point un fripon.

LE FLAMAND.

Moi ſaure bien que ſi Monſir; mais...

SBRIGANY.

Je ſuis homme d'honneur.

LE FLAMAND.

Et moi leſtre bien auſſi tout de même, Monſir, & vous demande en grace de n'y point beaucoup trop attraper tout le monde dy Paris ſti fois-ci, afin que moi puiſſe l'autrefois encor attraper une bonne partie.

SCENE IV.

SBRIGANY.

A Ce que je puis voir les Etrangers ne ſont pas trop dupes, & il n'y a pas de Païs au monde où une Lotterie comme la mienne rendit ſi bien qu'à Paris.

SCENE V.

LISETTE, SBRIGANY.

SBRIGANY.

HE' bien, Liſette; as-tu déterminé ma Fille à ne plus voir Eraſte, & à recevoir favorablement Monſieur Desfourneaux le Commiſſaire: nous aurons peut-être beſoin de lui, comme tu ſçais.

LISETTE.

Vous avez raiſon, Monſieur, & la Lotterie pouvoit devenir tumultueuſe ſur les fins: Mais voulez-vous que je vous diſe, outre que Mademoiſelle vôtre Fille eſt un peu retive à vos ordres, je doute que la ſeule protection de Monſieur Desfour-

neaux puiſſe vous garentir de l'orage qui ſe prépare.

SBRIGANY.

Ne te mets pas en peine ; il y a de bons lots dans de certaines boëtes.

LISETTE.

Vous avez eu bien de la peine à vous reſoudre d'y en mettre.

SBRIGANY.

Oh pour cela non : il faut avoir de la conſcience. Je paſſe pour honnête homme, & je le ſuis dans le fonds.

LISETTE.

On le voit bien. Mais m'en croirez-vous, Monſieur, faites diſtribuer vos petits lots par Madame vôtre femme. Il y a long-temps qu'elle vous embaraſſe, c'eſt un vrai moyen pour vous en défaire.

SBRIGANY.

Tu crois donc, Liſette....

LISETTE.

Je crois, Monſieur, que nous ſerions bien heureuſes tant que nous ſommes, d'en être quittes pour les eſtrivieres.

SBRIGANY.

Tu prens l'alarme mal à-propos. De quoi ſe plaindra-t'on. Je tiens ce que j'ai promis. Il n'y a que des billets noirs une fois.

LISETTE.

Cela eſt vrai. Mais il y a bien de petits lots, que de mouchoirs ! Où diantre avez-vous attrapé tout cela ?

SBRIGANY.

Va, va, mommaine, je n'ai point mal fait

fait de mettre tous ces mouchoirs-là.

LISETTE.

Non, ſans doute, ceux qui pleureront la perte de leur argent, auront de quoi s'eſſuyer les yeux du moins. Cela ſera bien commode.

SBRIGANY.

Tu plaiſantes mal-à-propos. Mais dans le fonds le public ne ſera pas ſi lezé que tu te l'imagines.

LISETTE.

Ouy da, ouy da, vous faites aſſez les choſes en conſcience, & pour un homme de vôtre païs vous ne prenez pas trop, aſſurément. Mais il ſe trouvera des médiſans qui diront le contraire. Il y aura des mal-intentionnez qui le croiront, & qui feront comme ſi cela étoit à Le peuple a l'eſprit ſi mal tourné quelquefois. Croyez moi, Monſieur, précautionnez-vous un peu plus que vous ne faites; cela ne ſçauroit vous nuire,

SBRIGANY.

Quelles précautions veux-tu que je prenne? J'ai fait mettre à la porte une bonne barriere, bien garnie de pointes de fer, & deux gros Suiſſes avec des mouſtaches qui font plus d'effet que des halebardes.

LISETTE.

N'auriez-vous point quelqu'Ingenieur de vos amis qui pût y faire quelques petites fortifications. Je crois que cela ne ſeroit pas inutile, & je me ſouviens que de certains Officiers cet Hyver, en vous don-

naut leur argent, vous firent entendre....

SBRIGANY.

Ils sont à l'Armée les Officiers. Je prens bien mon temps, comme tu vois, s'ils sont fâchez ils pesteront de loin, je n'en entendrai rien.

LISETTE.

Vous deviez attendre aussi les vacances pour faire pester de loin les gens de robe. Mais, Monsieur, il y a de certains petits déterminez d'enfans de Paris qui pouroient bien....

SBRIGANY.

Les plus mutins sont de mes amis, j'ai fait un nota à leur numero, ils auront de bons lots ceux-là; je sçai bien ce que je fais, nôtre barriere nous suffira.

LISETTE.

Nous en allons faire l'experience. On a déjà donné des boëtes ce matin. Nous verrons comment cela commencera.

SBRIGANY.

Aye un peu l'œil à tout, ma pauvre Lisette, & prens bien garde qu'on ne distribuë pas un lot pour l'autre.

LISETTE.

Hé que craignez-vous. Vous sçavez bien qu'il n'y a que de petits lots dans les boëtes d'aujourd'hui. Comme c'est toujours la même chose il n'y a point à s'y méprendre.

SBRIGANY.

On pourroit en donner deux pour un, ce ne seroit pas mon compte.

LISETTE.

Hé mort de ma vie, laissez faire, de quoi

quoi vous embaraſſez-vous. Vous en donneriez quinze pour quatre que vous y gagneriez encore.

SBRIGANY.

Il n'importe, fais ce que je ſouhaite.

LISETTE.

J'y vais. Auſſi bien voila vôtre fidelle garçon de boutique qui a quelque choſe à vous dire.

SCENE VI.

PETRONILLO, SBRIGANY.

SBRIGANY.

QUes-ce que ceſt quhaveté, Signor Petronillo.

PETRONILLO.

E niente Signor, ê niente una bagatelle.

SBRIGANY.

Que coſaſê que vol dire una bagatelle.

PETRONILLO.

Il m'a pris un remors de conſcience, Monſit, j'ai paour.

SBRIGANY.

Et de quoi paour?

PETRONILLO.

D'eſtre pendu, Signor.

SBRIGANY.

Ah l'animal, & perché pendu.

PETRONILLO.

Perché, perché, voi ſiete un furbo Monſu.

SBRIGANY.

Moi un fourbe!

PETRONILLO.

Si ſignor, un fripon autrement tùt'il mundo il dicé labas & mi que ſabbi ben qui ê la verita non poſſo dire il contraire.

SBRIGANY.

Hé qui diantre peut déja ſe plaindre, à peine ont-ils eu le temps d'ouvrir leurs boêtes.

PETRONILLO.

Lé ſta barricada qu'haveté fait mettre labas que fa marmurar tutt'il mundo & ſe non ſarai fourbarie, non ſarai biſongna di barricada.

SBRIGANY.

Le beau prejugé va, va, va al tuo negotio.

PETRONILLO.

Signor, ho una coſa avi dire auparavant.

SBRIGANY.

Qué coſaé.

PETRONILLO.

Que ſi non mi date la mia parté de toutes les fripomeries fatte & à fare non poſſo en conſcience, empedir mi d'en fare confidenza au public, & à la Juſtice.

SBRIGANY.

Mais voila des tours qui ne ſe font point; que veut dire cela?

PETRONILLO.

Ca vol dire que vo ſignorie ê un grand fri-

fripon, & mi un perit voi fieté le maître & mi le garçon. Voi fourbaté toute la cita é io vi furbo.

SBRIGANY.

Ma d'oue é la tua conscienza, signor Petronillo.

PETRONILLO.

E andata con la vostra fare un tourno aux Antipodes.

SBRIGANY.

Hé bien, finissons, je ne veux point de bruit; je vous donnerai cent pistoles.

PETRONILLO.

Cent pistolles non è assai ho scritto trente mille billets, & ho fatto par conceguent trente mille injoustices, ça vaut d'avantage, date mi deux cens Loüis d'or, sato conteuto di voi & voi ferez content de moi.

SBRIGANY.

Je te les promets, & je te les donnerai.

PETRONILLO.

Ah vi vingracio lassiate dire il popolo voi siete un honnête homme, mes remors sont finis, je n'ai plus paour.

SCENE VII.

LISETTE, SBRIGANY, PETRONILLO.

LISETTE.

ON a déja donné bien des petits lots à bien des gens qui s'en retournent en jurottant, Monſieur ; mais voicy une boëte qui vous fera juroter à vôtre tour je penſe.

SBRIGANY.

Comment donc, qu'eſt-ce que c'eſt.

LISETTE.

Voyez ce billet. Tenez je ſuis ſure que ni vôtre garçon ni vous n'avez pas eu intention d'y mettre ce qui y eſt, & je n'ai pas voulu qu'on délivrât ſans vous en avertir.

SBRIGANY. *lit*

Tu as bien fait. Un gobelet d'or, Petronillo.

PETRONILLO.

Monſou.

SBRIGANY.

Voy donc, tu t'as mépris aparament.

PETRONILLO.

Non Monſou, c'eſt ſta maniere dont nous ſommes convenus.

SBRIGANY.

Ah, ah, mi ricordo.

PETRONILLO.

Tenez, Madame Liſette, D. O. R. non vol pas dire d'or. Non.

LISETTE.

D. O. R. ne veut pas dire d'or.

PETRONILLO.

Non, il y a un pâté, prenez garde.

LISETTE.

Hé bien.

PETRONILLO.

Si la boëte eſt à une femme, à un Bourgeois, à un homme de Robe, D. O. R. & un pâté vol dire doré, entendez-vous.

LISETTE.

Oh bien, ce n'eſt ni femme, ni Bourgeois, ni homme de Robe; c'eſt un drôle qui n'entend point de raillerie, & qui jure comme un enragé, parce qu'on le fait attendre.

SBRIGANY.

Il fait du bruit.

LISETTE.

Un bruit de diable. Il ſçait lire, je vous en avertis, & D. O. R. & un pâté ne voudront pas dire doré pour cet homme-là.

PETRONILLO.

C'a merite explication, nous chicanerons & on s'accommodera, laſciatefare & dimorate en repos.

SCENE VIII.

LISETTE, SBRIGANY.

VOstre Petronillo eſt un hardy fripon; mais je crains les ſuites.

SBRIGANY.

Bon les ſuites, je connois mon monde. Va ne te mets pas en peine, entre nous, Liſette, par tout ailleurs qu'en ce pais ci je ne riſquerois pas une choſe comme celle-la; mais à Paris il n'y a rien à craindre, ce ſont gens glorieux pour la plûpart, qui ne ſe plaignent jamais d'eſtre dupes, pour éviter la honte de l'avoir eſté. Les moins attrapez ſe moqueront de ceux qui le ſeront d'avantage, & ceux qui ne l'auront point eſté du tout, me ſçauront gré d'avoir dupé les autres.

LISETTE.

Mais en effet, il y a un eſpece de merite dans ce que vous faites au moins. Apprendre à vivre à toute une Ville. Vôtre Lotterie ſera fort inſtructive pour le public, Monſieur.

SBRIGANY.

Comme je n'ay pas envie d'en faire d'autres, il m'importe peu qu'on ſe gueriſſe de la folie qu'on a euë d'y mettre.

LISETTE.

Oh par ma foy, aprés celle-ci il faut tirer l'échelle. On y connoîtra le fonds & le tres fonds de la bonne foi des Lotteries : & je ne crois pas que desormais il soit besoin d'aucune Ordonnance de Police pour les deffendre.

SBRIGANY.

Tu prens les choses du bon côté, tout le monde y trouvera son compte de cette maniera là : Mais qui diantre laisse ainsi monter sans avertir. Que veut cet homme.

SCENE IX.

BASTIEN, SBRIGANY, LISETTE.

BASTIEN.

SErviteur, Monsieur de la Lotterie, c'est un de vos Suisses qui m'a dit d'entrer, & de parler à vous même, parce que Messieurs vos gens sont des insolens, qui nacoutent parsonne, & des baragoins que parsomme n'entend.

SBRIGANY.

Qu'est ce qu'il y a ? demandez-vous quelque chose ?

BASTIEN.

Si je demande quelque chose ; oh dame acoûtez, c'est le cousin Barthellemy, le fils

de ma Tante Renée, qui eſt un de vos Suiſſes. Je ſommes tous deux de Courbevoye, ly a ſix mois qu'il eſt Arché du Guet, c'eſt un drole qui fera fortune.

LILETTE.

On n'a que faire de vôtre genealogie, que demandez-vous encor une fois?

BASTIEN.

Paſſanguié je demande de gros lots. Tenez, j'ai opinion que je ferai fortune à cette Lotterie. Les vegnes & les bleds promettont marveille dans nôtre village, & les femmes y mouront dru comme mouches. Je ſis veuf depuis trois ſemaines, meſt avis que je ſommes dans une année de bonheur; ça dépeſchons, vela ma carte. J'ai ſix billets au moins, baillez-moi ma boëte.

SBRIGANY.

Comment, comment vôtre boëte, numero deux mil quarante, allez, mon ami, vous n'aurez voſtre boëte de quinze jours.

BASTIEN.

De quinze jours!

LISETTE.

Hé oüy, de quinze jours, voſtre tour ne viendra que dans ce temps-là, c'eſt une regle.

BASTIEN.

Oh taſtigué je me gauſſe de la regle moi, je n'ai pas le temps de revenir, j'ai labas ma charette & deux bons chevaux. Je viens damener du foin, vous ne voudriais pas que je m'en retournaſſe à vuide. Hé morgué

(boë-

ne me faites point languir, baillez-moi ma boëte, je vous baillerai le plaisir de la tirer devant vous.

SBRIGANY.

Mais cela troublera l'ordre que je me suis proposé.

LISETTE.

Que vous importe, expediez ce pauvre diable, Monsieur, puisqu'il a amené sa charrette.

BASTIEN.

Hé ouy parguë, c'est ça, j'emporterai dedans ce que je gagnerai.

LISETTE.

Ce sera autant de fait, & il ne vous en coûtera pas davantage.

BASTIEN.

Alle a raison.

SBRIGANY.

Qu'il me donne donc sa carte, je vais chercher la boëte.

SCENE X.

LISETTE, BASTIEN.

BASTIEN.

OH palsanguë tenez? qua ça ne tienne. Morguë vous éres une bonne paste de creature. Si j'avois une minagere comme vous,

vous, je ſerois bien-aiſé d'en avoir de la race. Allez, ſi je gagne ici quelque choſe de bon ne vous bouttez pas en peine, Mais, voyez-vous, je n'aimerois pas à tirer blanque.

LISETTE.

Et le moyen de tirer blanque, il n'y a que des billets noirs.

BASTIEN.

C'a eſt vrai. Que des billets noirs dans cette Lotterie, ça eſt admirable dans cette manière-là, plus on y boutte, plus on y gagne, c'eſt un profit tout clair.

LISETTE.

Aſſurément.

BASTIEN.

Mais vôtre Monſieur ni ſongé pas de ſe ruiner comme ça, que des billets noirs! Faut qu'il ait bonne bourſe l'homme là.

LISETTE.

Il fait cela pour ſon plaiſir, quand il luy en coûteroit un millier de piſtoles.

BASTIEN.

C'eſt bien dit, il rattrapera ça d'un autre côté, faut bien amorcer les gens de Paris avec quelque choſe, ça ly revanra, tan dit qua cette foire, il leur vend des babioles & des mirlifiches qu'ils achetons comme de bonne marchandiſe. Il en ſçait bien long, & ils n'en ſçavont guere eux. Je nous gobergeons d'eux quand je les tenons au village.

SCE-

SCENE XI.

SBRIGANY, LISETTE, BASTIEN.

SBRIGANY.

VOila vôtre boëte, il a fallu la chercher parmi plus de huit mille. Vous êtez bien-heureux.

BASTIEN.

Il eſt pargué vrai, je ſis en chance : je vous demande bien pardon de la peine, eſt-ce que vous ne ſeriais pas bien-aiſe que *à Liſette* j'eus queuque choſe. C'a aidez moi; voyons ſi vous avez la patte heureuſe.

LISETTE.

Non, non, voyez vous même, j'aurai aſſez de peine moi d'aller rechercher ce qu'il vous faudra.

BASTIEN.

Je vous aurai bien de l'obligation.

SBRIGANY.

Dépêchez-vous donc, nous avons des affaires.

BASTIEN.

Tout à l'heure : Baillez-vous patience. *Il baiſe ſa boëte, il l'ouvre & en tire un billet ſur lequel il ſouffle.*

SBRIGANY.

Oh il eſt noir, je vous en répouds.

BASTIEN.

Oh je le ſçai bien, il n'y a point de tri-

cherie. Vela un P, Monſieur, bon. Petit lot, une paire de Pabouches : je ne connois point ça ; qu'eſt-ce que c'eſt de Pabouches, ſeroit ce quelque choſe de rare.

LISETTE. *apporte des Pabouches.*

Tenez voila ce que c'eſt.

BASTIEN.

Comment morgué ſont des pantoufles.

SBRIGANY.

Des pantoufles, quel ignorant, ce ſont des pabouches vous dit-on.

BASTIEN.

Hé vantregué je vois bian ce que je vois, ce ſont des ſouliers ſans oreilles. Queu ſemelles, j'aime morgué mieux une paire de ſabots que ça, Monſieur de la Lotterie.

SBRIGANY.

Hé bien on vous les troquera, ce n'eſt pas un affaire.

On met tous les lots de Baſtien dans ſa beſace à meſure qu'on les apporte.

BASTIEN.

Des Pabouches. Petit lot, une ſouriciere. Hé palſangué jon des chats chez nous, que voulez vous que je faſſions d'une ſouriciere ?

SBRIGANY.

Vous en ferez ce que vous voudrez, vous êtes le maître.

BASTIEN.

Me vela bian chanceux.

LISETTE.

Allons, dépêchons, n'oubliez rien ; voila vôtre ſouriciere.

BASTIEN *ouvre un 3. billet.*

Petit lot : Encor un petit lot, Monſieur de la Lotterie.

SBRIGANY.

C'eſt le haſard qui fait cela, mon enfant, je n'y puis que faire.

BASTIEN.

Un paquet de curedens. Mais ventregué c'eſt folie que de me bailler ça. Je ne les cure jamais.

LISETTE.

Tantpis vraîment, vous êtes un mal propre, corrigez-vous de cela. Ne les perdez pas au moins, & faites-en un bon uſage.

BASTIEN.

J'annonce. Un pot de Pommade de limaçon. quel uſtancile eſt-ce ça ? un pot de Pommade, à quoi ça eſt-il bon ?

LISETTE.

A vous décraſſer le viſage, à vous débarboüiller, cela vous ôtera les groſſeurs du teint.

BASTIEN.

Les groſſeurs du teint à moi. Morgué ne m'apportez pas ſtila, je vous en ferois un maſque ſur le viſage, je vous en avertis.

SBRIGANY.

S'il n'en veut point, qu'il ſe couche auprés, il nous demeurera, c'eſt ſon affaire.

LISETTE.

Il s'en ſervira pour l'amour de moi : Je veux

veux qu'il ſe faſſe beau moi cet enfant-là.

BASTIEN.

Il ouvre le 5 billet.

Le beau lot que vela. Une bouteille d'eau de Cordouë: une bouteille d'eau, mais il faut que vous ſoyez fou de me bailler ça, la riviere paſſe au bas de cheux nous.

LISETTE.

C'eſt de l'eau de Cordouë: Vous ne ſçavez ce que vous dites.

BASTIEN.

Hé morgué de liau d'où il vous plaira, liau de la Seine eſt toute la meilleure, je ne veux point de celle-là.

SBRIGANY.

Il faut bien que vous la preniez, puis qu'elle eſt à vous.

BASTIEN.

Mais vous vous gobergez de moi, vous dis-je, un demi-ſeptier de vin vaut mieux que tout ça. Il n'y a morgué rien là qui ſoit à mon uſage.

LISETTE.

Oh finiſſez donc. Voyez le reſte.

BASTIEN *ouvre le dernier billet.*

Un bâton de breſil. Un bâton, ah palſangué bon pour ſtila. S'il eſt bien emmanché je vas m'en ſervir, laiſſez-moi faire.

SBRIGANY.

Comment, comment donc?

BAS-

BASTIEN.

Oh taſtigué, Monſieur l'affronteux, je vous apprendrai à vous gauſſer des gens de Courbevoye, avec vôtre bouteille dian & vos ſourcieres.

SBRIGANY.

Monſieur, Monſieur le Manan, ſi vous faites ici le moindre bruit.

BASTIEN.

Morgué non je n'en ferai pas ici, mais ſi je l'attrape jamais queuque part ſur le chemin de Neuilly je te roſſerai bien pour mes ſix écus, va ne te mets pas en peine.

LISETTE.

Sans colere, Monſieur de Courbevoye, ſerrez bien toutes vos petites affaires, &....

BASTIEN.

Allez ça n'eſt pas bian, vous êtes une redreſſeuſe itou vous, Madame, & je pourois bien par avanture.... Je vous reſpourmoitrons queuque jour, & je verons bian jeu, patiance.

LISETTE.

Le petit miévre. Allons point d'emportement, ſoyez ſage, portez tout cela dans vôtre charette, & vous en retournez tout doucement, de peur de fatiguer vos chevaux, entendez-vous.

BASTIEN.

Ils ne mangeroit morgué d'avoine d'aujourd'huy. Pour ſix écus de marchandiſes! quen peſte de Lotterie. Quand on ſçait une fois çan que c'eſt, il faudroit bian avoir le diable au corps pour y remettre.

SCENE XII.

LISETTE, SBRIGANY

LISETTE.

HE'bien, Monſieur, voila déja un Payſan corigé de Lotterie, & je gagerois bien que ſon exemple ſervira d'inſtruction à tout ſon village. Que l'on vous aura d'obligation.

SCENE XIII.

LA FRANCE, SBRIGANY, LISETTE.

LA FRANCE.

MOnſieur, c'eſt de la part de mon Maître, Monſieur le Baron de Roſebrune.

SBRIGANY.

Y a-t'il quelque choſe pour ſon ſervice, mon enfant.

LISETTE.

Il envoye chercher ſes boëtes apparemment.

LA FRANCE.

Il vous prie, Monſieur, de vouloir bien

mettre ce petit billet dans celle d'Angelique.

SBRIGANY.

Ah, ah, qu'eſt-ce que c'eſt que ce billet?

LA FRANCE.

C'eſt que Monſieur le Baron eſt amoureux d'elle, comme vous ſçavez; elle a une mere capricieuſe, avec qui nous ſommes broüillez: Nous ne ſçavons comment faire pour lui donner de nos nouvelles, & mon Maître s'eſt imaginé que dans une boëte de Lotterie vous pourriez bien, ſi vous vouliez faire paſſer ſon petit billet.

SBRIGANY.

Pour qui me prend-il, je ſuis honnête homme, & je ne me mêle point....

LA FRANCE.

Il m'a chargé de vous preſenter dix Loüis d'or pour lever les difficultez que vôtre honneur pourroit trouver dans cette affaire là.

SBRIGANY.

Dix Loüis d'or,

LA FRANCE.

Oüy, Monſieur, les voila.

SBRIGANY.

On fera ce qu'on pourra, donnez: prens ſoin de cela toy, Liſette.

LISETTE.

Oüy, Monſieur, je ferai vôtre affaire.

LA FRANCE.

On apportera peut-être la réponſe en venant prendre les boëtes. Vous voudriez bien vous en charger, s'il vous plaît.

LISETTE.

On verra. S'il ſe trouvoit quelques dif-

ficultez pour la réponſe. Vous ſçavez bien comme on les leve.

LA FRANCE.

On fera bien les choſes.

SCENE XIV.

LISETTE, SBRIGANY.

LISETTE.

C'Eſt un aſſez bon métier, Monſieur, que de faire des Lotteries ; cela rend de toutes manieres.

SBRIGANY.

N'eſt-il pas vrai. Mais que veut cette Dame. Il y a là bas des Suiſſes, & tout le monde entre.

LISETTE.

Ne vous effarouchez point de cette viſite-ci, c'eſt noſtre bonne amie, la fille de ce Marchand, cette veuve qui fait la femme de conſequence, & qui eſt ſi folle & ſi coquette.

SCENE XV.

Me LA CLOCHE, SBRIGANY, LISETTE.

Me LA CLOCHE.

HE' bon jour, mon cher Sbrigany, il y a des ſiecles que je ne t'ai vû.

SBRIGANY.

Il m'en ennuyoit beaucoup, Madame, je vous aſſure.

Me LA CLOCHE.

Hé je voila auſſi : Vien donc me baiſer, ma bonne Liſette.

LISETTE.

Madame je ſuis voſtre tres-humble ſervante.

Me LA CLOCHE *à Sbrigany.*

Mais dy-moy donc, mon enfant, voila ta fortune faite. Il faudra faire porter la queuë à Madame de Sbrigany au moins.

SBRIGANY.

Oh pour cela, Madame....

Me LA CLOCHE.

Je l'aime à la folie cette Madame Sbrigany, elle a eſté femme de chambre de feu ma mere.

SBRIGANY.

C'eſt bien de l'honneur pour elle, Madame, que....

ficultez pour la réponſe. Vous ſçavez
comme on les leve.

LA FRANCE.

On fera bien les choſes,

SCENE XIV.

LISETTE, SBRIGANY.

LISETTE.

C'Eſt un aſſez bon métier, Ma
que de faire des Lotteries ; e
de toutes manieres.

SBRIGANY.

N'eſt-il pas vrai. Mais que n
Dame. Il y a la bas des Suiſſes, t
monde entre.

LISETTE.

Ne vous effarouchez point de
te-ci, c'eſt noſtre bonne amie,
ce Marchand, cette veuve qui fai
de conſequence, & qui eſt ſi fo
quette.

SCENE XV.

LA CLOCHE, SBRIGANY, LISETTE.

LA CLOCHE.

[illegible], mon cher Sbrigany, [illegible]

SBRIGANY.

[illegible]

LA CLOCHE.

[illegible]

LISETTE.

[illegible]

LA CLOCHE.

[illegible]

SBRIGANY.

Madame,...

LA CLOCHE.

[illegible] Madame Sbrigany de chambre de feu [illegible]

[illegible]

Me LA CLOCHE.

A propos. Ne t'avise pas de sortir de chez toi, Monsieur Sbrigany, ou tu t'assommeroit, prens-y garde.

LISETTE.

Comment donc, Madame.

Me LA CLOCHE.

Tout Paris dit que tu les voles.

SBRIGANY.

Madame....

Me LA CLOCHE.

Que tu les pilles.

SBRIGANT.

Moy, Madame.

Me LA CLOCHE.

Que veux-tu, ce sont des impertinens des ridicules qui ne comprennent pas qu'il n'y a rien de plus juste que ce soit aux dépens des dupes que les gens d'esprit s'enrichissent.

LISETTE.

Tout le monde n'a pas l'esprit si bien fait que vous, Madame.

Me LA CLOCHE.

Oh je me prefte fort à cela moy. Je suis raisonnable. As-tu fait mes boëtes, Monsieur Sbrigany.

SBRIGANY.

Vous les aurez quand il vous plaira, Madame.

Me LA CLOCHE.

Ne t'avise pas de me traiter comme les autres; je prétens être privilegiée; je suis de tes amis; si tu me trompois je ferois plus de bruit que qui que ce soit....

SBRI-

SBRIGANY.

Je vous assure, Madame, que c'est avec toute la fidelité imaginable....

LISETTE.

Oh pour cela ouy, Madame, il n'y a point de distinction, nous ne favorisons personne.

Me LA CLOCHE.

Helas, mes enfans, j'en suis persuadée: Mais je ne veux point de petits lots, je ne les aime pas, je vous en avertis.

SBRIGANY.

Voulez-vous que je vous donne vos boëtes, Madame.

Me LA CLOCHE.

Non, non, je ne les prendray que des dernieres, je veux te donner le temps de les faire bonnes.

LISETTE.

C'est le pur hazard qui en decide, Madame.

Me LA CLOCHE.

Je sçai bien, te dis-je, mais vous avez la fureur des petits lots dans ces commencemens-ci; il faut laisser finir les petits mouchoirs, cela passera. Il arrivera quelqu'avanture.... Mon ami Sbrigany n'est pas incorrigible.

SBRIGANY.

Ma foi, Madame, je n'y entend point de fineſſe.

Me LA CLOCHE.

Oh pour cela non, tu es honnête homme, je te rens justice, garni bien mes boëtes. J'ai la langue bonne, & de bons amis,

tu y feras reflexion. Adieu mon cher petit bon-homme. Bonjour, Liſette.

LISETTE.

Vôtre ſervante, Madame.

SCENE XVI.

SBRIGANY, LISETTE.

SBRIGANY.

Liſette.

LISETTE.

Il faudra refaire la boëte de cette femme-là. Monſieur. Nous n'y avions mis que de la bagatelle.

SBRIGANY.

Ouy je la ferai : mais il n'en ſera ni plus ni moins, & puiſquelle le prend ſur ce ton-là elle n'aura parbleu que des ſouricieres.

SCENE XVII.

SIGNOLET, SBRIGANY, LISETTE.

SIGNOLET.

OHdame, Monſieur, venez donc là-bas, s'il vous plait, faire tenir ces ni-

gauts-

gauts-là qui ſont à vôtre porte.

LISETTE.

A qui en as-tu, mon pauvre Signolet, t'ont-ils fait quelque choſe?

SIGNOLET.

Voirement ouy, ils me donnent des talo-ches, & des coups de pied dans les os des jambes.

SBRIGANY.

Ils ſçavent donc pas que tu es du logis aparament.

SIGNOLET.

Si fait, Monſieur, Barbe leur a dit, ils l'avons itou un peu gouſpillée, ils m'en avont baillé d'avantage à moy & ils diſont que tout ça eſt pout vous, & que je vous l'apporte.

LISETTE.

Cela tournera mal, Monſieur, je l'avois prévû.

SBRIGANY.

Il faut trouver moyen d'y mettre ordre.

SIGNOLET.

Ils feſont enrager vôtre Italien, ce Nicodeme de Petronille, ils lui jettont au nez les mouchoirs qu'il leur baille; ils diſont qu'ils ne ſont que de treize ſols piece, & ils en voulont d'autres.

SBRIGANY.

Il y en a de dix-huit & de vingt que ne leur en donne-t'il le boureau qu'il eſt, que ne leur en donne-t'il.

SIGNOLET.

Il dit comme ça qu'il n'eſt pas encore temps, qu'il faut debiter les plus moindres

à cette heure, & que quand ils feront un peu plus de bruit, il baillera les autres.

LISETTE.

Il ſera cauſe de quelque déſordre, Monſieur.

SIGNOLET.

Je croi bien que ouy. Il y a icou des Madames dans des caroſſes qui juront quaſi comme les Monſieux, parce qu'alles n'avont eu que des ſavonnettes dans leurs boëtes.

LISETTE.

Il falloit un peu diverſifier les lots; elles ont raiſon.

SBRIGANY.

C'eſt aujourd'hui le premier jour, on fait comme on peut, cela ſera mieux reglé dans la ſuite.

SIGNOLET.

Deſcendez donc ſi vous voulez. Ils voulont vous voir pour leur argent, & ly en a qui diſont qu'ils ſeront contens quand ils vous auront chanté poüille à vous-même.

SBRIGANY.

Cela commence mal, ma pauvre Liſette; cela commence mal.

LISETTE.

Cela finira de même, Monſieur, cela finera de même.

SBRIGANY.

Il ne faut pourtant pas quitter la partie, je m'en vais tâcher...

LISETTE.

Hé, Monſieur, à quoi vous expoſez-vous, vous n'y ſongez pas.

SBRI

SBRIGANY.

Laisse-moy faire, je ne sortirai pas, & je ne paroîtrai qu'en dedans de la baricade.

LISETTE.

Mais quel orage d'invectives...

SBRIGANY.

Bon, bon, des invectives. Voila de belles bagatelles, je tiens le bon bout de mon côté. J'ai leur argent, je me moque de leurs injures.

SIGNOLET.

Je m'en vas donc leur dire que vous allez venir, afin qu'ils se preparions, qu'ils allons être aises.

SCENE XVIII.

MARIANE, SBRIGANY, LISETTE.

MARIANE.

NE vous alarmez point, mon pere, il y a la bas du desordre, mais il sera bien tôt calmé. Je viens de voir Eraste par ma fenêtre, qui faisoit assurément tout ce qu'on peut attendre d'un parfaitement honnête-homme. Il parloit de vous d'une maniere si avantageuse, il embrassoit vôtre défense avec une ardeur si vive & si sincere...

SBRIGANY.

Voila qui est bien, je lui suis fort obligé, ma

ma fille. Je vous vois venir. Je l'eſtime fort, mais je n'en veux point pour mon gendre, vous avez à l'heure qu'il eſt, grace au Ciel & à la Lotterie, vingt-cinq mille écus en mariage; j'ai pour vous des vuës qui vous paſſent. Je vous ay deffendu de voir Eraſte, ſi je ſçay que vous lui parliez, ni que vous lui donniez ſeulement de vos nouvelles, je prendrai des meſures qui vous feront bien voir que je ſuis le maitre. Liſette a dû vous expliquer mes petits ſentimens, ſi vous ne les avez pas aſſez bien entendus, qu'elle recommence, je vous laiſſe avec elle

SCENE XIX.

LISETTE, MARIANE.

LISETTE.

JE vous le diſois bien moi que cet homme-là ne ſonge qu'à votre avancement, vous le voyez.

MARIANE.

Et moy je ne ſonge qu'à me deſeſperer. Ouy vois-tu, ma pauvre Liſette, ſi tu n'entres un peu dans mes intereſts, ſi tu ne me fais parler à Eraſte.

LISETTE.

Vous faire parler à Eraſte moi, vous voyez avec quelle ſeverité votre pere vous le deffend.

MA-

MARIANE.

Il n'en ſçaura rien je te le promets, il va trouver la bas de l'occupation. Eraſte eſt vis-à-vis de la porte, fais lui ſigne par la fenêtre qu'il monte, je t'en coujure, ou permets moi que je le lui faſſe moi-même, ma chere Litette. Je te le demande en grace, aurois-tu la dureté de me refuſer.

LISETTE.

Non je ne l'aurai pas ! mort de ma vie que je ſuis malheureuſe d'eſtre ſi bonne. L'avarice du pere, l'amour de la fille, je me prête à tout dans cette maiſon-ci, ç'a toûjours eſté mon défaut, je ſuis trop facile.

MARIANE.

Tu veux donc bien ma chere enfant....

LISETTE.

Et quand je ne le voudrois pas, cela dépendroit-il de moi; ne le voila-t'il pas déja luy-même, les habiles gens n'ont que faire de ſignes; il a deviné vôtre penſée.

SCENE XX.

ERASTE, MARIANE, LISETTE

ERASTE.

Mille pardons charmante Mariane, d'oſer ainſi paroître devant vous, quand je ſçai les défenſes qu'on vous a faites, mais l'é-

l'état où je suis semble devoir tout autoriser. Je vous adore ; vous m'avez dit que vous m'aimiez, on nous desespere : quelles resolutions sont les vôtres ?

MARIANE.

De vous aimer toute ma vie, puisqu'on m'a permis de le faire.

ERASTE.

On vous défend de me voir.

MARIANE.

J'Obéïs mal comme vous voyez.

LISETTE.

Ces pauvres enfans, cela fait pitié & envie même tout ensemble.

ERASTE.

Ne changerez-vous point de sentimens, belle Mariane, & ne vous laisserez-vous point ébloüir....

MARIANE.

Non, je vous le promets. La nouvelle fortune de mon pere est trop peu solide, & trop mal fondée pour me donner aucun ridicule, quand je serois capable d'en prendre, & je crains même que la fausse démarche que son interest lui a fait faire.

LISETTE.

La démarche n'est point fausse, ne vous y trompez point l'un & l'autre. Il y a quatre vingt mille bonne livres de profit je vous en répons.

MARIANE.

Quel profit !

LISETTE.

Il est réel. Outre ce qu'il gagne sur tous les petits lots, ce n'est pas lui qui donne les gros à ses dépens au moins.

ERAS-

ERASTE.

Ce n'eſt pas lui.

LISETTE.

Non, vous dis-je, il n'eſt pas bête, il en a l'honneur & l'argent, mais ce ſont des dupes qui en font la dépenſe.

MARIANE.

Comment donc, que veux tu dire?

LISETTE.

Que la belle toilette eſt deſtinée pour cette groſſe Treſoriere, par exemple, & que c'eſt un Juif de la place des victoires qui la lui donne.

MARIANE.

Ah Liſette!

LISETTE.

Ah vraiment. Il y en a bien d'autres. Cette pendule de cinq cens écus qu'aura ce jeune Academiſte, qui penſez-vous qui l'ait payée.

ERASTE.

Mais je ne ſçai, ma pauvre Liſette, ce ne ſont pas là nos affaires.

LISETTE.

La veuve d'un Epicier de la ruë des Lombards qui eſt amoureuſe de lui à la folie.

MARIANE.

Que tu es extravagante avec tes contes.

LISETTE.

Ce ne ſont point des contes. Il y a un ſervice de vermeil qu'un jeune.... Je ne ſçais qui Conſeiller de.... Je ne ſçais ou nouvellement émancipé a fait faire pour une eſpece de Comteſſe Quinpercorentine. Une croix de diamans de deux cent piſtoles,

les, qu'un petit Notaire Bourgeois Gentilhomme a achettée pour une femme de qualité. Voilà un coffre de la Chine qu'on doit remplir d'étoffes des Indes, & qui eſt deſtiné pour un Partiſan, pour la femme d'un Raporteur, qui a fait prendre un bon tour à une mauvaiſe affaire. Que ſçais-je moi, c'eſt une nouvelle maniere qu'on a imaginée de faire des preſens, & de les recevoir avec bienſeance, & Monſieur vôtre pere a le profit & le merite de l'invention.

MARIANE.

Et nous avons le chagrin des injuſtes reſolutions que ſon trop de bonheur lui fait prendre.

LISETTE.

Ne vous en allarmez point pluſque de raiſon, les choſes peuvent changer, & pourvû que vous paroiſſiez dans ces commencemens ſoûmiſe & obeiſſante à ce que ſouhaite vôtre pere, & que vôtre Amant ne ſe rebutte point....

ERASTE.

Moy me rebutter. Il n'eſt point de difficultez, quelles inſurmontables qu'elles puiſſent être....

LISETTE.

Laiſſez faire, on vient à bout de tout. L'affaire la plus importante eſt qu'il ne vous voye point enſemble, puiſqu'il l'a défendu; ſortez & repoſez-vous....

MARIANE.

Ma pauvre Liſette, j'entens mon pere qui revient.

LI-

LISETTE.

Tout eſt perdu, comment allons-nous faire?

ERASTE.

N'y-t'il point d'endroit où me cacher?

LISETTE.

Je n'en ſçache point. Mais vous êtes alerte, nous ſommes au premier étage, ſautez par la feneſtre.

MARIANE.

Par la feneſtre, es-tu folle, il y a là bas je ne ſçai combien de monde.

LISETTE.

Vous avez raiſon, cela ne ſeroit pas ſecret.

ERASTE.

Songez donc vîte; que deviendray-je;

LISETTE.

Mettez-vous dans le coffre de la Chine, vous n'y ſerez pas fort à vôtre aiſe, mais...

ERASTE.

Il n'importe pourvû qu'on ne me voye point.

LISETTE.

Non, non, ne craignez rien. Si l'on voye ce lot là chez Monſieur le Raporteur, Madame ſa femme ne ſera pas la plus mal lotie.

SCENE XXI.

SBRIGANY, MARIANE, LISETTE.

SBRIGANI.

TOut va le mieux du monde, mes enfans, le public eſt content de moi qu'on ne peut pas d'avantage. Je te l'avois bien dit, Liſette. Ils ſe moquent les uns des autres. Les uns rient, les autres plaiſantent, & il n'y a que de vilains & des ladres qui ſoient fâchez ſerieuſement. Encore n'oſeroient-ils le paroître, de peur qu'on ne ſe moque d'eux.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur, vous êtes plus heureux que ſage, & voila auſſi Mademoiſelle vôtre fille que je trouve dans des diſpoſitions tout-à-fait conformes à vos ſentimens.

SBRIGANY.

Tout de bon.

LISETTE.

Oüy, Monſieur.

MARIANE.

Ce pauvre garçon étoufera dans ce coffre, Liſette.

LISETTE.

Hé non.

SBRIGANY.

Je ſuis ravy qu'elle ſoit raiſonnable; Je ne

ne fais rien que pour elle, comme tu ſçais, & toute la peine que je me donne....

MARIANE.

Prens bien garde qu'on ne mette rien deſſus.

LISETTE.

Non, non.

SBRIGANY.

Que dit elle?

LISETTE.

Qu'elle vous eſt fort redevable, Monſieur, helas donc, répondez à Monſieur vôtre pere,

SBRIGANY.

La voila toute je ne ſçai comment; qu'as-tu, parles.

MARIANE.

Il vient de me prendre dans le moment un étourdiſſement épouvantable; trouvez bon, mon pere, que je retourne dans ma chambre, je vous prie.

SBRIGANY.

Va, mon enfant, je ne te veux pas contraindre.

MARIANE.

Ne laiſſes pas emporter le coffre au moins.

LISETTE.

Hé non, non, ne craignez rien, vous demeurera.

SCENE XXII.

LISETTE, SBRIGANY

LISETTE.

VOila une fille qui prend beaucoup sur elle au moins.

SBRIGANY.

Oüy je comprens bien que cela lui fait de la peine.

LISETTE.

Je vous en répons. Si vous sçaviez en quel état est ce pauvre Eraste.

SBRIGANY.

Il l'aime beaucoup, j'en suis seûr.

LISETTE.

Assurément. Vous aurez peut-être quelque égard à cela dans la suite, vous êtes bon pere.

SBRIGANY.

Non je ne prévoi pas que j'en fasse mon gendre.

LISETTE.

Le pauvre garçon, je ne voudrois pas être à sa place.

SBRIGANY.

Ma Lotterie va bien, le peuple est docile, tout me réussit, je ferai ma fille grosse Dame.

SCE-

SCENE XXIII.

LE GASCON, SBRIGANY, LISETTE.

LE GASCON.

QUe je vous embraſſe, mon cher Monſieur de Sbrigany, que je vous embraſſe, je ſuis vôtre tres humble ſerviteur ou la peſte m'étouffe.

SBRIGANY.

Monſieur je ſuis le vôtre de tout mon cœur. Tu vois tout le monde me faire careſſe.

LISETTE.

Vous eſtes furieuſement eſtimé.

LE GASCON.

Hé donc, mon chet, vous voila riche comme un Traitant en temps de guerre.

SBRIGANY.

Monſieur je ſuis...

LISETTE.

Ne ſeroit-ce point quelqu'un qui viendroit demander vôtre fille en mariage.

SBRIGANY.

Cela ſe pourroit bien. C'eſt quelque perſonne de qualité.

LE GASCON.

Vous avez vous ſeul plus d'eſprit que toute la Gaſcongne enſemble.

SBRI-

SBIGANY.

Monsieur, j'ai un petit sçavoir faire que j'ai toûjours conduit avec assez de bonheur.

LE GASCON.

Vous nous damez le pion Monsieur Sbigany, vous nous damez le pion pour le sçavoir faire.

SBRIGANY

Oh, Monsieur, il s'en faut bien que j'aye autant de merite qu'une personne comme vous, &....

LE GASCON.

Attraper en gros tout Paris, les plus habiles de chez nous ne le font qu'en détail. Certes je vous en felicite. Je ne vous en estime pas d'avantage, mais je vous admire.

LISETTE.

Cet homme-là ne vous caressoit point de bonne foy, défiez-vous-en.

SBRIGANY.

C'est ce qu'il me semble.

LE GASCON.

Cadedis vous estes un heureux mortel.

SBRIGANY.

Il est vrai, Monsieur, que je n'ai pas lieu de me plaindre de la fortune.

LE GASCON.

Vous plaindre de la fortune. Vous en estes l'enfant gâté. C'est ce qui vous rend temeraire. Baste Paris est bon, vos temeritez sont heureuses.

SBRIGANY.

Monsieur.

LE GASCON.

Je ne suis pas de Paris moi, comme vous voyez.

LISETTE.

Il n'eſt pas mal-aiſé de s'en apercevoir.

LE GASCON

Je ſuis un cadet de Bordeaux, vif, prompt, colere, & un peu tueur même de mon métier.

SBRIGANY.

Monſieur.

LISETTE.

Tout vous réuſſit, Monſieur, le peuple eſt docile.

LE GASCON.

Nous n'en viendrons pas là, ne vous effarouchez pas, voila deux boëtes de vôtre Lotterie de huit billets chacune.

SBRIGANY.

Il faut les ouvrir, Monſieur, & vous donnet les lots qui....

LE GASCON.

Je les ſçai, Monſieur, je devine. Petit étuy, petite poteclaine, petit mouchoir, petite ſouriciere. Vous êtes un petit mignon qui faites de petites Lotieries en baignature, hem.

SBRIGANY.

Monſieur.

LISETTE.

Puiſque vous avez ſi bien deviné vos lots, Monſieur, je m'en vais vous chercher vôtre affaire.

LE GASCON.

Non, non, la belle, ne vous preſſez pas? Vous croyez nous mener par le nez avec vos mouchoirs. Vous vous trompez à mon égard s'entend. Allons l'ami rendez mes qua-

quatre Loüis, voila vos deux boëtes.

LISETTE.

Que diable d'homme eſt ce-ci.

SBRIGANI.

Mais, Monſieur, vous en uſez d'une maniere....

LE GASCON.

Je me reproche d'eſtre trop ſage, & je me fais violence au moins. Je pourrois m'échaper, prenez garde à moi.

SBRIGANI

Vos lots ſont peut-être meilleurs que vous ne croyez, donnez-vous la peine...

LE GASCON.

Oh cadedis. Reſtituez, vous dis-je, & promptement. Si je me fâche je ferai tapage, & je caſſerai bien des petits lots; dépêchons mes quatre Loüis.

SBRIGANI

Les voila, Monſieur; mais je vous prie que perſonne ne ſçache...

LE GASCON.

Non, non, vous eſtes grand homme.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur, ſi tout le monde fait de même il vous demeurera de mauvaiſe marchandiſe.

SBRIGANY.

Tai-toi.

LE GASCON.

Voyons ce qui me revient maintenant.

SBRIGANI

Mais, Monſieur, puiſque vous avez repris vôtre argent....

LE GASCON.

Il m'en faut l'intereſt, vous avez de la conſcience, vous le gardez depuis ſix mois: je prendrai ſans voir, faites bien les choſes, deux livres de tabac pour moi, un éventail pour la fille de mon auberge, & de vos mouchoirs pour le Tonſouzain mon valet chambre.

SBRIGANI.

Je n'ai que faire de cela, Monſieur.

LE GASCON.

Je vous en ſors à bon marché, ne nous broüillons point, je vous prendrai ſous ma protection, & je parlerai bien de vous au hazard de me décrier.

LISETTE.

Le parti n'eſt pas mauvais, Monſieur, nous avons beſoin d'amis, ne fâchez point cet homme-là.

SBRIGANI.

Hé bien, Monſieur, ne le dites donc à perſonne, & revenez une autrefois, vous ſerez content de moi, je vous le promets.

LE GASCON.

Et vous de moi, je vous proteſte. Que je ne revienne pas deux fois au moins. Serviteur l'ami, ſans adieu la belle.

LISETTE.

Vôtre valet, Monſieur. Un Gaſcon ne fut jamais dupe.

LISETTE.

Trois Cochers pour emporter cet vôtre lot, il n'en faudroit qu'un pour démenager toute la Lotterie.

SBRIGANI.

Vous me faites trembler; qu'est-ce que c'est donc que ce lot, Madame?

LA PROCUREUSE.

Un buffet garni d'argent; Monsieur, je suis bien heureuse; il y avoit long-temps que j'avois envie d'avoir de la vaisselle.

LISETTE.

Je ne croi ma foi pas que vous en avez encor de cette affaire-ci. Un buffet garni de vaisselle d'argent, nous n'avons point de ces babioles-là dans nôtre Lotterie, Madame, vous n'y songez pas.

SBRIGANI.

Vous rêvez, je pense, avec vôtre vaisselle d'argent.

LA PROCUREUSE.

Je rêve moi, Ah vraiment voici qui est admirable. Oh je ne viens ici qu'à bonnes enseignes, & voila un billet qui fera bien foi que je ne rêve point.

SBRIGANI.

Si cela est sur vôtre billet on vous le donnera; Mais je ne crois pas.

SCENE XXVI.

PETRONILLO, SBRIGANY, LA PROCUREUSE, LISETTE.

PETRONILLO.

Vrnio, vous dire, Signor, que non ho più di plus petits mouchoirs tutti sont distribuez.

SBRIGANY.

Tenez, tenez Madame, voilà celui qui a écrit les billets, il reconnoîtra bien son écriture.

LA PROCUREUSE.

Il la reconnoîtra s'il veut, j'aurai mon buffet assurément.

PETRONILLO.

Que cosa è que parlare d'un buffet, Madame, que que...

LA PROCUREUSE.

Que, que, je n'entens point vôtre baragoin, mais je sçais lire, vous allez voir.

LISETTE.

Il y a du mal entendu là-dedans; il se trouvera un pasté sur ma parole.

LA PROCUREUSE.

Il me semble qu'il ne faut que des yeux, & j'en ai de beaux & de bons,

Dieu merci? voyez un buffet garni d'argent.

PETRONILLO.

Un buffet, é un buſc, Madame, é un buſc.

LA PROCUREUSE.

Un buſc.

PETRONELLO.

Ouy, Madame, garni de petits filets d'argent. La fortune vi favoriſe é un des meilleurs lots de tutte la Lotterie.

LA PROCUREUSE.

Un buſc, un buſc, ah quelle effronterie, quelle volerie, un buſc pour un buffet! je ſuis perdue, je ſuis trahie, je ſuis ruinée, je ſuis aſſaſſinée.

SBRIGANI.

Non, Madame, on ne vous fera point de tort, nous ſommes gens d'honneur. Donnez un buſc à Madame, Liſette.

LISETTE.

Ferai-je monter vos trois Crocheteurs pour emporter vôtre lot, Madame.

LA PROCUREUSE.

Vous n'avez que faire de rire, vous n'en eſtes pas où vous penſez; on vous fera bien ſoutenir. Mon mari eſt Procureur, vous allez voir de belles écritures. Ces fripous là avec leur buſc.

PETRONILLO.

Sta viſionnaire avec ſon buffet, que le

le Que le Procureur n'ecrive point Madame, & qu'il vous apprenne à lire.

LISETTE.

La Procureuſe eſt bien fachée de n'avoir point de vaiſſelle.

SCENE XXVII.

LA MARQUISE, SBRIGANY, PETRONILLO, LISETTE, UN LAQUAIS.

LA MARQUISE *à ſon Laquais.*

Faites monter Champagne avec vous, il vous aidera.

LE LAQUAIS.

Je m'en vais luy dire de venir, Madame.

SBRIGANY.

Vous demandez quelque choſe aparamment, Madame.

LA MARQUISE,

Je viens querir mes lots, Monſieur Sbrigany, pour les monchoirs & les petites porcelaines vos garçons en feront leur profit. Je ne veux que le coffre de la Chine.

SBRIGANY.

Il faut vous donner ce qui vous appartient, Madame.

LISETTE.

Le coffre de la Chine. Seroit-ce déja le nostre.

LA MARQUISE.

Le voilà apparamment, il est fort beau, mais je ne crois pas qu'il puisse tenir dans mon carosse.

PETRONILLO.

Non è pas celui-là, Madame.

LA MARQUISE.

Tant mieux, il me paroit un peu trop grand pour la place où je le veux mettre dans mon cabinet.

PETRONILLO.

Vous en aurez un plus petit, lasciate faire.

SBRIGANY.

Nous en avons à choisir, Madame: Lisette aportez un de ces petits tiroirs où sont ces coffres de la chine.

LA MARQUISE.

Des coffres dans des petits tiroirs, comment donc cela?

LISETTE. *aporte un tiroir plein de boëtes.*

Prenez, Madame, vous n'en ſerez point embaraſſée, un de ceux-là, tiendroit dans voſtre poche.

LA MARQUISE.

Mais vraiment je ne veux point de celà; vous vous moquez de moi ce ſont des boëtes.

PETRONILLO.

Non, non, madame, ils s'ouvrent comme un coffre vedete. Voilà un beau morceau de la Chinoe, Madame.

LA MARQUISE.

Je n'en veux point vous dis-je, Il y a un Coffre ſur mon billet. En voila un, je l'aurai, je n'en ſerai point la dupe.

LISETTE.

Oh pour celui-là non, Madame, on me l'a donné en garde.

SBRIGANY.

Il n'eſt pas à moy, Madame, je vous aſſure.

LA MARQUISE.

Il n'eſt pas à vous, Monſieur; pourquoi donc le mettre dans voſtre Lotterie.

PETRONILLO.

Non ce pas celui-là, Madame, c'eſt celui-ci; ſon mi qui ai écrit les billets, je pouis repondre de mon intention.

LISETTE.

Ouy qu'on le prenne à foi & à ſerment, vous perdrez voſtre procés, Madame.

SBRIGANY.

Voici tout à propos la perſonne à qui appartient le coffre. Vous allez bien voir qu'on vous dit vrai.

SCENE XXVIII.

LE FINANCIER, LA MARQUISE, SBRIGANY, LISETTE, PETRONILLO, &c.

LA MARQUISE.

C'Eſt mon couſin le Financier, ſi je ne me trompe.

LE FINANCIER.

C'eſt la Marquiſe ma couſine, hé que faites-vous ici, ma chere enfant?

LA MARQUISE.

J'y diſpute mes droits contre ces gens-là.

LISETTE.

Et nous deffendons les vôtres, Monsieur, Madame veut faire emporter vos meubles, elle a pris du goût pour vôtre coffre de la Chine.

LE FINANCIER.

Il seroit fort à son service, si la destination n'en estoit faite. Voila des étoffes que je fais apporter pour voir ce qu'on y en pourra mettre de pieces.

LISETTE.

Il n'en tiendra guere à l'heure qu'il est, il est bien plain.

LE FINANCIER.

Vous nous aiderez à les choisir, Madame, allons; voyons Monsieur Sbrigany. Approchez le coffre, Seigneur Perronillo. Aidez-lui vous autres.

LISETTE.

Hoi me que deviendra tout ceci.

SBRIGANI.

Misericorde, un homme caché, c'est pour me voler: ah pendard.

SCENE XXIX.

ERASTE, LE FINANCIER, LA MARQUISE, LISETTE, SBRIGANY, LISETTE, PETRONILLO.

ERASTE.

ARestez, Monsieur, & prenez garde à ce que vous faites.

LA MARQUISE.

C'est Eraste.

LE FINANCIER.

Mon neveu.

SBRIGANI.

Eraste caché chez moy, qu'est-ce que cela signifie, parle, n'avois-je pas défendu...

LISETTE.

Vous avez défendu qu'il visit vostre fille; mais vous n'avez pas défendu qu'il se mist dans le coffre.

SBRIGANI.

Comment coquine.

LISETTE.

Le coffre eſt à Monſieur, de quoi vous plaignez-vous : Monſieur eſt ſon Oncle.

LE FINANCIER.

Vous mon neveu, ainſi caché dans un coffre chez un Marchand.

ERASTE.

Vous ceſſerez de vous étonner, mon oncle, quand vous ſçaurez que je ſuis amoureux de la charmante Mariane, que ſon pere me l'avoit promiſe, & que....

SCENE DERNIERE.

SIGNOLET, LA MARQUISE, LE FINANCIER, SBRIGANY, ERASTE, LISETTE, &c.

SIGNOLET.

HE' viſte, & tôt, ſauvons-nous, Monſieur.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce ? qu'y a-t'il ?

SIGNOLET.

Décampez, vous dis je, on va mettre le feu à la maiſon.

LISETTE.

Le feu à la maiſon.

SIGNOLET.

Ils enfonçont la barricade ; ils ont arraché à un des Suisses un costé de mousstache, qui ne tenoit qu'avec de la cole ; & ils l'ont reconnu, c'est le crieur de Gasette. Ils sont plus de trente aprés ses trousses.

LISETTE.

Le pauvre diable. Ils l'assommeront.

SIGNOLET.

Non, non, ils l'allont noyer, je pense ; & puis ils disont qu'ils reviendront nous brûler nous autres. Oh dame acoûtez ça seroit chagrinant, baillons-nous-en de garde.

SBRIGANI.

Misericorde, que deviendrai-je.

LE FINANCIER.

On trouvera moyen d'appaiser le desordre ; tout le monde murmure de ce que vous gagnez trop à vostre Lotterie. Remettez cet argent dans le commerce. Faites un gros lot de vingt mille écus, à condition d'épouser vostre fille, & la donnez à mon neveu ; nous avons des amis, on vous trouvera de la protection.

SBRIGANI.

Mais, Monsieur, me répondez-vous que par ce moyen....

LE FINANCIER.

Je me charge de l'évenement, ne craignez rien.

SBRIGANI.

Je ferai tout ce que vous voudrez, vous n'avez qu'à dire.

LE FINANCIER.

Contentons d'abord les plus mutins avec de l'argent, ou de bonnes nippes. On prendra demain des meſures pour le reſte.

LISETTE.

Ils ne ſeront pas malheureux ſi elles réuſſiſſent. Profitez de l'exemple, Meſſieurs, & ſi jamais quelque Napolitain eſt aſſez hardy pour faire une Lotterie, que les Pariſiens ne ſoient pas aſſez fous pour y mettre.

FIN.

LES VACANCES,

COMEDIE.

Par Mr. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Vooten.

M. DCCV.

ACTEURS.

Mr. GRIMAUDIN, Procureur.

LEPINE, Fillot de Mr. Grimaudin.

LE MAGISTER.

ANGELIQUE, Fille de Mr. Grimaudin.

Mad. LA ROCHE, Domeſtique de Mr. Grimaudin.

Mr. DE LA PARAPHARDIERE, Greffier

Mad. PERRINELLE, Bourgeoiſe.

CLITANDRE, Capitaine de Cavalerie.

Mr. MAUGREBLEU, Fils de Mr. Grimaudin.

MARTINE, Payſanne.

COLIN, petit Païſan.

LE BARBIER du Village.

LA MEUNIERE.

UN SUISSE.

Pluſieurs Procureurs & Païſans en Dragons.

La Scene eſt dans le Village de Grimaudin en Brie, proche du Château.

LES VACANCES,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MAGISTER, LEPINE.

LE MAGISTER.

NON palſanguenne, vous avez biau dire, Monſieur de Lepine, je ne ſçaurois m'accoutumer à ſtila.

LEPINE.

Mais qu'eſt ce que ç'a vous fait Monſieur le Magiſter, puiſqu'il faut que nous ayons un Seigneur une fois, que nous importe qui le ſoit.

LE MAGISTER.

Que nous importe ? morgué ç'a eſt honteux que le couſin du Meunier de Rougemare ; Monſieur Grimaudin, devianne Seigneur du Village de Gaillardin. Je ne puis avaler cette pilule là.

LEPINE.

C'eſt un honnête homme qui a gagné du bien, &...

LE MAGISTER.

Un Procureux honnête homme, & qui eſt devenu riché encor ; en vela une belle marque.

LEPINE.

Il a des amis, de bonnes connoiſſances, & nous nous trouverons bien de ſa protection.

LE MAGISTER.

Ly ? Il nous fera des procés à tout tant que je ſommes ; mais morgué je m'en gauſſe, je ſomme quatre ou cinq dans le Village qui l'y taillerons de la beſogne, ſur ma parole.

LEPINE.

Et que ferez-vous ?

LE MAGISTER.

Ce que je ferons ? Il n'eſt morgué pas plus Gentilhomme que nous, je ſis Collecteur moy, Dieu marcy, cette année, paſſanguenne j'auray le plaiſir de mettre nôtre nouviau Signeur à la Taille.

LEPINE.

Qu'eſt-ce que cela produira.

LE MAGISTER.

Que je le ferons enrager, & s'il veut avoir la paix, il a de petits droits que je l'y ferons paidre, oh je ne nous mouchons pas du pied, afin que vous le ſçachiais.

LEPINE.

Vous êtes un homme entendu & entreprenant, je voy bien cela.

LE MAGISTER.

Morgué vous aves itou un peu d'eſprit : Gobargeons-nous enſemble de ce couſin de Meunier, qui viant être nôtre Seigneur maugré que j'en ayons.

LEPINE.

Mais je ne puis pas avec bien-ſeance moy...

LE MAGISTER.

Quoy, parce qu'il vous a fait Procureux fiſcal, parguenne il vous a baillé là une belle charge. Acoutez n'y a que deux mots qui ſarvent, vous êtes nouviau venu dans le Village auſſi bien que ly, ne vous broüillez point avec les habitans. C'eſt un petit avis que je vous baille, vous y ferez vos petites reflexions. Vôtre valet Monſieur de Lepine.

SCENE II.

LEPINE *seul.*

C'Est une assez méchante engeance que la race paysanne, & nôtre Monsieur Grimaudin a toute la mine de n'être pas content dans la suite de l'acquisition qu'il vient de faire. Le voicy je pense. Le Magister a ma foy raison, voila un fort vilain Seigneur de Paroisse.

SCENE III.

Mr. GRIMAUDIN, LEPINE.

Mr. GRIMAUDIN.

HE bien, mon pauvre Lepine, je suis sur mes terres, & me voila pourtant en dépit de l'envie proprietaire du Château & de la Seigneurie de Gaillardin.

LEPINE.

Et a fort bon marché n'est-ce pas ? on ne vous raportera ny argent faux ny vieilles especes du payement que vous avez fait.

Mr. GRIMAUDIN.

Oh ! pour cela non, je t'en répons. Je me

la ſuis fait adjuger pour les frais d'une inſtance que j'ay eû l'eſprit de faire durer dix ſept ans ; & le fond du procez n'eſt pas jugé encore.

LEPINE.

Quelle benediction, vous tirerez encore de là de bonnes nipes.

M. GRIMAUDIN.

Je l'eſpere. Quand des gens de nôtre profeſſion ont un peu d'honneur & de conduite, ils font de bonnes maiſons en bien peu de tems, n'eſt il pas vray ?

LEPINE.

La peſte ouy. Vous autres Procureurs de Cour Souveraine, vous avez ſouvent de bonnes occaſions ; mais un pauvre diable comme moy...

Mr. GRIMAUDIN.

Laiſſe-moy faire, j'acheveray ta fortune va, quoy que je n'euſſe encore cette terre cy qu'a bail judiciaire quand tu revins de Flandre l'année paſſée, j'ay trouvé le moyen de t'en faire Procureur fiſcal, m'en voila maintenant Seigneur par la grace de Dieu & du Chaſtelet. Tu es mon fillot, tu as de bons principes, je te pouſſeray, tu iras loin ſur ma parole.

LEPINE.

Il ne tiendra pas à moy que je ne faſſe quelque choſe dans la Robe. J'ay des inclinations admirables.

Mr. GRIMAUDIN.

Sur ce pied là je veux avant qu'il ſoit dix

ans que tu ayes une petite terre.

LEPINE.

Je vous ſuis bien obligé mon parrain.

Mr. GRIMAUDIN.

Il y a plaiſir, ouy, de venir ainſi paſſer les Vacances dans ſes petits Etats.

LEPINE.

Aſſurément.

Mr. GRIMAUDIN.

Il y a peu de mes Confreres qui en puiſſe faire autant.

LEPINE.

Il n'y en aura jamais qui faſſe ſon chemin ſi promptement que vous, & ſi ils aiment à aller viſte ces Meſſieurs là.

Mr. GRIMAUDIN.

J'en attens icy trois ou quatre que j'ay priez de me venir voir avec leurs familles, pendant les Vacances.

LEPINE.

Vous ne manquerez pas de compagnie.

Mr. GRIMAUDIN.

Je veux les regaler de maniere à les faire crever de dépit.

LEPINE.

Ils ſeront trop bien fâchez de vous voir faire ſi bonne figure.

Mr. GRIMAUDIN.

Je le croy comme cela.

LEPINE.

N'eſt-ce pas aujourd'huy que vous faites la ceremonie de prendre poſſeſſion...

Mr. GRIMAUDIN.

Selon le monde qui viendra. Je ne pretens pas que cela ſe faſſe *incognito*, non. J'ay donné ordre que tout le Village ſe mit ſous les armes; j'aime à faire parler de moy.

LEPINE.

C'eſt la folie de tous les grands hommes.

Mr. GRIMAUDIN.

Que je vais vivre heureux! Je ſuis veuf premierement.

LEPINE.

Ouy, mais vous avez deux grands enfans.

Mr. GRIMAUDIN.

Bon, le garçon s'eſt fait Soldat, il n'oſeroit revenir, & Dieu mercy c'eſt un fripon que je ſuis en droit de desheriter, & de ne jamais voir.

LEPINE.

Cela eſt bien heureux.

Mr. GRIMAUDIN.

Et pour la fille, c'eſt une coquine qui ne vaudra pas mieux que ſon frere. Je veux la marier à un vieux Greffier, dont je ſuis ſeur qu'elle ne voudra point, & je la geſneray tant, je la geſneray tant qu'elle fera quelque ſottiſe qui m'authoriſera à la mettre dans un Convent. Oh j'ay des veuës bien judicieuſes.

LEPINE.

Oh pour cela vous êtes né coeffé d'avoir

des enfans qui ſecondent ſi bien vos bonnes intentions.

Mr. GRIMAUDIN.

Tout conſpire à mon bonheur, & je m'en vais avoir le plaiſir de faire la fortune d'une perſonne que j'aime.

LEPINE.

Vous êtes amoureux ?

Mr. GRIMAUDIN.

Ouy mon enfant. Eſt-ce que Madame la Roche ne t'a parle de rien.

LEPINE.

Vous voulez épouſer Madame la Roche ?

Mr. GRIMAUDIN.

Epouſer Madame la Roche, tu reſves, je penſe.

LEPINE.

Pourquoy non, pour l'acquit de vôtre conſcience peut-être. Il y a long-tems qu'elle eſt vôtre gouvernante ; & depuis la mort de la deffunte, il n'eſt pas que vous ne luy ayez promis quelquefois...

Mr. GRIMAUDIN.

Cela étoit bon quand je n'étois que ſimple Procureur, mais à preſent...

LEPINE.

Ah le petit inconſtant qui change avec la fortune.

Mr. GRIMAUDIN.

Je veux te la faire épouſer à toy, laiſſe-moy ménager cela : La voicy, je vay ſur le champ luy propoſer...

LEPINE.

Non, non, mon parrain, si le cœur m'en dit, je feray ma proposition moy-même.

SCENE IV.

Mad. LA ROCHE M. GRIMAUDIN LEPINE.

Mad. LA ROCHE.

QU'est-ce que c'est donc, Monsieur, est ce vous qui faites venir icy une Compagnie de gens d'armes pour prendre possession de vôtre terre avec plus d'éclat.

Mr. GRIMAUDIN.

Comment donc, que veux tu dire.

Mad. LA ROCHE.

Ils sont plus de cinquante hommes à cheval qui logeront cette nuit dans le Village. Ils disent qu'ils se sont détournez de trois lieuës pour passer par icy.

Mr. GRIMAUDIN.

Ils prennent bien de la peine, & pourquoy ne vont-ils pas leur chemin.

LEPINE.

C'est quelque Officier de vôtre connoissance apparemment qui vient vous rendre visite pour honnorer vôtre prise de possession.

Mr. GRIMAUDIN.

Ouy, mais il ne falloit pas qu'ils fussent avec tant de monde.

Mad. LA ROCHE.

Venez donc voir ce que vous en ferez, ils veulent mettre leurs chevaux dans le Château, parce qu'il n'y a pas assez d'écuries dans le Village.

Mr. GRIMAUDIN.

Leurs chevaux dans le Château, ah, ah, je leur feray bien voir... Allons, allons, mon fillot, un bon procés verbal de Dieu, commençons toûjours par là.

LEPINE.

Autant de papier timbré perdu, mon parrain, on ne gagne rien à plaider avec ces gens-là.

SCENE V.

MARTINE, Mr. GRIMAUDIN, LEPINE.

MARTINE.

EH viste, & tost, Monsieur, dépeschez-vous.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-ce qu'il y a.

MARTINE.

Deux Carosses tous pleins de Madames,

& une charetée de Procureux qui venoit d'arriver dans la cour de la Farme. Ils ſont peſle meſle avec de grands ſoudarts qui careſſent les femmes, & qui battent les hommes. Ils diſent tretous que vous leux faites piece.

M. GRIMAUDIN.

Mon pauvre fillot.

LEPINE.

Vos petits Etats ſont mal policez, mon parrain, il y faut mettre ordre.

Mad. LA ROCHE.

Il n'y a point de tems à perdre.

Mr. GRIMAUDIN.

Tu as raiſon. Je m'en vais leur faire donner aſſignation par mon Sergent, à ce qu'ils ayent à ſe retirer & à en venir pardevant de Bailly dans la huitaine, avec proteſtation de les prendre à partie en leur propre & privé nom, en cas de deſordre.

LEPINE.

Leur ſignifiant que vous êtes Procureur, n'eſt-ce pas ?

Mad. LA ROCHE.

He Monſieur, vous ny ſongez pas; ces gens-là jetteront vôtre Sergent dans le puits, & ils mettront le feu à la maiſon, c'eſt moy qui vous le dis.

Mr. GRIMAUDIN.

Mais voila qui eſt extraordinaire des Cavaliers dans ce Village-cy : Ce n'eſt point un paſſage de troupes.

LEPINE.

Il y a là deſſous quelque choſe que je ne comprens pas bien. Je m'en vais voir un peu ce que cela veut dire, & je viendray vous en rendre compte, laiſſez-moy faire.

Mr. GRIMAUDIN.

Ouy, c'eſt bien dit, parle aux gens de guerre, & je m'en vais recevoir les gens de Robe.

Mad. LA ROCHE *ſeule.*

Et je vay de mon côté moy luy preparer plus d'embarras que la Guerre & la Robe ne luy en peuvent faire.

SCENE VI.

ANGELIQUE, Mad. LA ROCHE.

ANGELIQUE.

HE bien, mà chere Madame la Roche, je ne me trompois point dans mes conjectures. Ce vieux vilain Greffier que je t'ay dit qui me venoit voir quelquefois au Convent, & qui faiſoit tant le radoucy.

Mad. LA ROCHE.

Je n'en ay pas douté non plus que vous; il eſt amoureux de vous ſans contredit.

ANGELIQUE.

Son Amour eſt authoriſé de l'aveu de mon

mon pere, & il vient icy pour m'épouſer. Le voila qui arrive.

Mad. LA ROCHE.

Cela ne ſe peut pas. Il eſt vray pourtant que vôtre pere eſt un peu fou, mais il ne l'eſt point aſſez pour..

ANGELIQUE.

Quel homme, ma chere Madame la Roche! avec quelle dureté il a toûjours agy avec mon frere & avec moy. J'ay bien à me plaindre de la nature de m'avoir donné pour pere...

Mad. LA ROCHE.

Mon Dieu ne vous plaignez point ſi fort, il n'eſt peut-être pas tant vôtre pere que vous vous l'imaginez & la deffunte... baſte, le bon homme merite aſſez d'avoir des heritiers de contrebande.

ANGELIQUE.

Je te l'ay déja dit, Madame la Roche, ſon deſſein eſt de me perſecuter pour m'obliger, comme mon frere, à prendre un parti.

Mad. LA ROCHE.

Oh, je ne vous crois pas d'humeur à vous enroller, quelque choſe qu'il puiſſe faire.

ANGELIQUE.

Il veut que je faſſe quelque extravagance, te dis-je.

Mad. LA ROCHE.

Hé bien faites, ce ſera faute, & s'il ne faut que cela pour le contenter, je ne vois pas que la choſe ſoit bien difficile.

AN-

ANGELIQUE.

Que tu es extravagante.

Mad. LA ROCHE.

Point, je vous parle ſerieuſement, à la verité je comprens bien que comme vous êtes peu entreprenante, vous ne hazarderez jamais la choſe toute ſeule, & qu'il vous faut un aſſocié.

ANGELIQUE.

Ah ma chere Madame la Roche.

Mad. LA ROCHE.

Vous ſoûpirez, vôtre aſſocié eſt tout trouvé, je gage; ce n'eſt plus que la reſolution qui vous manque, je vous en donnerai moi, ne vous mettez pas en peine.

ANGELIQUE.

Il n'y en auroit point que je ne fuſſe capable de prendre, ſi je voyois jour à ne les pas prendre inutilement.

Mad. LA ROCHE.

Qu'eſt-ce à dire inutilement, vous apprehendez qu'on ne veule pas de vous; allez, allez, les jeunes gens d'à preſent ont beau être ridicules, & s'en faire accroire, il n'y en a point qui pouſſe la ſotiſe juſques-là.

ANGELIQUE.

Ah qu'il y a peu de ſolidité dans le cœur des hommes, ma chere enfant.

Mad. LA ROCHE.

Eſt ce que vous y avez déja été attrapée.

ANGELIQUE.

Non vraiment je ne m'en plains pas, mais...

Mad.

Mad. LA ROCHE.

Vous ne vous en plaignez pas, mais vous avez ſujet de vous en plaindre peut-être. Allons, allons, dites-moi franchement vos affaires. Vous avez quelque godelureau dans le cœur, ou dans la cervelle, ſur ma parole.

ANGELIQUE.

Helas non: C'eſt un jeune Officier qui venoit au Couvent où j'étois, voir une de ſes parentes.

Mad. LA ROCHE.

Ah, ah, ce jeune Officier là eſt bien fait, je gage.

ANGELIQUE.

Tout ce qu'on peut l'être.

Mad. LA ROCHE.

Il a de l'eſprit.

ANGELIQUE.

Au delà de l'imagination.

Mad. LA ROCHE.

Vous vous aimez.

ANGELIQUE.

Nous avions fait partie pour cela; mais il eſt party pour l'armée, on m'a fait ſortir du Couvent, j'ignore où il eſt, il ne ſçait ce que je ſuis devenuë, je n'ay point de ſes nouvelles.

Mad. LA ROCHE.

Voila une partie d'amour aſſez dérangée, à ce qu'il me ſemble, & je ne prevoy pas que nous puiſſions la renoüer aſſez à temps pour rompre celle du Greffier. Vous

verrez qu'il en faudra faire quelqu'autre.

ANGELIQUE.

Oh pour cela, non : mais ſi celle que je vous dis le trouvoit faiſable.

Mad. LA ROCHE.

Voicy la femme du Subſtitud Madame Perrinelle.

ANGELIQUE.

Ce Greffier de malheur eſt avec elle.

SCENE VII.

Mad. PERRINELLE, LE GREFFIER, ANGELIQUE, Mad. LA ROCHE.

Mad. PERRINELLE.

QU'eſt-ce que cela veut donc dire, Madame la Roche; ah voila auſſi Mademoiſelle Angelique Grimaudin. Vrayment vous avez un plaiſant original de pere, inviter d'honnêtes gens à venir le voir dans un Château dont il n'eſt pas le maître, & où le Roy met garniſon de Gendarmes.

LE GREFFIER.

Et une Garniſon inſolente qui manque de reſpect à Mad. Perrinelle.

Mad. PERRINELLE.

Ouy; des coquins qui ont l'audace de don-

donner des croquignolles à Monſieur le Greffier.

LE GREFFIER.

Oh ils n'y ont pas oſé venir plus de trois ou quatrefois ; & je leur ay bien dit que ſi ce la continuoit...

Mad. LA ROCHE.

Si vous leur aviez parlé d'abord un peu ferme.

LE GREFFIER.

Je ne prenois pas garde à moy dans les commencemens, je ne ſongeois qu'à Madame Perrinelle, quand on eſt avec des femmes...

Mad. PERRINELLE.

Ces brutaux là n'ont non plus de conſideration pour le beau ſexe.

LE GREFFIER.

Ils vous trouvoient jolie la peſte, au retour d'une Campagne ces dröles-là ne s'embaraſſent non plus de honnir une femme de Robe...

Mad. PERRINELLE.

Ils ont du goût dans leur brutalité, c'eſt dommage qu'ils manquent de ſçavoir vivre.

LE GREFFIER.

C'eſt la faute de Monſieus Grimaudin, de n'avoir pas preveu...

Mad. PERRINELLE.

Patience, patience, je ne luy laveray pas mal la teſte.

ANGELIQUE.

Vous n'avez donc point encore veu mon pere, Madame.

Mad PERRINELLE.

Non Mademoiſelle Grimaudin.

ANGELIQUE.

Je vay le faire chercher Madame Perrinelle.

Mad. PERRINELLE.

Vous me ferez plaiſir Mademoiſelle Grimaudin.

ANGELIQUE.

Il viendra vous recevoir comme vous le meritez Madame Perrinelle.

Mad. PERRINELLE.

Je m'y attens bien Mademoiſelle Grimaudin.

ANGELIQUE *s'en allant.*

Ne vous impatientez point Madame Perrinelle.

Mad. PERRINELLE.

Ce ſont mes affaires Mademoiſelle Grimaudin, ce ſont mes affaires.

Mad. LA ROCHE *s'en allant.*

Je vous donne le bon jour Madame Perrinelle.

Mad. PERRINELLE.

Bon jour Madame la Roche, bon jour.

SCENE VIII.

Mad. PERRINELLE, LE GREFFIER.

Mad. PERRINELLE.

C'Eſt donc là la petite creature que vous vous deſtinez à épouſer Monſieur de la Paraphardiere.

LE GREFFIER.

Ouy, Madame, qu'en dites-vous : Comment vous ſemble-t'elle ?

Mad. PERRINELLE.

Fort ridicule, fort laide, fort ſotte, fort beſte, & fort impertinente.

LE GREFFIER.

Madame...

Mad. PERRINELLE.

La petite inſolente ! Madame Perrinelle par cy ; Madame Perrinelle par là ; elle a peur que j'oublie mon nom, je penſe.

LE GREFFIER.

C'eſt une enfant, Madame, il ne faut pas prendre garde.

Mad. PERRINELLE.

Mais je voudrois bien ſçavoir ou cela peut prendre tout l'orgueil dont cela eſt paitry. Quoy, parce que ſon pere que j'ay veu petit Clerc chez mon oncle l'Auditeur, au ſortir de Calotin, a trouvé le ſecret de

s'approprier un mauvais Château, qui dans le fonds n'eſt pas grand choſe.

LE GREFFIER.

Non vrayment, cela ne me paroît pas ſi joly que je l'avois ouy dire.

Mad. PERRINELLE.

Fy, ce ne ſont que des maſures. Vous avez veu ma petite maiſon de Clignancourt.

LE GREFFIER.

Si je l'ay veuë : Il n'y a ny court ny jardin ; mais à cela prés, pour une maiſon de Campagne, c'eſt bien la plus jolie choſe...

Mad. PERRINELLE.

N'eſt-il pas vray, quelle veuë ? c'eſt ma folie à moy que la veuë.

LE GREFFIER.

Vous avez bien raiſon, il n'y a rien de plus néceſſaire à la Campagne. Et dites-moy un peu, n'êtes-vous pas venuë chez moy au Pré S. Gervais.

Mad. PERRINELLE.

Oh tant de fois ! J'étois ſi fort amie de la deffunte.

LE GREFFIER.

C'eſt un petit endroit bien trouſſé, n'eſt-ce pas ? Je n'y ay guere qu'un demy arpent d'enclos ; mais cela eſt ménagé, cela eſt ménagé. Voila ce qu'on appelle des maiſons de Campagne.

Mad. PERRINELLE.

Aſſurément. Mais des bâtimens du tems

du

du Roy Guillemot, comme celuy cy, oh ce que j'en ay déja vû ne me plaît point du tout.

LE GREFFIER.

Voicy Monsieur Grimaudin, Madame.

SCENE IX.

Mr. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, Mad. PERRINELLE.

Mr. GRIMAUDIN.

HE à quoy vous amusez-vous donc. Toute la compagnie est en peine de vous; il y a déja de ces Messieurs à la chasse, des Dames dans le Parc; le reste joüe à l'ombre dans la salle de mon Château, & vous voila encore icy vous autres.

LE GREFFIER.

Ma foy, Monsieur Grimaudin, nous avons trouvé en arrivant une compagnie qui nous a effarouché franchement.

Mad. PERRINELLE.

Vous avez là de vilains hostes, si vous voulez qu'on vous le dise.

Mr. GRIMAUDIN.

Ce sont des troupes du Roy qui passent sur mes terres, Madame, je ne puis me dispenser de les recevoir; Entre Seigneurs hauts Justiciers, on est obligé à certains devoirs l'un envers l'autre. Je releve de luy au moins.

LE GREFFIER.

Je le croi bien vraiment.

SCENE X.

Mr. GRIMAUDIN, Mᵉ. PERRINELLE, LEPINE, LE GREFFIER.

LEPINE.

AH, Monsieur, voici de belles affaires.

Mr. GRIMAUDIN.

Comment donc?

LEPINE.

Vos gens de Justice ont bien pris leur temps pour vous venir rendre visite.

Mr. GRIMAUDIN.

Qu'est-il arrivé?

LEPINE.

Trois de ces Messieurs avoient pris des fusils pour aller tirer du côté du petit bois.

Mr. GRIMAUDIN.

Je sçais cela, hé bien?

LEPINE.

Cinq ou six de ces grillards avec le Marêchal des logis les ont rencontrez.

LE GREFFIER.

Ils ne les ont pas insultez peut-être.

LEPINE.

Oh non Monsieur, de toute la compagnie il n'y a eu que vôtre visage qui leur a déplû.

Mad.

Mad. PERRINELLE.

Ils leurs ont ôté leur fusils peut-être.

LEPINE.

Non, Madame, ils ont chassé avec eux même, & ils leur ont trouvé tant de disposition, l'air si noble, les armes si belles, qu'ils disent que ce seroit dommage de ne pas mettre en œuvre de si bons hommes ; ils les ont enrollez, & à l'heure que je vous parle...

Mad. PERRINELLE.

Comment enrollez ?

LEPINE.

Oüi vraiment, il n'y a pas de milieu: Il faut qu'ils marchent.

LE GREFFIER.

Cela est épouvantable !

Mr. GRIMAUDIN.

Ce sont des pieces qu'on me fait.

Mad. PERRINELLE.

Cela me paroît comme cela, oüi ; mais il n'y a pas de plaisir à être exposée...

SCENE XI.

Mad. LA ROCHE, Mr. GRIMAUDIN, LEPINE, Mad. PERRINELLE, LE GREFFIER.

Mad. LA ROCHE.

HE', Monsieur, quelle misere est-ce-là, on n'est pas en seureté dans vôtre maison.

Mr. GRIMAUDIN.

Il eſt encore arrivé quelque choſe de nouveau?

Mad. LA ROCHE.

Oüi vraiment. Venez en empêcher les ſuites, s'il vous plaît.

Mr. GRIMAUDIN.

Mais qu'eſt ce que ce peut être.

Mad. LA ROCHE.

La femme de Monſieur le Commiſſaire, & celle de Monſieur l'Avocat, ſont entrées dans le Parc. Le Soûlieutenant de cette Compagnie, & le Cornette, y étoient avant elles.

LEPINE.

Ils ont auſſi voulu les enroller peut-être.

Mad. PERRINELLE.

Ils ne leur ont point fait d'inſolence.

Mad. LA ROCHE.

Non vraiment, au contraire, beaucoup d'honnêtetez; & ils veulent à toute force les mener ſouper avec eux à la Croix blanche.

Mr. GRIMAUDIN.

Vraiment cela ne ſe fait point, & ces Officiers là ne ſçavent pas...

Mad. LA ROCHE.

Pardonnez-moy, ils ſçavent bien que ce ſont des Bourgeoiſes. Ils diſent qu'ils les aiment mieux que des femmes de qualité.

Mr. GRIMAUDIN.

Ah je ſuis au deſeſpoir.

Mad. LA ROCHE.

Cela eſt chagrinant : les maris ſont à la chaſſe encore, s'ils alloient revenir...

LEPINE.

Bon revenir, les maris ſont enrollez auſſi de leur côté. Je me donne au Diable il faudra que les femmes marchent.

Mr. GRIMAUDIN.

Je vais parler à ces Meſſieurs là Madame la Roche.

Mad. LA ROCHE *s'en allant.*

Dépêchez-vous au moins.

Mr. GRIMAUDIN.

Entrez au Château Madame Pertinelle.

Mad. PERRINELLE.

Que j'y entre moi ? moi que j'y entre ? & ſi dans l'humeur où ſont ces Enrolleux là, ils alloient auſſi s'emparer de moi, Monſieur Grimaudin.

LE GREFFIER.

Ne vous allarmez point, vous n'avez rien à craindre ; allons Madame.

LEPINE.

Oh pour cela, non, je la garantis de tout, ils ont proviſion de Vivandieres.

SCENE XII.

LEPINE *ſeul.*

OUais, qu'eſt ce que tout cela veut dire ? on cherche à faire inſulte à mon

parrain le Procureur, ſur ma parole; & pour moi le cœur ne me dit rien de bon. Il me ſemble que j'ai vû quelques viſages de ma connoiſſance.

SCENE XIII.

CLITANDRE, LEPINE.

CLITANDRE.

LEs affaires prennent un aſſez bon train, & la plûpart des Païſans ſont diſpoſez comme je le ſouhaite.

LEPINE.

Je ne ſçai ce que cela veut dire, le temps preſent ne va point trop mal, mais je crains diablement l'avenir à cauſe du paſſé.

CLITANDRE.

Oh palſanbleu, Monſieur le Procureur, je vous ferai regaler de maniere que vous vous repentirez d'être devenu Seigneur de Village aux dépens de mon oncle.

LEPINE.

Ah, ventrebleu, j'avois bien raiſon.

CLITANDRE.

Voila un viſage qui ne m'eſt pas inconnu.

LEPINE.

Je ſuis perdu, c'eſt mon dernier maître, c'eſt lui-même.

CLI-

CLITANDRE.

C'eſt un coquin qui m'a volé, je penſe.

LEPINE.

Il penſe mal, mais il penſe vrai, c'eſt moi-même.

CLITANDRE.

Si je ne craignois de me méprendre.

LEPINE.

La converſation finiſoit mal, ne l'entamons point, tirons nos chauſſes.

CLITANDRE.

Monſieur, Monſieur de Lepine.

LEPINE.

Plaît-il Monſieur.

CLITANDRE.

Je ne me trompe point.

LEPINE.

Pardonnez-moi, Monſieur, vous me prenez pour un autre, je ne me nomme pas Monſieur de Lepine.

CLITANDRE.

Tu ne te nommes pas Lepine pendart.

LEPINE.

Non, Monſieur, ni Lepine, ni pendart, je vous aſſure.

CLITANDRE.

Ce n'eſt pas toi qui m'as quitté en Flandre l'année derniere, au commencement de la Campagne.

LEPINE.

En Flandres, Monſieur.

CLITANDRE.

Oüi coquin en Flandres, oſerois-tu dire le contraire.

LEPINE.

J'ai quelque idée confuſe de vous avoir vû en ce Païs là.

CLITANDRE.

Quelque idée confuſe.

LEPINE.

Oüi, Monſieur, & en faveur de l'ancienne connoiſſance, s'il y a quelque choſe ici pour vôtre ſervice.

CLITANDRE.

Il y a pour mon ſervice, que tu commences par me rendre...

LEPINE.

Oh, je me donne au Diable, Monſieur, ſi c'eſt moi qui vous l'ai priſe.

CLITANDRE.

Comment quoi priſe.

LEPINE.

Non, la peſte m'étouffe, je ne ſçai ce que c'eſt. N'allez pas ici me redemander...

CLITANDRE.

Et ſi tu ne m'as rien pris, qu'aprehendes-tu que je te demande?

LEPINE.

Ah que vous en ſçavez long. Je vous vois venir, vous m'allez parler d'une bourſe, d'un diamant, d'un boëte à portrait, je gage.

CLITANDRE.

Pour un homme qui n'as pas fait le coup, tu es bien informé de ce que l'on m'a volé du moins.

LEPI-

LEPINE.

Ce ſont des idées confuſes, mais dans le fonds...

CLITANDRE.

Oüi je le voi bien, tu n'as que des idées confuſes; mais comme les miennes ſont certaines, ſi tu me rends les ſoixante Loüis qui étoient dans ma bourſe...

LEPINE.

Ah, ah, ah, ſoixante Loüis! il n'y en avoit que trente neuf, ou le Diable m'emporte.

CLITANDRE.

Trente-neuf ſoit. Mon diament de quatre cens écus.

LEPINE.

Comment, quatre cens écus, ah Monſieur, il faut avoir de la conſcience, ou l'Orfévre ou vous, vous êtes des fripons, il n'y a pas de milieu. Je ſuis honnête garçon moi, ſi j'en ai eu plus de quatre cens trente-cinq livres...

CLITANDRE.

Tu as vendu le diamant? & la boëte, le portrait?

LEPINE.

Oh pour le portrait, je vous le rendrai. Celui qui a acheté la boëte n'en a point voulu, il eſt d'une vieille.

CLITANDRE.

Il faut me rendre tout, autrement tu peux bien compter...

LEPINE *ſe jettant à ſes genoux.*

Hé miſericorde, Monſieur, ne me perdez pas, je ſuis un enfant de famille, mon grand pere eſt Sergent, mon pere Cabaretier, mon oncle Fripier, & ma mere Sage-femme, ne deshonorez pas nôtre maiſon, je vous le demande en grace.

CLITANDRE.

Leve-toi. Que fais-tu ici, y as-tu quelque connoiſſance?

LEPINE.

Si j'y en ai. Je ſuis un des premiers Magiſtrats du Village, Monſieur, Procureur Fiſcal à vôtre ſervice.

CLITANDRE.

Toi Procureur, & par quelle avanture.

LEPINE.

Ce n'eſt point par avanture, Monſieur, c'eſt par raiſon, je me ſuis de tout temps ſenti les inclinations preneuſes, comme vous l'avez éprouvé vous même, & parce que ces petites inclinations là ont quelquefois de mauvaiſes ſuites, tant pour le repos de ma conſcience, que pour exercer ma paſſion dominante ſans aucun riſque, mes amis m'ont conſeillé de me faire Procureur: Mais que venez vous faire ici, vous Monſieur, qui diantre vous y amene.

CLITANDRE.

C'eſt ma Compagnie qui doit y paſſer le quartier d'hyver.

LEPINE.

Vôtre Compagnie.

CLITANDRE.

Oüi, j'ai demandé ce Village au Bureau, j'ai eu le credit de l'obtenir, & j'y viens faire expirer ſous le bâton, ou a force de perſecutions, du moins un maraut de Procureur qui a eu l'inſolence de ſe faire adjuger la terre de mon oncle.

LEPINE.

Je m'en étois bien douté, mon parrain ne ſera pas tranquile dans ſes petits Etats.

CLITANDRE.

Hem, que dis tu?

LEPINE.

Je dis que ce maraut de Procureur eſt mon parrain, Monſieur.

SCENE XIV.

LE MAGISTER, CLITANDRE, LEPINE.

LE MAGISTER.

PAllanguenne, Monſieur l'Officier, vous devez être bian content de nous. Je venons de diſparſer les billets, & en conſequence de vos bonnes intentions pour nôtre nouviau Signeur, conformément à celles que j'avons itou pour ly, da, de vos cinquante hommes, j'en ons déja logé trente-cinq tant dans ſon Châtiau, que dans la Farme, ils ſeront morgué là à bouche

che que veux-tu. C'eſt un feſſe matieu qui a dequoy, ne vous boutez pas en peine.

LEPINE.

C'eſt un petit Seigneur bien aimé que mon parrain.

CLITANDRE.

Voila qui eſt bien. Et les autres qu'en avez vous fait, où ſont-ils?

LE MAGISTER.

Je les avons envoyé tous quinze chez un de ces nouviaux Monopoleux, qui a depuis peu acheté à nos dépens une petite métairie au bout du Village. Par ainſi je ne ſerons pas trop chargez; & comme vous ne nous incommoderez pas, ſoyez les bien venus.

CLITANDRE.

Vous me paroiſſez un homme de tête.

LE MAGISTER.

Oh palſanguenne ouy, j'en ay une, & des plus teſtuës, je vous en répons. Quand je l'ay par fois chauſſée d'une certaine maniere... & à propos de ç'a, j'ay une petite grace à vous demander; s'il vous plaît, vous nous ferez l'honneur de demeurer icy tout l'Hyver peut-être.

CLITANDRE.

Selon les affaires qui m'y retiendront, ou celles qui m'appelleront à Paris.

LE MAGISTER.

Morgué n'importe de prés ou de loin, comme nôtre nouviau Signeur eſt un vilain, un manan, un goujat de Robe, vous

ſerez

ſerez toûjours le maître. Je vous demande vôtre protection contre ly.

CLITANDRE.

A propos dequoy.

LE MAGISTER.

A propos, de ce que je veux ly faire du dépit.

CLITANDRE.

Hé de quelle maniere.

LE MAGISTER.

Morgué je voudrois bian ne ly pas ôter mon chapiau, non plus que je fais à trois ou quatre filles qui m'avont fait piece. Baillez moy cette parmiſſion là, Monſieur l'Officier, je vous en prie.

CLITANDRE.

Tres-volontiers, Monſieur le Magiſter vous ferez tant de ſottiſes qu'il vous plaira, je ne vous en empêcheray point, je vous aſſure.

LE MAGISTER.

Grand marcy Monſieur. Que j'allons voir de gens penauts. Oh tatigué je ſis un fier compere.

LEPINE.

Voilà un maître fou qui ne nuira pas aux bons deſſeins que vous avez pour le Procureur.

SCENE XV.

Mad. PERRINELLE, CLITANDRE, LEPINE.

Mad. PERRINELLE *parlant à elle même.*

OH pour cela non. Je n'y demeureray point. Voila qui eſt reſolu, je m'en retourne, ouy je m'en retourne.

CLITANDRE.

Queſt ce que c'eſt que cette honnête Bourgeoiſe cy.

Mad. PERRINELLE.

C'eſt une trop mauvaiſe compagnie pour paſſer les Vacances, que la compagnie d'une Compagnie de Cavalerie.

LEPINE.

Comment Diable, Monſieur, c'eſt l'original du portrait de vieille que je veux vous rendre.

CLITANDRE.

Madame Perrinelle. Quelle maudite rencontre.

Mad. PERRINELLE.

Clitandre en ce Païs-cy ! hé par quelle heureuſe deſtinée l'amour prend-il ainſi le ſoin de nous raſſembler à la Campagne, mon cher enfant ?

CLITANDRE.

Madame...

Mad. PERRINELLE.

Je ne vous attendois à Paris que dans quinze jours ; mais je vous y attendois avec toutes les graces.

LEPINE.

Elle les a laiſſées en ce Païs-là ſur ma parole.

Mad. PERRINELLE.

J'ay envoyé mon mary paſſer l'Hyver à Bourges, il ne nous ennuyra pas tant cette année cy que l'autre.

CLITANDRE.

Madame...

Mad. PERRINELLE.

A propos, ne ſeriez-vous point un des Officiers de ces canailles, qui ſont icy par parentheſe.

CLITANDRE.

Ouy, Madame, c'eſt ma Compagnie.

Mad. PERRINELLE.

Vous avez une Compagnie fort mal moriginée, fort mal inſtruite, fort mal élevée, je vous en avertis ; mais puiſque vous la commandez nous en aurons raiſon. Je vay vous annoncer au Château : Vous y viendrez, je penſe, au moins qu'on s'aperçoive un peu, je vous prie, que c'eſt à moy qu'on devra vôtre viſite.

SCENE XVI.

CLITANDRE, LEPINE.

CLITANDRE.

JE ne m'attendois point à trouver icy cette vieille folle là. Elle eſt des amies du Procureur apparemment, la connois-tu, dis ?

LEPINE.

Oh pas tant que vous ; Monſieur, à beaucoup prés ; mais c'eſt la vieille du portrait, je l'ay d'abord reconnuë, vous n'êtes pas mal en quartier d'hyver pour cette année. Un Procureur à la Campagne, Madame Perrinelle à Paris, vous ſerez bien payé de vos uſtanciles.

SCENE XVII.

ANGELIQUE, Mad. LA ROCHE, CLITANDRE, LEPINE.

ANGELIQUE.

LA compagnie que mon pere a fait venir icy ſe divertira mal, & ſa priſe de poſſeſſion ne ſera pas tranquile.

Mad. LA ROCHE.

Il en ordonne la ceremonie burleſque avec grand ſoin, & il me ſemble qu'il s'en fait une vraye affaire. Il a fait venir une Suiſſe de Gonneſſe avec toute ſa famille.

CLITANDRE *appercevant Angelique.*

Que vois-je Lepine.

LEPINE.

Vous voyez une fort jolie fille, & une fort bonne femme, c'eſt un aſſortiment des plus commodes.

ANGELIQUE.

Ah, Madame la Roche, voila ce jeune Officier dont je te parlois qui venoit au Couvent.

Mad. LA ROCHE.

Cela n'eſt pas poſſible.

CLITANDRE.

La jolie fille, ne m'eſt pas inconnuë Lepine.

LE-

LEPINE.

Bon, tant mieux, vous aurez bien-tôt fait connoiſſance avec la bonne femme.

CLITANDRE.

La ſurpriſe où je ſuis, Madame, de vous trouver à la Campagne dans un temps...

ANGELIQUE.

Cette avanture eſt toute des plus impreveuës pour moy, je vous l'avouë, & je ne m'attendois pas....

LEPINE.

Je ne m'y attendois pas non plus moy, la peſte m'étouffe, & je gage que Madame la Roche eſt auſſi ſurpriſe de vôtre connoiſſance, que vous êtes ſurpris de vous rencontrer, & Monſieur vôtre pere ne ſera pas moins ſurpris d'une choſe auſſi ſurprenante. Oh Diable, il y aura bien de la ſurpriſe dans tout cecy ſur ma parole.

Mad. LA ROCHE.

Mais que les ſurpriſes ne vous faſſent pas perdre le jugement. Vous voila à même de renoüer la partie; mort de ma vie, finiſſez-là, il n'y a point de temps à perdre.

CLITANDRE.

Par quelle heureuſe deſtinée Madame...

Mad. LA ROCHE.

On vous expliquera tout cela. C'eſt le même hazard qui l'a conduite icy qui vous y amene. Vous vous aymez tous deux, vous vous retrouvez, vous ne vous ſeparerez pas ſans boire. An-

ANGELIQUE.

Tu es vive, Madame la Roche, & tu prens les choſes d'une maniere.

Mad. LA ROCHE.

Auſſi n'y a-t'il qu'un mot qui ſerve. Vous m'avez dit que Monſieur vous aime, & que vous ne le haïſſez pas ; je ne voy pas qu'on puiſſe être mieux d'accord. Hé que faut-il de plus pour un bon mariage.

CLITANDRE.

Elle a raiſon, & je vous donne ma parole que le ſeul but de mon amour...

LEPINE.

Allez je le connois, je vous répons de luy, il fera bien les choſes.

SCENE XVIII.

CLITANDRE, ANGELIQUE, MAUGREBLEU, LEPINE, Mad. LA ROCHE.

MAUGREBLEU *yvre.*

QU'eſt-ce que c'eſt donc que cela, mon Capitaine, vous vous amuſez à la moutarde pendant qu'on vous fait des recruës d'une diſtinction & d'une utilité...

CLITANDRE.

Oh que tu es yvre mon pauvre garçon.

MAUGREBLEU.

Comme de coutume, je ne hauſſe ny ne baiſſe, chacun a ſes petits talents dans ce monde: vous aimez le cotillon, moy j'aime la bouteille, &...

Mad. LA ROCHE.

Hé, je croy, Dieu me pardonne, que c'eſt vôtre frere, Madame, dont il y a ſi long-tems qu'on n'a eu de nouvelles, ce pauvre Charlot.

CLITANDRE.

Comment ſon frere.

MAUGREBLEU.

Qui eſt l'animal qui parle de Charlot? oh reformez, reformez vôtre ſtile, s'il vous plaît, je ſuis premier Marêchal des logis de la Compagnie de ce Gentilhomme là, afin que vous le ſçachiez.

Mad. LA ROCHE.

Je ne me trompe point, c'eſt luy même.

ANGELIQUE.

Cet yvrogne là ſeroit mon frere.

MAUGREBLEU.

Qu'eſt-ce à dire yvrogne, Madame, & vôtre frere encore, vous me cajolez. Vous me voulez attraper, allons mon Capitaine, ne nous amuſons point à ces carognes-là.

LEPINE.

Madame la Roche a parbleu raiſon, c'eſt le fils de mon parrain.

MAU-

MAUGREBLEU.

Oh pour toy je te remets, tu es Lepine, le fillot de mon pere, un grand fripon, ouy je te reconnois; mais pour vous autres...

Mad. LA ROCHE.

Vous ne vous reſſouvenez pas de Madame de la Roche?

MAUGREBLEU.

De Madame la Roche, ſi fait parbleu: c'étoit une bonne diableſſe. Ne ſeroit-ce point vous.

Mad. LA ROCHE.

C'eſt moy-même.

MAUGREBLEU.

Je croy, ma foy, qu'elle n'a pas menty, & voila auſſi une vivante qui reſſemble à ma ſœur; mais non, ſi fait. Le Diable m'emporte c'eſt elle même. Parlez donc, ho mon Capitaine, bride en main, s'il vous plaît. Pour Madame la Roche, vous irez le galop ſi vous pouvez, mais pour ma ſœur...

ANGELIQUE.

J'ay bien de la confuſion que mon frere...

CLITANDRE.

N'en rougiſſez point, Madame, il eſt honnête homme, & je me fais honneur de ſon amitié.

MAUGREBLEU.

Mais je me donne au Diable ſi je comprens rien à tout cecy. Vous vous connoiſſez tous, vous vous rencontrez tous icy,

vous vous entendez tous comme larrons en Foire : Mon Capitaine, qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Mad. LA ROCHE.

Que vôtre Capitaine va devenir vôtre beau frere.

MAUGREBLEU.

Il va devenir ? Ne l'eſt-il point déja. Il ne faut pas que je ſçache rien de ç'a, au moins je vous en averris, car je ſuis un brutal.

Mad. LA ROCHE.

Au contraire, vrayment nous pretendons que tout le monde le ſçache, & que Monſieur vôtre pere, qui eſt icy, en ſoit informé des premiers.

MAUGREBLEU.

Mon pere qui eſt icy. Quel peſte de conte ! hé qu'eſt ce qu'il feroit icy mon pere.

LEPINE.

Ce qu'il y feroit ? il y vient prendre poſſeſſion de la terre qu'il s'eſt fait adjuger depuis trois ſemaines.

MAUGREBLEU.

Comment poſſeſſion de la terre ! mon Capitaine ; ce marouffle de Procureur a qui nous venons donner les étrivieres, il ſe rencontre que c'eſt mon pere, cela eſt par ma foy drôle.

CLITANDRE.

Quoy, Madame, c'eſt Monſieur vôtre pere qui...

ANGELIQUE.

C'eſt luy qui eſt depuis peu Seigneur du Château que vous voyez.

MAUGREBLEU.

Cela change la theſe au moins, & je ne puis pas en conſcience moy, donner les étrivieres à mon pere.

Mad. LA ROCHE.

Que veux-il donc dire?

CLITANDRE.

J'étois icy dans le deſſein de troubler ſon acquiſition; mais je vous aſſure que bien loin de faire la moindre démarche...

MAUGREBLEU.

Oh les choſes s'accommoderont, je voy bien cela, l'acquiſition demeurera à mon pere, & ma ſœur ſervira de pot de vin; pourvû que je trouve auſſi mon petit compte dans ce petit marché là, moy...

CLITANDRE.

Vous l'y trouverez. Ma Lieutenance eſt vacante, je vous la donne.

MAUGREBLEU.

Bon, tant mieux, grand mercy beaufrere. Il n'eſt morbleu rien tel, pour faire fortune, que le canal des femmes, & combien de grands Officiers ſeroient trés-ſubalternes, s'ils n'avoient eu de jolies ſœurs, ou de jolies couſines.

Mad. LA ROCHE.

La grande affaire eſt à preſent de faire conſentir vôtre pere.

MAUGREBLEU.

Il conſentira à tout, j'en donne ſa parole, & le fillot & moy nous allons luy faire entendre...

CLITANDRE.

Monſieur de Lepine, au moins ſongez...

LEPINE.

Je comprens, Monſieur; ſe ſuis payé d'avance, je travailleray utilement ſur ma parole. Allez faire enſemble un petit tour de promenade ſeulement; mais fort court, ſur tout je vous ſuis caution qu'à vôtre retour les affaires ſeront bien avancées.

CLITANDRE.

Laiſſons nos interêts entre leurs mains; allons Madame.

SCENE XIX.

MAUGREBLEU, LEPINE.

MAUGREBLEU.

ALlons fillot, me ne moy voir mon pere. J'ay impatience d'avoir cet honneur là, il y a long-tems que je luy dois une viſite.

LEPINE.

Il ne s'attend à rien moins qu'à celle-cy, & il ne ſera pas mal étonné.

MAU-

MAUGREBLEU.

Je ſuis curieux de ſçavoir comment il me recevra ; il en uſa mal avec moy la derniere fois que nous nous complimentâmes.

LEPINE.

Le voicy avec un de ſes Confreres, je penſe.

SCENE XX.

Mr. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, LEPINE.

LE GREFFIER.

IL faut parler au Capitaine, Monſieur Grimaudin. Il n'eſt pas naturel qu'on entôle ainſi trois honnêtes Bourgeois qui viennent de bonne foy chez vous pour...

Mr. GRIMAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine, on me les rendra, vous dis-je, ou je feray ſonner le Toxin ſur tous ces gens-là. Mes Payſans me prêteront main forte, laiſſez faire.

MAUGREBLEU.

Preſente moy donc fillot, toy qui es en grace.

LEPINE.

Il ne ſera pas neceſſaire que vous en veniez à ces extremitez-là, mon parrain ;

Et voilà un des premiers Officiers de la Compagnie qui vient ici vous aſſurer...

MAUGREBLEU.

Je ſuis bien vôtre ſerviteur, Monſieur mon pere, & j'ai bien de la joye...

Mr. GRIMAUDIN.

Comment? hé, c'eſt mon fils, c'eſt ce fripon de Charlot...

MAUGREBLEU.

Fort à vôtre ſervice, mon pere; maſs ne m'appellez plus comme cela, je vous prie: Cela vous feroit peut-être reprendre avec moi des prerogatives que je ſupprime; Je m'apelle Monſieur Maugrebleu, Lieutenant de Cavalerie, que cela vous ſuffiſe, & plus de familiarité, s'il vous plaît.

Mr. GRIMAUDIN.

Tu es Lieutenant de Cavalerie.

MAUGREBLEU.

Et vous Seigneur de Paroiſſe. Vous vous pouſſez dans la Robe, je me pouſſe dans l'Epée, ma ſœur ſe pouſſe... baſte elle fait auſſi fortune à l'heure qu'il eſt, chacun ſe pouſſe à ſa maniere. Oh nous ſommes une famille bien fortunée nous autres.

Mr. GRIMAUDIN.

Qu'eſt-ce à dire, ta ſœur fait fortune.

MAUGREBLEU.

Oüi, mon Capitaine l'épouſe, je lui ai donnée en mariage, l'Aumônier du Regiment, qui eſt ici, en va faire la ceremonie.

Mr.

Mr. GRIMAUDIN.

Ah, ah, voici qui eſt admirable. Mais j'ai promis ma fille à Monſieur que voilà, moi.

MAUGREBLEU.

A ce viſage là ? cet animal là ſeroit mon beau-frere ? je n'en voudrois morbleu pas pour mon Palefrenier.

LE GREFFIER.

Monſieur Grimaudin.

LEPINE.

La Guerre donne des ſentimens bien nobles & bien relevez au moins.

Mr. GRIMAUDIN.

Mais ſerieuſement parlant.

MAUGRE-BLEU.

Couvrons-nous mon pere, & parlons doucement.

LEPINE.

De peur de vous faire ma mon parrain.

Mr. GRIMAUDIN.

Oüais.

MAUGREBLEU.

Vous dites donc, Monſieur mon pere, que...

Mr. GRIMAUDIN.

Je dis qu'on n'aura point ma fille malgré moi, & que je ne pretens pas...

LEPINE.

Oh pour cela mon parrain vous êtes dans vôtre tort.

Mr. GRIMAUDIN.

Je ſuis dans mon tort moi ?

MAUGREBLEU.

Oüi ſans contredit. Explique-lui la choſe fillot.

Mr. GRIMAUDIN.

Je n'ai que faire d'explication, & je...

LEPINE.

Pardonnez-moi, mon parrain, donnez-vous patience.

LE GREFFIER.

Vôtre fils & vôtre fillot ſe moquent de vous, je vous en avertis.

Mr. GRIMAUDIN.

C'eſt ce qui me ſemble, mais...

MAUGREBLEU.

C'eſt le neveu & l'heritier de celui ſur qui vous avez fait decreter cette terre ci que mon Capitaine.

Mr. GRIMAUDIN.

Oüi?

LEPINE.

Vous comprenez bien Monſieur.

M. GRIMAUDIN.

Quoi je comprens bien.

LEPINE.

Vous venez prendre poſſeſſion de la terre ſans la permiſſion de l'oncle, remarquez bien cela.

Mr. GRIMAUDIN.

Hé bien?

MAUGREBLEU.

Hé bien le neveu prend poſſeſſion de la fille ſans vôtre permiſſion. Voilà ce que fait le mauvais exemple.

Mr.

M. GRIMAUDIN.

Je me moque de cela, & je ne donnerai point les mains...

LEPINE.

Si vous ne faites pas les choſes de bonne grace, vous ne jouirez pas tranquillement de la terre, ils ſont venus ici pour vous faire déguerpir, je vous en avertis.

Mr. GRIMAUDIN.

Eſt-il poſſible, me dis-tu vrai?

On entend un bruit de haut-bois.

MAUGREBLEU.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette muſique-là? nos haut-bois ſont de la ſimphonie, je penſe.

SCENE XXI.

Mr. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, LEPINE, COLIN.

COLIN.

HE' venez viſte, Monſieur, tout le Village eſt dans la cour du Château, qui vient vous faire la reverence.

Mr. GRIMAUDIN.

Mais j'avois dit qu'ils attendiſſent mes ordres pour...

COLIN.

C'eſt Mademoiſelle vôtre fille, & le Capitaine de ces gens-d'armes qu'ils diſont qui eſt vôtre gendre qui les avont envoyez pour vous divertir, & pour commencer le prelude de leurs nôces.

LEPINE.

Cela eſt plus avancé que vôus ne croyez au moins; & tenez les voila, ils vous diront ce qui en eſt, ils ſont ſinceres.

SCENE DERNIERE.

Mr. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, CLITANDRE, ANGELIQUE, LEPINE, Mad. LA ROCHE, COLIN.

Mr. GRIMAUDIN.

J'Aprens icy de jolies choſes, Mademoiſelle ma fille.

ANGELIQUE.

On vous l'a dit mon pere? je croyois vous en apporter la premiére nouvelle. Monſieur veut m'épouſer, il a déja le conſentement de mon frere & le mien, nous venons vous prier d'y joindre le vôtre, & de...

CLITANDRE.

Si vous voulez joüir paiſiblement de la Terre de Gaillardin, Monſieur; il faut s'il vous plaît ſouſcrire aux conditions...

Mr. GRIMAUDIN.

Je ſouſcris à tout, Monſieur, pourvû que je demeure Seigneur de Paroiſſe, & qu'on me rende tous les honneurs dûs à la qualité de...

MAUGREBLEU.

On vous les rendra. Je vous arme Che-

valier moy. Voila mon ceinturon, mon épée & mon plumet pardeſſus le marché; il faut être Chevalier pour recevoir les hommages du Village.

Mr. GRIMAUDIN.

Ecoute, ne raille point icy.

MAUGREBLEU.

Si je raille que la peſte m'étouffe : Voila nôtre famille fort ennoblie. Mon Capitaine fera auſſi ma ſœur Chevaliere, il luy donnera tantôt l'accolade.

Mr. GRIMAUDIN.

Ecoutez, mon gendre, puiſque vous voulez l'être je pretens...

CLITANDRE.

Vous ſerez content, & vous allez voir un échantillon de la complaiſance qu'auront pour vous & les Habitans du Village, & les Cavaliers de ma Compagnie. Qu'on faſſe venir ces gens qui ſont au Château.

MAUGREBLEU.

Les voicy qui viennent d'eux-mêmes.

LE GREFFIER.

Et nos trois enrôlez que deviendront-ils.

MAUGREBLEU.

Ils n'ont qu'à financer les frais de la nôce & de la ceremonie, je les relâcheray moy, j'en fais mon affaire.

LEPINE.

Et Monſieur le Greffier, qu'en ferons-nous..

MAU-

MAUGREBLEU.

Hé que Diable faire d'un Greffier, il prendra patience. Allons enfans, vive la joye. Honneur à vôtre nouveau Seigneur, & au beau pere de nôtre Capitaine.

DIVERTISSEMENT.

Pluſieurs Payſans & Payſannes, un Suiſſe, une Suiſſeſſe, des Procureurs & des Cavaliers en bottes viennent pour faire honneur à la priſe de poſſeſſion de Mr. Grimaudin.

LA SUISSESSE chante.

QUe chacun ſe prepare
A faire de ſon mieux
En ces lieux,
Fanfare, fanfare, fanfare.

Le Chœur répette.

Fanfare, &c.

LA SUISSESSE.

Celebrons la victoire
D'un Procureur fameux,
Qui de ſon écritoire
S'eſt fait un deſtin glorieux :
Que chacun ſe prepare, &c.

Le Chœur.

Fanfare, fanfare, &c.

LA SUISSESSE.

En dépit de l'envie,
Sans bombes, ſans artillerie,
Il ſe rend maître d'un Château
Entouré d'un foſſé plein d'eau :
Que chacun ſe prepare, &c.

Le Chœur.

Fanfare, fanfare, &c.

Entrée de la Suiſſeſſe ſeule.

Un Procureur chante.

Le Village
Vient rendre hommage,
Et faire honneur
A ſon nouveau Seigneur
Tous à la fois ;
A haute voix
Chantons ce Perſonnage,
Et ſes fameux exploits.

Entrée du Suiſſe & de la Suiſſeſſe.

Deux Procureurs chantent enſemble.

Nous ſommes en Vacances confrere
Feſons bonne chere,
Paſſons le tempe;
Laiſſons-là toute affaire,
Procez, Inventaire,
Mequons-nous de nos clieus.

L'affreuſe chicane
Qui rend Diaphane
Le pauvre plaideur.
Rend la face
Bien graiſſe
Au Procureur.

Entrée de deux Procureurs qui ſont inſultez par deux Cavaliers qui leur ôtent leurs Robes, & les chaſſent du Theatre.

Une petite Payſanne chante.

Aimez ailleurs deſormais,
Dit l'autre jour une Coquette
A des ſoûpirans de Palais:
Voicy la Campagne faite,
Hors de Cour & de procez.

Juſqu'au temps de la verdure,

Les

Les Guerriers de retour,
Nous vont apprendre en amour
Une nouvelle procedure.

Entrée de deux petits Payſans & d'une petite Payſanne.

Une Payſanne chante.

Un jour.
L'Amour
Eût un procés
En plein Palais,
On luy fit rendre
Tous les cœurs qu'il avoit ſçû prendre.

Il a juré depuis ce temps
Que tous les gens
De chicane & de pratique
Qui plaideroient dans ſa Boutique,
Seroient condamnez aux dépens.

On apporte un fauteüil, dans lequel ſe place Monſieur Grimaudin ſous un grand Paraſol, ayant à ſes côtez deux Payſans qui luy ſervent de gardes, l'un avec un vieux mouſquet, & l'autre avec une halebarde roüillée, tous deux en baudrier & en-épée.

Un Procureur chante.

Compagnons danſons tous un branle

Juſ-

Juſqu'à demain,
Et que par tout on mette en branle
Cloche & tocsin;
Voicy Monſeigneur Grimaudin
Dans ſon Château du Gaillardin.

Le Chœur.

Voicy Monſeigneur Grimaudin
Dans ſon Château du Gaillardin.

LE MAGISTER.

Jamais le gros cheval de Troye,
Fait de ſapin,
N'entrit avec plus grande joye
Chez le Troyen
Que Monſeigneur de Grimaudin
Dans ſon Château du Gaillardin.

Le Chœur.

Que Monſeigneur, &c.

LE BARBIER.

Je ſuis le Barbier du Village
Nommé Mambrin,
Je raſeray le gros viſage
Et le groüin
De Monſeigneur de Grimaudin
Dans ſon Château du Gaillardin.

Le Chœur.

De Monſeigneur, &c.

LA MEUNIERE.

Sur un bras de vôtre Riviere,
J'avons du bien,
Et je viens offrir la Meuniere
Et ſon Moulin
A Monſeigneur de Grimaudin,
Dans ſon Château du Gaillardin.

A Monſeigneur, &c.

Le Procureur Fiſcal.

Il faut deſormais que j'écrive
Sur parchemin,
En lettres d'or dans nos Archives
En beau Latin :
Vivat mon parrain Grimaudin,
Dans ſon Château du Gaillardin.

Le Chœur.

Vivat ſon parrain, &c.

MAUGREB LEU.

Amis s'eſt trop chanter ſans boire,
Allons enfin

Pour

Pour terminer gayment l'hiſtoire
Feſſer le vin
De mon papa Grimaudin,
Dans ſon Château du Gaillardin.

Le Chœur.

De ſon papa, &c.

On porte Monſieur Grimaudin dans ſon Château, où il eſt ſuivy de tous les Acteurs & Actrices de la Comedie & du Divertiſſement.

FIN.

75765256

Vet. Fr. T. A. 1318